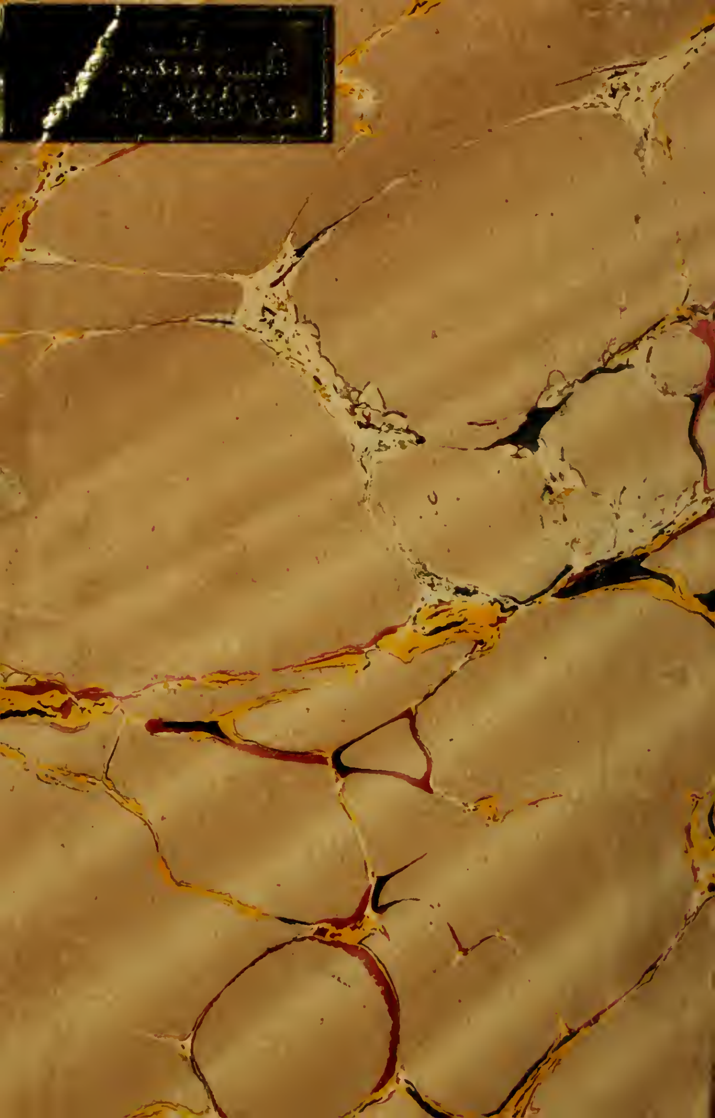
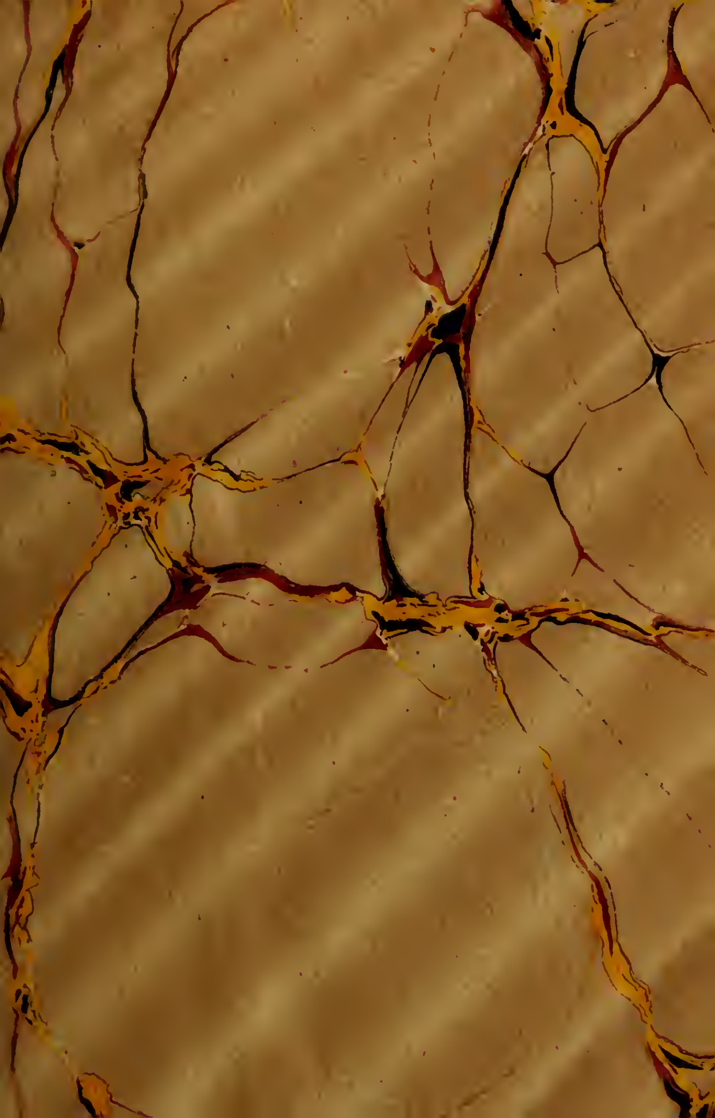






3 works in 1 vol

The engravings mentioned never existed (See Quérard, Fr litt. II, 44


CSP

CONTENTES, ANECDOTES,

CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES.

Imprimerie de Ve H. Perronneau,
quai des Augustins, n° 39.

CONTES, ANECDOTES,

Chansons

et

POÉSIES DIVERSES

de Capelle,

FONDATEUR-SOCIÉTAIRE DU CAVEAU MODERNE.

Edition ornée de 14 gravures et de musique.



PARIS,
Chez Mme Ve H. PERRONNEAU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n° 39.

1818.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Plusieurs pièces faisant partie de ce Recueil ont déjà paru dans l'*Almanach des Muses*, *le Porte-feuille Français*, les *Étrennes Lyriques*, la *Lyre d'Apollon*, *l'Épicurien Français*, *le Caveau Moderne*, ou *le Rocher de Cancalle*, et dans plusieurs autres ouvrages périodiques, où l'auteur nous a permis de les puiser, en y faisant les changemens qu'il a cru nécessaires.

Nous déclarons, en conséquence, que ces pièces sont devenues notre

propriété, de même que les pièces inédites qui complètent ce volume, et que nous en poursuivrons les contrefacteurs et les débitans suivant la rigueur des lois.

A MON AMI

DÉSAUGIERS,

PRÉSIDENT DU CAVEAU MODERNE,

ET DIRECTEUR DU THÉATRE DU VAUDEVILLE.

A MON fils j'offris des leçons
Et de sagesse et de morale (1);
Au Président du Rocher de Cancalle
J'offre des Contes, des Chansons....
Voilà pourtant comme nous sommes,
Faibles moralistes du jour;
Nous voulons corriger les hommes,
Nous succombons à notre tour.

(1) *Dictionnaire de morale, de science et de littérature*, 2 vol. in-8°; ouvrage dédié à mon fils, âgé de douze ans.

Ainsi dans mes discours, animé d'un faux zèle,
Je conseille à mon fils d'éviter les plaisirs,
Tandis que l'un de mes plus chers désirs
Est de te prendre pour modèle.
Ce contraste réel, et de style et de ton,
Naît de l'entraînement que ta gaîté procure,
Et nous prouve ce vieux dicton,
Que je crois avoir lu dans un nouveau Mercure :
« La morale d'Épicure
« Vaut bien celle de Caton. »
Or, si dans le monde on m'accuse
D'abandonner Minerve sans retour,
Pour ne chanter que Bacchus et l'Amour,
Tes joyeuses chansons me serviront d'excuse ;
Et si mon fils trouvait jamais
Ma conduite extraordinaire,
Tes œuvres à la main, gaîment je lui dirais :
Fais ce que je te dis de faire,
Et ne fais pas ce que je fais.

CAPELLE.

UN MOT D'AVERTISSEMENT.

On a souffert jusqu'aujourd'hui,
Qu'en ma qualité de libraire (1),
Je vendisse les vers d'autrui ;
Me pardonnera-t-on d'en faire ?
—Non, mousieur le rimeur : vous auriez dû vous taire,
Me diront les censeurs de la meilleure foi ;
Assez d'autres sans vous... — Assez d'autres sans moi
Du puissant dieu des vers font retentir la lyre ;
Elle n'a sous mes doigts rendu qu'un faible son,
Je le sais ; mais comment résister au délire
Qui me porte à rimer le Conte et la Chanson,

(1) L'auteur est maintenant retiré du commerce.

Quand chez moi tous les jours Marot et La Fontaine,
Grécourt, Piron, Vergier, Gresset, Collé, Panard,
Et tant d'auteurs charmans, dont ma demeure est pleine,
Enflamment mon esprit en frappant mon regard ;
Comment ne pas céder au transport qui m'anime ?
— Comment ? vous devez le savoir.
Qui vous montra jamais à polir une rime ?
Au collége avez-vous fait le moindre devoir ?
Avez-vous expliqué, pour former votre style,
Et pour rimer avec succès
Les vers d'Horace et de Virgile ?
— J'ai lu ces auteurs en français,
Grâces à Despréaux et grâces à Delille....
—En français ! —Oui, messieurs, en français, seulement
Vous voyez que je suis sincère :
Je rime sans savoir comment,
Par goût ou par délassement :
Dans mes vers, quand je puis, je me montre sévère;
Mais, je vous le dis franchement,
Je ne perdrai jamais mon latin à les faire.
Au printemps de mes jours, ignorant mon destin,

Des parens que mon cœur et chérit et révère,
Croyant le rudiment une trop longue affaire,
Mon psautier sous le bras, m'envoyaient le matin
Voir, pour tout précepteur, un frère ignorantin.
De mon cher maître en moi le talent est visible;
    Je le sais et j'en suis confus,
J'en gémis; mais, hélas! je suis ce que je fus;
Me changer maintenant est la chose impossible;
Et si vers l'Hélicon je m'avance incertain;
Si ce mont est pour moi toujours inaccessible,
Si mes nombreux essais n'ont rien produit, enfin,
J'aurai prouvé, du moins, qu'il est encor possible
D'être mauvais rimeur, sans savoir le latin.

CONTES

ET

ANECDOTES.

LE PATER.

Gros Guillot, bas-normand, ignorant par nature
Et berger par besoin,
D'apprendre son *Pater* n'avait jamais pris soin.
Mais, trois fois sotte créature!
Lui dit un jour son bon curé,
Aurais-tu donc enfin juré
De ne point prier Dieu? Malheureux! ame impure!
Réponds-moi, que dois-je en conclure?
—Prièr Dieu, je le voulôns bien;
Mais je n'àvons jàmais sû lire.
—Je vais t'enseiguer un moyen.
—Ah! jàrni, vous n'àvez qu'à dire.
—Il faut donner à tes moutons....
—Quoi? —Les mots du *Pater* pour noms.

—Oui, monsieur le cur*ai*.—Tu conçois mon idée ?
—Oh qu'oui ! —Ce grand cornu s'appellera *Pater ;*
Cet autre, gros et gras, *noster ;*
Ce tout petit *qui es*.... Par ces noms-là guidée,
Ta mémoire... —J'entends ; rien n'est plus simple qu'ça ;
Et pis ma sœur sait lire ; alle m'enseignera....
—C'est bon... Au bout de six semaines
Le curé l'aperçoit conduisant ses moutons.
Ah ! voyons, lui dit-il, puisque tu les ramènes,
Si tu sais ton *Pater*.... — Si je l'sais ! j' l'espérons ;
All*ais*, monsieur l'cur*ai*, ça n'est point difficile :
J'les appelons sî bien qu'on dirait que je lis.
—Voyons.—*Pâter? noster?*—Bien !— *Qui es? in cœlis?*
Nomen? tuum? ad?...—Imbécile !
Et *sanctificetur?* — Ah ! jârni, c'est bien vrai :
J'ons tout not' *Pâter* dans la manche ;
Mais *sanctificetur*, mon bon monsieur l'cur*ai*,
Le loup me l'a croqu*ai* dimanche.

LES DEUX PÉNITENS.

Pendant une nuit de Noël,
Un vieux Procureur et sa femme,
Voulant purifier leur ame,
Et s'ouvrir le chemin du ciel,
Conduits par l'austère Sagesse,
Allèrent ensemble à confesse.
Ils arrivent, il fait très-noir ;
Et la circonstance est heureuse,
Puisque l'on ne peut pas les voir.
Bref, madame la Procureuse
Passe la première au *parloir;*
Mais elle en dit tant, la commère,
Et tant et tant, que le bon père,
Fatigué de tous ses aveux,
Baille, s'étend, n'écoute guère,
Et s'endort comme un bienheureux.
Lors la pénitente, arrivée
Au bout de sa confession,
Croyant que l'orgue l'a privée
D'entendre l'absolution,
Fait deux ou trois pas en arrière
S'amendé et poursuit sa prière.
Au même instant le Procureur

Tout contrit et plein de ferveur,
S'agenouille auprès du saint homme,
Lequel ronflait de tout son cœur.
Hélas! dit-il, il fait un somme.
— Vous dormez, mon cher directeur?
— Non, non, vous êtes dans l'erreur,
Dit le béat à barbe grise,
En se réveillant en sursaut,
Je vous entends plus qu'il ne faut;
Mais, je l'avoue avec franchise,
Depuis huit jours dans cette église
Nous sommes tous exténués....
Vous me disiez donc, ce me semble,
Que vous couchiez souvent ensemble
Avec le clerc.... Continuez.

LE PÉCHÉ MORTEL.

Réduit à faire pénitence,
Auprès de son curé gros Thomas s'accusait
De s'être pris de vin.—En quelle circonstance?
Voyons, dit le pasteur, racontez-moi le fait.
—C'était le jour de l'an: pour ma première étrenne
J'allai voir mon père à Surenne,
Et je bus...—De son vin! Ciel! que me dites-vous!
Du Surenne! Jamais vous ne serez absous.

LE CONVOI DE VILLAGE,

OU

LE VEUF DISTRAIT.

Gros Thomas perdit sa femme,
On sait trop qu'un tel malheur
Porte le deuil dans notre ame;
Mais qu'y faire, ami lecteur?
La *camuse*, à notre porte,
Sur des maux de cette sorte
Se rit de nous voir pleurer;
Et lorsqu'une femme est morte,
Il faut la faire enterrer.

Or donc, bravant toute angoisse,
Un jour, entre huit et neuf,
La cloche de la paroisse
Annonça: *Thomas est veuf!...*
Et l'on sait qu'à la campagne
L'époux, bien ou mal dispos,
Doit conduire sa compagne
Dans l'asile du repos.
Pour le convoi l'heure est prise,

Et déjà parens, amis,
Autour du corps réunis,
Précédés, comme à Paris,
Du bedeau chef d'entreprise,
Du porte-croix du pays,
De deux clercs à barbe grise,
Les cheveux sous leurs habits;
De deux chantres en chemise,
Le bon pasteur en surplis,
En étole: tous munis
De petits cierges bénis,
En chantant *De profundis*,
Se dirigent vers l'église.

Mais le malheur s'est accru
Dans le cortége champêtre:
Gros Thomas a disparu;
Juste ciel! où peut-il être?....
L'esprit de chaque assistant
Conçoit des craintes horribles,
Et, dans ces doutes terribles,
Nul ne perd un seul instant.
Souvent des hommes très-braves
Pour tel fait se sont détruits.
On ne connaît point d'entraves;
Et, par la douleur conduits,
Tous vont, viennent à grands bruits
Des greniers jusques aux caves;

Ils visitent tous les puits....
Rien!.... Dieu! quel malheur étrange!
Et quel cruel embarras!
Chacun va criant: *Thomas?*...
Le pauvre ne répond pas
O sainte Vierge! ô bon ange!
Que faire?.... Après bien des pas,
On le trouve dans la grange,
Serrant Babet dans ses bras!....

. . . .

Ciel! dit-on, quelle infamie!
Déjà prendre une autre amie!
— Ah! respectez mes regrets,
Dit Thomas à l'assemblée;
J'ai la tête si troublée,
Je ne sais ce que je fais.

LE LECTEUR DE ROMANS.

Lisez *Numa Pompilius*,
Disait un parfait honnête homme
A son fils, trop olibrius
Pour connaître l'ancienne Rome;
Lisez, et vous apprendrez comme
Un héros, fait en impromptu,

Inspira d'amour, de vertu;
Lisez mon fils....—Sur ce chapitre
Les romans se ressemblent tous,
Mon père, soit dit entre nous;
Et, quoique par les noms, le titre,
Ils paraissent bien différens,
Le fond en est toujours le même.
On se voit, on soupire, on s'aime,
On est troublé par des parens;
On se chagrine, on se lamente,
Les amours ne sont qu'un tourment
L'amant court après son amante,
Et l'amante après son amant......
Enfin, après bien des traverses,
Des malheurs, des courses diverses,
Ils se retrouvent!... Doux momens!
On les unit... La belle chose!...
Tels sont, papa, tous les romans:
Qu'on les intitule *Monrose*,
Clara, *Matilde*, *Orélius*,
Ils ont pour but le mariage;
Et votre *Numa*, je le gage,
Lorsque vient la dernière page
Épouse son *Pompilius*.

L'ABSENCE.

Obéissant à son devoir,
Un matelot, époux d'Adèle,
L'abandonne à son désespoir,
Et vole où la gloire l'appelle.

En amour l'absence est cruelle...
Mais tout s'apaise avec le temps.
Adèle était dans son printemps,
Adèle était vive et jolie;
C'est dire assez que la folie
Lui fit oublier ses tourmens.

. . . .

L'époux revient après cinq ans,
Trouve sa demeure embellie.
Oh! oh! dit-il, quel changement!
Ma femme, dis-moi, je t'en prie,
Dis-moi par quel événement
La fortune ainsi t'a servie!...
— Le ciel me combla de ses dons.
— Le ciel! que je le remercie!
Seul je l'offensai dans ma vie;
Il étend sur toi ses pardons...
Et ces glaces, ces porcelaines,

Ce lit, ces meubles d'acajou,
Cette pendule, ce bijou?
— Encor le ciel, qui, sur nos chaînes,
Répand un bonheur infini.
— Hélas! que le ciel soit béni!....
Tandis que du fond de son ame
L'époux fait ses remercîmens,
Un poupon d'environ trois ans
Se réveille...— Et cela, ma femme?
— Le ciel toujours, répond la dame;
C'est le plus beau de ses présens.
— Oui, le plus beau, sans médisance,
Adèle, vous avez raison:
Mais le ciel, pendant mon absence,
Prend trop de soin de ma maison.

MOT DE CHAULIEU.

Quoi! monsieur, pendant le carême,
Disait un prélat à Chaulieu,
Vous faites gras!.... Un tel système
Est contraire à la loi de Dieu;
C'est se conduire en hérétique!
— Monseigneur, dit l'Épicurien,
J'eus toujours l'ame catholique;
Mais j'ai l'estomac luthérien.

L'ARRÊTÉ DU MAIRE,

OU

LE MÉDECIN DU PRINCE.

Dans la ville de... de... ma foi, le nom m'échappe,
Un bon maire avait arrêté
Qu'en inscrivant un mort, on mettrait à côté
Le nom de l'enfant d'Esculape
Qui l'aurait aussi bien traité.
Un prince arrive en cette ville:
Il voyageait pour sa santé,
Et menait avec lui, pour être plus tranquille,
Un membre de la Faculté,
Qui, las de prodiguer sa science profonde,
En vivant dans la nullité,
S'en alla, tout honteux, chercher dans l'autre monde
Un brevet d'immortalité.
De ce départ subit le prince s'inquiète;
Mais ayant formé le dessein
De remplacer son médecin,
Sans perdre de temps il s'enquête,
Et découvre bientôt le moyen usité
Par la municipalité.

Ce moyen lui paraît fort sage:
« Il offre, dit-il, l'avantage
« De connaître par un coup d'œil
« Et les partisans du cercueil,
« Et ceux qui de la vie étendent le voyage.
« Qu'on aille promptement à ce livre fatal,
« Qu'on l'examine, et qu'on m'amène
« Celui qui des docteurs a fait le moins de mal. »
On y court... Pourrez-vous croire à ce phénomène?
On découvre qu'un franc Gaulois,
De Pézénas ou de Beaucaire,
N'était signalé que *deux fois*
Sur le registre mortuaire....
C'est lui que l'on choisit, on cherche, on l'aperçoit,
On l'amène à l'hôtel; le prince le reçoit.
—Monseigneur, lui dit-il, plein de reconnaissance,
A qui dois-je l'honneur de vous être connu,
Et surtout cette préférence?...
—De vos heureux talens le bruit m'est parvenu;
Vous aurez désormais toute ma confiance....
—Quoi! je perce déjà! répond-il d'un ton fier,
Se confondant en mots, en accolades;
Je ne suis ici que d'hier,
Et je n'ai vu que *deux malades!*

L'INNOCENTE.

Pour venger l'honneur de sa fille,
Dont Lucas avait abusé,
Mathurin, en homme rusé,
Fit appeler le jeune drille
Chez le juge de paix du lieu.
Mais le fourbe plaide sa cause,
Protesté, jure par son Dieu
Qu'il est étranger à la chose,
Menace, et s'indigne qu'on ose
A ce point le calomnier.
—Vil séducteur! tu veux nier
L'outrage fait à ma famille!
Vainement tu prendrais ce soin:
Démens, si tu peux, ce témoin...
Approchez, approchez, ma fille,
S'écria le père empressé;
La vérité sera connue!
Bientôt, d'un air embarrassé,
Le ton modeste, l'œil baissé,
Arrive la belle ingénue;
Et le magistrat, à sa vue,
En se déclarant son appui,
L'interroge suivant l'usage:

—Colette, on vous a fait outrage;
Nommez le ravisseur...... Courage;
Il faut être franche aujourd'hui.
—Oui, monsieur: j'étions sous l'ombrage;
Si ben donc que..... Mais c'est dommage,
Je ne puis dire si c'est lui;
Je n'ons pas pris garde au visage.

L'EXPÉDIENT DE SAINT DENIS.

En parcourant le sanctuaire
Qui renfermait jadis la cendre de nos rois,
Martin racontait à François
Du patron saint Denis l'histoire mortuaire.
Honni, les bras liés, des hommes inhumains,
Le condamnant, dit-il, par un arrêt injuste,
Lui tranchèrent sa tête auguste,
Qu'il prit aussitôt dans ses mains....
—Ceux qui t'ont dit cela t'ont pris pour une bête,
Lui dit François, ou bien tu mens:
Les bras liés, comment ramassa-t-il sa tête?
— Mais, c'est tout simple, avec ses dents.

L'EFFET DU PRONE,

OU

LA CONVERSION.

Le curé de Falaise, à ce qu'on m'a conté,
Prêchait selon la circonstance,
Et prêchait toujours d'abondance.
Certain dimanche, étant monté
Dans la chaire de vérité,
Il s'aperçut que l'auditoire
Par des femmes du peuple (état le moins aisé)
Etait presque tout composé :
Il crut devoir parler d'un penchant trop notoire
Auquel ces femmes-là se livrent tous les jours,
La loterie enfin, malheur sans nul recours ;
Or, du haut de son oratoire,
Il leur adressa ce discours :

« Nourri d'un fol espoir, bercé par le mensonge,
« Votre esprit, tout entier à ce penchant fatal,
« Trop avide du bien, n'aperçoit point le mal ;
« Il tourmente le jour, on le revoit en songe,
« Et dès que le soleil vient éclairer les cieux,
« On court chez sa voisine en se frottant les yeux :

« —J'ai rêvé cette nuit *un*, *sept*, *treize*, et j'espère
« Que ces trois numéros sortiront, au moins deux...
« Soyons de moitié, ma commère ;
« Chacune six francs...—Tiens, c'est dit....
« On court à ce bureau maudit,
« Source de maux et de misère ;
« On y dépose le salaire
« Acquis à la sueur du front,
« Et l'on se nourrit de chimère...
« Le jour du destin, *jour prospère*,
« Arrive... et l'on n'a rien, rien du tout que l'affront,
« Déshonorant pour une mère,
« Qui, privant ses enfans de pain,
« Les expose à mourir de faim......
« Femmes sans cœur, mères coupables!
« Ouvrez donc les yeux, misérables ;
« Rentrez enfin dans le devoir ;
« Que l'amour du travail soit votre unique espoir ;
« Renoncez pour toujours à ce calcul infâme,
« Et le Seigneur vous bénira...
« C'est ce que du fond de mon ame
« Je vous souhaite... *et cætera*... »

Ici le bon curé s'apaise,
Croyant ses auditeurs à ses vœux résignés ;
Il descend et s'en va..—Monsieur, ne vous déplaise,
Excusez-moi, lui dit la commère Thérèse,
Mais n'est-ce pas *un*, *sept* et *treize*
Que vous nous avez désignés ?

LES CHANOINES DE REIMS,

OU

LE DERNIER DINER

CHEZ L'ABBÉ DE LATTAIGNANT,

ANECDOTE.

L'ABBÉ de Lattaignant, de joyeuse mémoire,
(Quand sa goutte pourtant ne le tourmentait pas.)
Ne décidait de rien, si l'on en croit l'histoire,
Que vers la fin d'un bon repas,
Entre le fromage et la poire.
Une affaire commune aux chanoines de Reims,
Dont notre abbé faisait partie,
Obligea les anciens de cette compagnie
D'aller voir à Paris leurs juges souverains.
Lattaignant habitait alors la capitale ;
Or, il était de son devoir
(A moins d'encourir sans espoir
Le blâme de sa cathédrale)
D'attendre ses amis, de les bien recevoir :
Mais, hélas, cher lecteur ! hélas, dans cette vie
Quel homme accomplit ses desseins !

Et qui peut révoquer l'oracle des destins,
Quand même dans sa maladie
Il n'aurait point de médecins ?

En rentrant de la promenade
Avec son conducteur qui lui donnait le bras,
Et la veille du jour fixé pour le repas,
L'abbé se sentit très-malade.
Je me verrais, dit-il, aux portes du trépas
Qu'en bon et loyal camarade
Je ne contremanderais pas
Un dîner qui pour nous renferme tant d'appas :
Ainsi donc, ma bonne Marie,
(Parlant à sa servante en franc Épicurien),
Songe à me seconder ; mais surtout *je te prie*
De ne quitter céans, et de n'oublier rien
Pour recevoir demain l'aimable confrérie....
Qui vient... et qui... Remets cette lettre au doyen...
Je te laisse... ma fille... et... compte sur ton zèle...
Il dit, et s'appuyant sur son valet fidèle,
Qui jusqu'au dernier jour de le suivre a promis,
Dans un autre corps de logis
Il porte sa douleur cruelle ;
Et la bonne Marie, offrant en vain ses soins,
Obéit à regret, mais n'obéit pas moins.
Or donc le lendemain vint à l'heure prescrite,
Et plutôt même avant qu'après,
La gourmande et joyeuse élite

Qui devait en dînant raisonner son procès.
—Bonjour, bonjour, ma fille...elle est toujours jolie!.
Où donc est Lattaignant ? Est-il encore au lit ?
— Cela se pourrait bien... — A midi ! c'est folie !...
—Cette lettre est pour vous...—Pour nous ! voyons...On lit :
« Pour un voyage indispensable
« Je partis hier ; cependant
« Mettez-vous toujours à table,
« Et dînez en m'attendant ;
« J'assisterai, je le pense,
« Un peu tard à la séance
« De notre humble comité :
« Jusque-là, vous tous que j'aime,
« Vrais soutiens de la gaîté,
« Riez bien, mangez de même,
« Et buvez à ma santé !... »
— Tu le savais, friponne, et voulais nous surprendre !...
Allons, prépare tout ; et puisque Lattaignant
Veut que l'on dîne en l'attendant,
A table nous allons l'attendre.
—Sans l'abbé, va-t-on dire.— Où donc est l'embarras ?
Selon moi, cher lecteur, l'histoire ne dit pas
Qu'en ce monde on ait vu chanoine,
Clerc d'avoué, gascon ou moine
Laisser attendre un bon repas ;
Ils mangent chaud, coûte qu'il coûte ;
Et ce n'est pas pour eux sans doute

Que Despréaux a dit : *et souvenez-vous bien*
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Nos chanoines sont donc à table,
Et, bravant les divins écrits,
Mets succulens, vin délectable
Enflamment bientôt leurs esprits.
Bonne Marie,
Dit le doyen,
Si tu sers bien
Je te marie!...
Heureux moyen!
Beaune, Meursault, Bordeaux, Champagne,
Madère, Porto, Frontignan
Sont bus en un seul trait, qu'un *vivat* accompagne,
A la santé de Lattaignant,
Lequel, hélas! privé d'entendre
Les vœux que l'on formait pour lui dans ce repas,

Jusques au soir se fit attendre,
Se fit attendre... et ne vint pas...
Buvons, amis, buvons encore,
Dit le doyen, à sa santé;
Que jusqu'au lever de l'aurore
Ce cri par nous soit répété!...
Vin qu'assaisonne
Folle gaieté
Fait qu'on raisonne
Ou déraisonne

En liberté...
Mais l'œil se trouble ;
On y voit double ;
Le bruit redouble
En brouhaha :
La troupe honnête,
Cherchant sa tête,
Sort de la fête
Cahin, caha.....

Déjà la nuit développait ses voiles,
Et les étoiles,
Succédant à l'astre du jour,
Essayaient d'éclairer les mortels à leur tour..
Quel spectacle !... une foule émue,
Dans le silence des tombeaux,
Chants lugubres, pâles flambeaux
Remplissent la cour et la rue...
— Qu'est-ce ? — A l'abbé de Lattaignant
Le clergé vient offrir son dernier ministère...
— Comment ! — Ce n'est point un mystère;
Hier, à l'estomac la goutte l'atteignant,
Il mourut ; on le porte en terre...

N. B. Ami lecteur, ces faits divers
M'ont été racontés comme je les raconte :
Si vous n'y croyez pas, en tête de mes vers
Effacez *Anecdote*, et substituez *Conte*.

LE NOUVEAU MARIN.

N'AYANT jamais vu d'autres flots
Que ceux que fait mouvoir la Seine,
Pour battre les Anglais, Colas, tout hors d'haleine,
Accourut se placer au rang des matelots.
Il était si content d'aller en Angleterre,
Qu'une fois monté sur le pont
Plus ne voulut descendre à terre,
« De peur qu'on ne lui fît l'affront
« De partir sans lui pour la guerre. »
Être brave, c'est bien ; mais il faut travailler
Autant à bord que sous la tente ;
Et l'apprentif *Jean Barth*, toute affaire cessante,
Reçoit ordre du sommelier
D'aller, pour première descente,
Chercher de la bière au cellier.
— Que j'aille chercher de la bière
A la cave !.... Je vous entends ;
Vous partirez pendant ce temps,
Et vous me laisserez derrière.

LE CHANTRE ET SON CURÉ.

Grégoire, bas-normand, et pourtant honnête homme,
L'ami de son curé, pasteur plein de vertu,
Préférait au jus de la pomme
Le jus du bois tortu :
Il était chantre enfin. — En ce cas rien d'étrange,
Dira-t-on, il est avéré
Que lorsqu'en sa demeure un chantre est retiré,
Il faut ou qu'il boive, ou qu'il mange
Pour ne pas être désœuvré.
— D'accord; mais il buvait le vin de son curé,
Et ce trait est, je crois, indigne de louange.
Voici le fait : j'ai dit le pasteur vertueux,
Et vraiment il était de la classe qu'on vante,
Car il n'avait chez lui ni nièce ni servante,
Point de société, de dîners somptueux;
Grégoire le servait; bref, ils n'étaient que deux.
Quoique le bon pasteur eût la clef de la cave,
Le chantre y descendait avant chaque repas,
Et, bien qu'il reconnût commettre un péché grave,
Sans boire sa bouteille il n'en remontait pas.
Grégoire est soupçonné : le pasteur suit ses pas;
Il l'entend, il le voit... Ah! diantre,
C'est lui qui boit mon vin!... dit-il. Oui... l'on verra;

Et le soir il délibéra
Qu'en allant en chercher le très-honoré chantre
Entonnerait le *libera*.
En même temps chanter et boire
Ne vous paraît pas fort aisé ;
Mais de ce mauvais pas Grégoire
Sortit pourtant en vrai rusé :
Il commença le chant en se mettant en route,
Et si bien il le calcula
Qu'il en était juste à l'absoute
Lorsqu'à la cave il arriva
Pater noster.... Ici le repos ordinaire
Dans l'office de *requiem*,
Pendant lequel Grégoire, hem, hem,
But son flacon, puis reprit à voix claire :
Et ne nos inducas in tentationem....

LES DEUX AVARES.

Grippon, qui mange chez autrui
Autant qu'on peut le lui permettre,
A Jonnes, plus ladre que lui,
Écrivit un jour cette lettre :
Demain j'irai dîner chez toi.
Bien obligé, répondit Jonnes,
Du bon avis que tu me donnes ;
Je ne dînerai pas chez moi.

LES PELOTONS.

Riche d'appas,
Simple et novice,
La jeune Nice
Ne savait pas
(Tant au village
Fillette est sage
Avant quinze ans!)
Qu'il fût d'amans,
Et moins encore
Qu'il fût d'amours;
Car tous les jours
A la pécore
Alix disait
Et répétait :
« Ma chère fille,
« Suis mes leçons,
« Fuis les garçons;
« Dans not' famille
« J'avons l'honneur;
« Et cette fleur,
« Sans la conduite,
« Passe bien vite;

« J'ons, par malheur,
« La connaissance
« Que c'est surtout
« Avec la danse
« Qu'on pousse à bout
« Et l'innocence,
« Et la décence ;
« Car, plus d'un' fois,
« En tapinois,
« Un malin drille
« Y fait, vois-tu,
« Sauter la fille
« Et la vertu.... »

Tant sur Nicette
Fit de l'effet
Ce dernier trait,
Que la pauvrette
Plus ne voulait
Aller seulette.
Cruelle peur,
Faux bavardage,
Las ! son malheur
Fut votre ouvrage!

Dans le village,
Nice n'allait
Et ne venait

Qu'avec sa mère,
Ou bien son frère....
Son frère ?.... Non ;
Mais c'est le nom
Que dès l'enfance
Son cœur aima ;
Qu'elle donna
De préférence
Au bon Lubin,
Jeune orphelin
D'humeur légère,
A qui Laurens (1)
Servait de père
Depuis seize ans.

Pendant ce temps,
On voit d'avance
Que l'amitié,
La confiance,
Avaient lié
Leur existence.

Advint qu'un jour,
De par nature,
Amitié pure
Devint amour,
Non chez Nicette,

(1) Père de Nicette.

Mais chez Lubin,
Qui veut soudain
Au dieu malin
Payer sa dette.

Or, du hameau
C'était la fête,
Et, sous l'ormeau,
A l'air nouveau
Du chalumeau
Qu'Amour apprête,
Chacun dansait,
On répétait
La chansonnette.
Seule, Nicette
Avec Lubin,
Près de la danse,
Gardaient silence,
Alors qu'enfin,
Prenant la main
De son amie :
Qu'ils sont heureux !
Dit-il ; leurs jeux,
Leurs chants joyeux,
Tout nous convie ;
Faisons comme eux :
Ah ! je t'en prie !
Coulerons-nous

Des jours plus doux
Dans notre vie?
— Qui, moi, danser!
N'y faut penser;
Viens-t'en, mon frère....
— Mais... — Non, du tout.
— Pourquoi, ma chère?
— « Las! dit ma mère,
« Que c'est surtout
« Avec la danse
« Qu'on pousse à bout
« Et l'innocence,
« Et la décence;
« Et qu' plus d'un' fois,
« En tapinois,
« Un malin drille
« Y fait, vois-tu,
« Sauter la fille
« Et la vertu. »

L'air ingénu
De la fillette,
Dans son dessein
Servit Lubin.
Viens sur l'herbette,
Nicette: tien,
J'ons un moyen
(Moyen modeste)

Pour qu'en dansant,...
Pour qu'en sautant
La vertu reste.
— Comment?... Pourtant....
— Laisse-moi faire,
J'vons l'attacher,
Pour l'empêcher
D'tomber à terre.
— Oh! dans ce cas,
Dit la bergère,
Plus d'embarras....

Sur la fougère,
Ton serviteur,
Ami, lecteur,
N'observait guère
Leurs doux ébats;
Là n'était pas,
Et ne doit croire
De cette histoire
Ou de ce bruit,
Que ce qu'on dit.
Fais tout de même,
Et revenons
A nos moutons.
Quand le système
Fut démontré,
Zeste, en cadence....

Rien sur la danse
Ne vous dirai :
Fille à cet âge
Trouve à son gré
Ce badinage,
Et sais surtout,
Sais qu'au village,
Comme partout,
Est difficile
Qu'une sur mille
N'y prenne goût ;
Mais la nouvelle
Que ne tairai,
Et donnerai
Pour vrai modèle
A jouvencelle,
C'est que la belle,
Craignant encor
Pour son trésor,
Sans plus attendre,
Fut dans un coin
Y faire un point ;
Puis vint reprendre,
Tant bien que mal,
Se place au bal,
(Très-rassurée
Sur son destin),
Jusqu'au déclin
De la journée.

Le bal fini,
Et désuni,
On se sépare;
Et la bagarre,
Hors de raison,
Saute, lutine,
Et s'achemine
Vers sa maison
Ou sa chaumière.
Bien plus pensans,
Nos deux amans
Restaient derrière,
Et discouraient
Sur la manière
Dont ils avaient
Du ridicule
Et du scrupule
Franchi le pas.
« Je ne crois pas,
« Répétait Nice,
« Que l'sacrifice
« De notre honneur,
« De not' bonheur;
« C' plaisir qu'on trouve
« Dans l'faux penchant,
« Soit plus piquant,
« Plus séduisant
« Que c' qu'on éprouve

« En l'empêchant.
« Combien mon père,
« Ma bonne mère
« Seront contens!
« J'avons le temps,
« Voyons encore.... »
Mais c'est en vain :
Cruel chagrin
Qui déshonore
Et qui dévore
L'ingrat Lubin,
L'oblige à feindre (1).
Plus n'as à craindre
Rien sur ce point,
Dit-il, Nicette.
— Si, si, répète ;
Encore un point
N'est pas nuisible.
— Je ne puis point.
— Bah ! pas possible :
Quel mal subtil,
Ou quelle cause....
— C'est.... — Quoi? — Je n'ose.
— Encor faut-il....

(1) L'histoire dit que c'est la fatigue occasionnée par la danse qui empêcha Lubin d'obéir à Nicette ; mais, par respect pour les mœurs, nous aimons mieux attribuer ce refus à un remords de conscience.

— N'ai plus de fil.
— Oui ! c'est un leurre,
Vous en avez !....
— Non, que je meure.
— Mentez, mentez !
A vot' ceinture,
Quand j'cousions,
Tantôt j'voyons,
J'en sis ben sûre,
Deux pelotons.

LE TU.

Tutoyons-nous, disait l'ennuyeux Dumanoir
A la jeune et maligne Adèle,
Que de ses longs soupirs la longue kyrielle
Fatiguait du matin au soir.
—Nous tutoyer, répondit-elle,
Pourquoi cela? — C'est que... — Pourtant...
—Tutoyons-nous ; je t'en conjure :
Ce joli *toi* qui me plaît tant
Du plaisir est toujours l'augure!
— Vous le voulez ? Eh bien... *va-t-en!*

LA PAUVRE PETITE!

NAÏVETÉ.

Hyacinte, jeune bergère,
Avec le séducteur Melcourt,
Se laissa choir sur la fougère,
Et..... son tablier devint court.
Lors, se livrant, la pauvre fille,
A ses regrets, à sa douleur,
Elle voulut à sa famille
Cacher l'effet de son malheur.
Il existait dans le village
Un médecin prudent et sage,
Connu par ses savans exploits;
Elle fut le voir..... — C'est dommage,
Lui dit le docteur, je le vois;
Mais, mon enfant, prenez courage...
— Monsieur!...—La Nature a ses lois...
De combien êtes-vous enceinte?
—Hélas! dit la pauvre Hyacinte,
Je ne le suis que d'une fois!

LA FEMME SAVANTE.

Dans un brillant *aréopage*,
Sans peine Florilas disait
De quel auteur, de quel passage
Étaient les vers qu'on lui citait.
Clarisse, qui ne pouvait croire
A cette étonnante mémoire,
Afin d'établir du soupçon
Sur un talent si méritoire,
Fixe sur elle l'auditoire,
Et lance un vers de sa façon.
Florilas sentit l'épigramme,
Et sans différer répondit :
« Je crois que ce vers-là, madame,
« Est de *la Chercheuse d'esprit.* »

LA FAUSSE AGNÈS,

CONTE-ANECDOTE.

Le duc de Richelieu, l'élite des bons drilles,
Le trompeur des maris, des femmes et des filles,
Parcourant la campagne un beau soir de l'été,
    Fit rencontre d'une beauté,
Qu'à son gentil corset, sur sa taille ajusté,
    A son jupon de siamoise,
    A son air de simplicité,
    Il prit pour une villageoise.
Eh quoi! la belle enfant, dit le noble égrillard,
Sans guide, en ce moment, vous sortez du village!
    On ne court seulette et si tard
    Qu'après un amant, et je gage....
—Je n'savons pas, monsieur, ce que c'est qu'un amant.
    —Quoi! vous n'aimez point; c'est dommage!
—J'aimons le gros Lucas, j'y songeons en dormant;
C'est tout c'que je savons, monsieur, pour le moment.
Peut-être ben qu'un jour j'en saurons davantage.
—Mais à l'heure qu'il est où portez-vous vos pas?
—Je vons cheux nous, monsieur, tout là-bas, tout là-bas;

Vous voyez ? — C'est bien loin : toute seule, il me semble
Qu'il serait imprudent à vous...
Venez jusque chez moi, nous souperons ensemble,
Puis après... — Oui, monsieur, je m'en irons cheux nous
— Je vous ferai conduire. On cède, on s'abandonne,
Et le duc, en amant heureux,
Couvre de baisers amoureux
Le bras arrondi qu'on lui donne.
On arrive au château... L'on sert.
Abrégeons le souper, et passons au désert :
C'est là que les Amours et Momus, de concert,
Se mêlant aux vapeurs du pétillant Champagne,
Et du galant seigneur secondant les désirs,
Écartent la Pudeur, appellent les Plaisirs
Autour de l'aimable compagne
Qui leur répond par des soupirs.

Tout favorisait le mystère.
L'horloge avait sonné minuit ;
Un calme heureux, un doux réduit...
Le duc, enfin, fut téméraire,
Et la belle s'en offensa : —
« Laissez-moi donc ! (Il l'embrassa.)
« Je n'sis pas v'nue ici pour ça !
« Je voulons m'en aller! Qu'c'est bête! ô ciel ! que fair
« Holà ! monsieur, voulez-vous bien vous taire?
« Finissez, ou je vais crier!
« Si ma mère savait qu'avant d'me marier... ? »

Mais, quels que soient son trouble et sa colère,
Fillette, en pareil cas, n'appelle point sa mère;
Et le duc sut concilier
Ses goûts et la pudeur sévère.
N'obtenant rien par ses galans discours,
L'or et les diamans vinrent à son secours;
Une bague, un collier, une croix, une bourse,
Que de motifs pour insister!
Pourtant, malgré cette ressource,
Elle résiste encore, ou feint de résister;
Mais sa pudeur, enfin, devenant moins farouche,
Elle se rend, et.... l'on se couche....

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Les je le *sentons ben*, j'vous *aimons* sans détour,
Les *j'ons* et les *j'avons* s'échappant tour à tour
De la bouche de l'inconnue,
Du galant excitaient l'amour
En la rendant plus ingénue;
Mais lorsqu'avec la nuit, le plaisir envolé
Fit place à la raison dans l'esprit de la belle,
Minaudant avec grâce, et d'un air désolé,
Ah! que le temps est *nébuleux!* dit-elle.
Nébuleux! dit le duc. Grand Dieu! je suis volé!...

PRÉDICATEUR EN DÉFAUT.

Un certain curé de village,
Prêchant ses paroissiens, vrais enfans du démon,
A saint Jean voulant rendre hommage,
Un beau jour par ces mots entamait son sermon :
J'appelle saint Jean, cet apôtre
Qui... que... qui... que... puis, restant là,
Et marmottant ainsi qu'on dit sa patenôtre,
Il reprenait encor : J'appelle cet apôtre
Qui... que... — Monsieur, assez comme cela :
Quelle patience est la vôtre?
Lui dit un assistant chez qui l'ennui parla;
Si saint Jean ne vient pas, appelez-en un autre?

L'AVENTURE GALANTE.

Une actrice de l'Opéra,
(Actrice ou danseuse, n'importe),
Reçut chez elle un soir, à ce que l'on rapporte,
Un chaland, pour souper, coucher, *et cætera*,
Qu'elle fit prudemment contribuer d'avance.
En pareil cas, surtout en France,
Il faut agir avec prudence;
Et c'est aussi, dit-on, ce que de son côté
Pensait en soupirant notre amant agité :
« Si cette aimable femme
« Allait me faire, un jour, repentir de ma flamme!
« Vraiment, je l'aurais mérité...»
Il réfléchit un peu; puis d'un air agréable:
En attendant, dit-il, que l'on se mette à table,
Si nous aiguisions l'appétit?
— Bon! — Pourquoi pas? — Quelle folie!
— D'honneur, vous êtes si jolie....
Par Saint-Côme, que vois-je? oh ciel! quel tour maudit!
Fiez-vous maintenant à ce que l'on vous dit.
Oh! pour le coup, je tiens la besogne achevée;
Rendez-moi mes écus, madame, c'est fini!
— Moi, vous les rendre! oh que nenni!

Jamais pareille chose ici n'est arrivée ;
Vous pouvez, s'il vous plaît, être honnête à demi ;
Mais chez nous, mon petit ami,
On ne rend pas l'argent quand la toile est levée.

CONVERSATION DE DEUX AMANS

LA VEILLE DE LEUR MARIAGE.

—Vous voyez là-bas cette fille
Qui se promène?—Je la vois.
—Comment la trouvez-vous?—Gentille.
—Hé bien, dirait-on qu'une fois,
Sous mon bras venant de Cythère,
Elle fut le dire à sa mère!
—Belle confidence, ma foi!
Le premier commis de mon père
Y vint fort souvent avec moi;
Mais ce fut toujours un mystère.

LA LETTRE DE CHANGE,

OU

LE MARIAGE MARCHANDISE,

CONTE QUI N'EN EST PAS UN.

Jaloux de fixer la fortune,
Incertaine au milieu des plaisirs et des ris,
Un commerçant quitta Paris,
Traversa les champs de Neptune
Pour aller habiter les climats aguerris
Où Christophe Colomb sut la rendre commune.
Ses travaux assidus, ou plutôt le bonheur,
Vinrent combler les vœux qu'avait formés son cœur;
L'espoir enfin pour lui n'étant plus chimérique,
Et ne prétendant pas être heureux à demi,
Du sol brûlant de l'Amérique,
Il écrivit à son ami :
« Par le premier vaisseau qui partira de France
« Pour se rendre dans nos climats,
« Mon cher ami, n'oubliez pas
« De me faire passer, *avec toute assurance*,
« Fille de vingt à vingt-cinq ans,

« De mœurs sans nul reproche et d'honnêtes parens;
« Taille ordinaire, douce, aimable,
« Brune, de figure agréable;
« Choisissez-la surtout de constitution
« A pouvoir résister aux caprices de l'onde,
« Pour que je ne sois pas dans l'obligation
« D'en demander une seconde.
« Je compte sur vos soins; qu'elle vienne bientôt
« Dissiper l'ennui qui m'obsède.
« Quant à ce qu'on appelle dot,
« Je n'en demande point; tout ce que je possède,
« Et qui me sert à faire des heureux,
« Sera commun entre nous deux :
« D'avance assurez-en l'aimable demoiselle
« Porteuse de ma lettre, ou d'un double d'icelle,
« Que vous ferez légaliser
« Suivant la forme reconnue,
« En vertu duquel titre, elle peut tout oser,
« M'engageant, promettant, signant de l'épouser
« A quinze jours de vue. »

Un motif si plaisant, l'originalité
Que le correspondant dut voir dans cette épître
Lui causèrent, à juste titre,
Autant d'étonnement que de difficulté.
On ne rencontre pas avec facilité
Fille qui joigne ainsi le moral au physique,
Et qui, dans l'âge des amours,

En Europe, aisément en suspende le cours,
Pour l'aller au hasard reprendre en Amérique.
Le cas était embarrassant :
Choisir objet intéressant,
D'irréprochables mœurs, de figure jolie;
Par la sambleu, quelle folie!
J'aimerais presque autant, disait-il, dans Paris
Chercher honnête époux et père
Qui ne fût pas ce que sont les maris;
Un jeune amant tendre et sincère,
Une femme coquette et fidèle à la fois,
Un juif qui ne prêtât qu'à cinq ou six par mois,
Un magistrat de paix qui ne fût point sévère,
Un sage sans mauvais penchant,
Un dévot sans esprit méchant,
Plutôt que terminer une pareille affaire.
Ainsi, sans trop savoir que faire,
En bon ami, sage et prudent,
Raisonnait le correspondant
Sur cette missive importante,
Quand il sut qu'une vieille tante,
Lasse enfin de crier,
Et de contrarier
Une nièce aimable et charmante,
Dont elle était le seul recours,
Venait de terminer ses jours.
Il s'informe; il apprend que cette demoiselle,
Orpheline depuis long-temps,

Était, malgré qu'elle eût vingt ans,
Aux vertus, à l'honneur et soumise et fidèle.
Ce récit flatte son espoir;
Il cherche à la connaître, il parvient à la voir;
Et, la trouvant en tout conforme à sa commande,
Il lui fait part de sa demande.
Comme on doit le penser, d'abord
Une telle démarche étonne;
Mais, après avoir ri, l'on s'explique, on raisonne,
Et bientôt on tombe d'accord.

La saison se montrait fort belle;
Le correspondant sait que l'on charge un vaisseau
Prêt à partir de la Rochelle;
Il en instruit la demoiselle,
Qui forme gaîment son trousseau,
Et vole où la gloire l'appelle....
— La gloire!... mais... — Eh! pourquoi pas?
Aux grandes vertus on l'applique;
Et je regarde, moi, comme très-héroïque
Fille qui, dans Paris, les unit aux appas
Pour les porter en Amérique...
Approchons au surplus de notre dénoûment.
On part donc; on arrive au port de la Rochelle:
Au capitaine B*** le conducteur fidèle
Présente son dépôt charmant,
Puis en fait constater ainsi le chargement
A la suite d'autres remises

Et de diverses marchandises
Qu'il envoyait également :
« Plus, une jeune demoiselle,
« Dite de qualité, de vingt ans révolus,
« D'après certificats qu'elle porte sur elle ;
« Taille de cinq pieds tout au plus,
« Figure belle comme un ange,
« Brune, forte, et pour le surplus
« Ainsi qu'il est porté dans la lettre de change. »

Soudain le capitaine annonce le départ :
On vient, on court ; tout l'équipage
Se rend à bord... Je vois à part
La future en tremblant, par le plus doux langage,
De la reconnaissance exprimer les adieux ;
Je vois s'inonder ses beaux yeux
Des larmes du regret, pur et sincère hommage
D'un cœur sensible et vertueux.
Le bon correspondant rassure son courage,
La serre dans ses bras, bénit son sort heureux,
Et l'abandonne aux Dieux qui la firent si sage....
Le signal est donné : les cris des matelots
Font retentir la plage ;
Le vaisseau quitte le rivage,
Il s'élance au milieu des flots,
Disparaît aux regards de la foule accourue
Qui croit le voir bientôt se perdre dans la nue.

Ma plume pourrait bien ici dans quelques vers

Tracer, tant bien que mal, les détails du voyage;
Mais vite à l'autre bord je me sauve à la nage,
Afin de voir l'époux. Parmi les faits divers,
Je dirai seulement, pour céder à l'usage (1),
Que si l'oiseau chéri des nonnes de Nevers,
Sur la Loire embarqué fort sage,
Apprit des matelots pervers
Gaillards propos, nouveau langage,
Celle qui m'occupe aujourd'hui
Était plus savante que lui
Quand elle atteignit le rivage.

Avant de quitter Paris,
Pour se rendre à la Rochelle,
L'honnête pourvoyeur expédia l'avis
Du départ des ballots et de la demoiselle;
Et l'on vit, grâces à son zèle,
Après le court délai fixé pour le transport,
La fille et les ballots arriver à bon port.

Admirant un portrait qu'il a reçu d'avance,
Le futur aperçoit le vaisseau qui s'avance.....
Il y monte... C'est vous! dit-il avec transport
Le ciel comble mon espérance!

(1) Le bon La Fontaine, mon maître,
Qui dans l'art du conteur n'eut rien à désirer,
Ne dédaignait point de narrer
Tout passage qui devait l'être.

Venez, aimable femme; on doit être jaloux
De vivre sous votre puissance,
D'après le beau récit que l'on m'a fait de vous!
Les désirs de mon cœur étaient un badinage,
S'écriaient mes amis : vous venez m'approuver;
Que mon bonheur soit votre ouvrage :
Eh! puissé-je long-temps le dire et le prouver!
Vous trouverez en moi l'amitié, la constance,
Plus sages qu'une folle ardeur.
Quant à mon caractère, on vous l'a dit en France;
Je suis rond, d'égale humeur,
Froid courtisan, bon buveur.
Ma quarantaine est passée;
Ma fortune, déplacée (1),
A quintuplé de valeur;
Mais elle fut amassée
Par le travail et l'honneur.
De vastes biens possesseur,
Je les donne avec largesse
Pour soulager la vieillesse
Ou secourir le malheur,
Et ne veux d'autre richesse
Que le don de votre cœur.
Cela vous convient-il? — Monsieur,

(1) La fortune est déplacée
Chez bien des gens de nos jours;
Mais je parle sans calembourgs,
Et je veux dire ici depuis sa traversée.

Ce don n'a pour moi rien d'étrange;
Car j'ai sur vous une lettre de change
Que je ne ferai pas sans doute protester?
— Non, non, j'ose vous l'attester!
Jamais, dans le commerce ouvert à ma fortune,
On n'a vu de mon seing en protester aucune,
Mademoiselle, Dieu merci:
Je n'obligerai point la chicane importune
A commencer par celle-ci;
Je serai trop heureux si vous me tenez quitte!...,
Par la reconnaissance ou l'amour interdite,
La belle, en rougissant, laisse parler ses yeux.
Un sourire gracieux
Vient égayer l'entrevue;
Le notaire officieux,
De cette chaîne imprévue
Voit le billet précieux
Dont la future est pourvue,
Et l'Amour malicieux
Vite escompte à l'Hymen les quinze jours de vue.

LE RIMEUR ENNUYEUX.

Alexandrin, mauvais poëte,
Et de plus bavard fieffé,
Voit le censeur *Francot*, l'arrête,
Et l'entraîne dans un café.
Aujourd'hui c'est moi qui régale,
Dit-il, mets-toi là sans façon;
J'ai.... servez-nous vite, garçon!....
Le café paraît, on l'avale.
J'ai, continue Alexandrin,
Un poëme héroïque en train:
En voici des vers (il déclame
Aux oreilles de l'invité,
Qui souffre par honnêteté).
— Connais-tu mon épithalame?
— Non.... (même trait). Et connais-tu
Mon épître sur la vertu?
Je veux te prendre pour arbitre....
— Oh! ma foi, tiens, lui dit Francot,
Qui s'ennuyait à plus d'un titre,
Mon cher, laisse là ton épître,
J'aime mieux payer mon écot.

L'AMOUR-PROPRE BLESSÉ.

Baron, acteur français, dont les exploits d'amour
Ont amusé la capitale,
Partageait fort souvent la couche nuptiale
D'une dame de cour.
Un soir qu'il n'était pas attendu chez la belle,
Où s'étaient réunis quelques gens *du bon ton*,
L'acteur se présente... *Eh!* dit-elle,
Que vient donc faire ici Baron?..
On sent qu'un tel propos dut échauffer la bile
Du galant par l'Amour conduit.
Ne vous dérangez pas, dit-il, c'est inutile;
Je viens chercher....—Quoi? —Mon bonnet de nuit:
Je vais ce soir coucher en ville.

LE CONSCRIT BÈGUE.

Gros Thomas ayant atteint l'âge
Où d'un cultivateur la loi fait un guerrier,
Pour aller cueillir le laurier
Reçut l'ordre de son voyage.
Bon! dit-il, une infirmité
De cet honneur-là nous dispense :
Or, je suis bègue, moi; c'est bien assez, je pense,
Pour obtenir ma liberté.
— Faible moyen, triste défense:
Ce n'est pas pour jaser que l'on te fait soldat,
Lui dit son officier; maraud, c'est pour te battre,
Et pour conserver à l'État
Le bien acquis par Henri-Quatre,
Ses descendans, *et cœtera*....
— Henri-Quatre ou César, tout comme il vous plaira;
Mais lorsqu'en sentinelle un chef me placera,
Malgré ma surveillance active
L'ennemi vous attaquera
Avant que ma langue tardive
Puisse bien lui crier q, q, q, qui, *qui vive*.
— Tu demanderas un appui,
Et nous te placerons auprès d'un invalide;
Il parlera pour toi, tu veilleras pour lui.

— Un tel raisonnement me paraît peu solide,
Je ne saurais vous le nier;
Car je puis comme vous être fait prisonnier,
Ou courir mainte autre disgrâce;
Bloqué par le nombre, assiégé,
Surpris, étranglé sur la place;
Que sais-je? peut-être égorgé,
Sans pouvoir prononcer le mot g, gr, gra, *grâce*.

LA CONVENTION.

Cafard prit Luc à son service:
Or çà, lui dit-il, de tout temps
Chez moi l'on fut sage, et j'entends
Que l'on me suive au saint office,
Et que tous les soirs en ce lieu
On s'évertue à prier Dieu,
Ou du moins ces saintes images,
Pour qu'il daigne nous pardonner.
Cela, dit Luc, dépend des gages
Que vous avez à me donner.

GRÉGOIRE ET LUCAS

CHEZ LE RESTAURATEUR.

L'AN dernier, Lucas et Grégoire,
Dans Paris, un jour de marché,
Après avoir long-temps marché,
Sans pouvoir ni manger ni boire,
Chez un restaurateur fameux
A quatre heures entrent tous deux.
Un garçon vient à leur rencontre :
Que veulent ces messieurs? — Manger.
— Dans l'instant; placez-vous là contre.
— Tâchez de bien nous arranger,
Car j'avons une faim du diable.
Quel est l'usage à votre table
Pour un quéuques-un d'étranger?
— Lisez entièrement la carte,
Et demandez.... — Quoi, faut manger
Tout ce qu'est sur cette pancarte,
Dit Grégoire? gnia pas moyen!....
— Bah ! les autres lo mangeont bien,
Répond Lucas.... pisqu' c'est l'usage,
C'est inutil' de barguigner.

Garçon, donnez-nous un potage
A chacun. — Lequel? — Le premier.
— C'est un potage au riz. — N'importe.
— Ça suffit messieurs.... On l'apporte;
Il est avalé dans l'instant....
Garçon, potage à la Julienne,
Et bien chaud. — Qu'à cela ne tienne....
Il vient, il brûle, et cependant
Il a le sort du précédent
Et de deux.... Garçon!... — Pas si vite,
Dit Grégoire; un peu de repos.
Jarni, comm' te voilà dispos!
A boire déjà ça m'invite.
— Moi d' même. Je boirons après:
Faut ben que je suivions l'usage.
Garçon le troisième potage,
Et promptement. — Ils sont tous prêts;
Je ne vous ferai pas attendre....
Le voilà, c'est un vermicel:
Ces paysans sont d'un bon sel,
Dit-il, sans qu'on puisse l'entendre;
Mais servons-les suivant leur goût.
— Houf! mon ami, je suis à bout,
S'écrie en soupirant Grégoire!
J' n'ons jamais tant mangé sans boire,
Et je vons demander du vin.
— C'a n' se peut pas. Vois la pancarte,
Dit Lucas, lui montrant la carte;

Tout' les boissons sont à la fin.
Jusque-là j'avons du chemin;
Je l' sais; mais faut suivre l'usage....
Garçon, l' quatrième potage....
— Oh! je n'en voulons plus, jarni!
Chien d'usage! l' diable l'emporte!
Je n' veux pas m'gaver de la sorte;
Et pour à présent c'est fini :
Allons nous-en boire bouteille
Ailleurs qu' dans un' maison pareille....
— Oui; mais comment sortir d'ici?
— Quiens, v'là le bourgeois, parles-y.
— Laissez-nous retirer, brave homme;
Je n' pouvons aller jusqu'au bout;
Mais nous allons vous payer comme
Si nous avions mangé de tout.

LA CONSÉQUENCE DE GRÉGOIRE.

Hé quoi! tu veux donc toujours boire
Et toujours être gris sortant du cabaret!
Disait Perrette un jour à son mari Grégoire;
A tomber te voilà tout prêt....
— Qui tomber? moi?.... vois si je bouge;
Tiens, vois.... je sais ce que.... je dis;
Imbécille!.... puis-je être gris
Quand je n'ai bu que du vin rouge?....

L'IVROGNE PRUDENT.

Le dos contre sa demeure,
Grégoire, vers le matin,
Sur la place Saint-Martin
Attendait depuis une heure :
— Que fais-tu là tout debout?
Lui dit en passant la garde?
— Ce que... je fais?... je regarde,
Dit Grégoire : voilà tout...
Ça n'fait de mal à personne...
—N'importe, quand minuit sonne,
Chacun doit rentrer chez soi.
A cette heure l'on soupçonne...
Pourquoi n'es-tu pas chez toi?
Dis, réponds?...—Pourquoi? pourquoi,
Répart l'ivrogne tenace ;
V's êt's encor de bon aloi...
N' voyez-vous pas tourner c'te place,
Imbéciles?...—Butor! quoi!
—Eh bien, pour rentrer chez moi,
J'attends que ma porte passe...

LE CHARLATAN.

Entrez, messieurs, criait un aboyeur forain,
Venez voir ce monstre marin;
Venez voir ce monstre amphibie,
Ce monstre natif d'Arabie,
Ce monstre qui reçut la vie
Et d'une carpe et d'un lapin!....
Entrez, messieurs, entrez!.... Et la foule crédule
Se poussait pour voir l'animal.
Quand elle avait payé, l'aboyeur, bien ou mal,
Lui disait, bravant tout scrupule,
En lui montrant un grotesque portrait:
Ce fameux animal est peint là trait pour trait;
Chez un naturaliste, un savant, mon confrère,
A Versailles, connu pour un homme de bien,
Il est depuis hier; mais vous n'y perdrez rien;
Je vais vous faire voir et le père et la mère;
Et soudain cet homme montrait
Une carpe dans un baquet,
Un gros lapin sur la litière,
Puis reprenait son audace première:
Ce monstre sans égal, cet animal, messieurs,
Qui se fait admirer de tous les connaisseurs,
Et que j'aurai demain, s'il revient de Versailles,

Est dans les moyennes grosseurs;
Son habit, de poil et d'écailles,
Offre différentes couleurs :
Il a le ventre bleu, le dos d'un jaune pâle,
La tête d'un rouge carmin,
Les nageoires café, les pates gris de lin;
Nulle mauvaise odeur de son corps ne s'exhale;
Il est apprivoisé, sobre, vif et malin;
Mais, ce qui surprendra toujours le genre humain,
En voyant les auteurs de ce monstre marin,
C'est que la carpe soit le mâle
Et la femelle, le lapin.....
Tel est cet animal venu de l'Arabie
Et que je montre, en vertu d'un permis,
A l'honorable compagnie.
Si vous êtes contens de moi dans ce pays,
Messieurs et dames, je vous prie
D'en faire part à vos amis.

LE CHANTRE.

La veille d'une grande fête,
Dans une village très-petit,
Au curé le sacristain dit :
Le vin a fait mal à la tête
Au premier chantre ; il est au lit....
« — Au lit! grand Dieu, qu'elle nouvelle!
« Jamais sans lui nous ne pourrons....
« Eh vite! dans les environs,
« Mon cher ami, que l'on rappelle ;
« Et que l'on accorde un écu
« D'avance à tout individu
« Qui pourra nous tirer d'affaire. »
Nicolas, dont la voix très-claire
Ne pouvait trop remplir leur but,
(Bon chantre pourtant) accourut
Tout en sueur au presbytère.
— Mais tu n'as pas un faux-bourdon,
Dit le sacristain. — Pourquoi donc?
— C'est un fausset. — Laissez-moi faire....
— Il va boire, vous allez voir;
Et demain, pour chanter la messe,
Nous ne pourrons pas le ravoir.

— Monsieur, je vous fais la promesse....
— Vrai? Voilà ton écu. — *Bravo!*
Si je bois, ce sera de l'eau.
De la fabrique un digne membre,
Et d'autres villageois, le soir,
Furent tout étonnés de voir
Nicolas dans un réservoir.
(C'était vers la fin de novembre;
Le bain n'était pas de saison.)
— Avez-vous perdu la raison?
Que faites-vous donc là, compère?
— Eh, morgué! laissez-moi donc faire...
Ce que je fais! je le sais bien:
Me prenez-vous pour une bête?
— On ne saurait jurer de rien,
Ma foi...... — Vous me rompez la tête!
Continuez votre chemin....
Je me prépare pour la fête:
On parlera de moi demain,
Vous varrez.... — Donnez-nous la main,
Ou j'allons vous ôter de force,
Et nous verrons après cela....
Ici Nicolas se renforce....
— Palsangué! je veux rester là!
Je laissons queuq'un sur la place,
Si je sors d'ici tout entier!.....
Le malheureux peste, menace,
Et fait en tout même grimace

Qu'un diable dans un bénitier,
Quand, surpris d'entendre crier,
Le curé vient tout en colère:
—Voulez-vous noyer ce garçon!......
– Mais non, monsieur; ben du contraire:
Je voulons le tirer d'affaire,
Il ne veut pas.—Vous riez! bon!
Que de caprices ont les hommes!
Nicolas, il faut être fou
Pour se mettre l'eau jusqu'au cou
Par le temps de froid où nous sommes.
Dites-moi donc, mon cher, pourquoi
Vous avez fait cette algarade.
—Las! c'est pour vous, monsieur.—Pour moi!
Pour moi vous vous rendez malade!
—Mon fausset, pour vous contenter,
N'avait pas assez de volume:
Vous m'avez payé pour chanter
La basse-taille, et je m'enrhume.....

QUERELLE DE MÉNAGE.

—Finissez vos propos railleurs,
Et laissez-moi.—Ma chère femme,
Mais je vous jure...—Allez ailleurs :
M'oublier ainsi ! c'est infâme !
—Allons, allons, j'ai grand tort ; mais
Faut-il plus loin pousser la haine ?
Embrassons-nous, et désormais
Fixons trois jours de la semaine.
—Qui m'en répond, menteur maudit ?
—Mettons un almanach, ma reine,
A la tête de notre lit.

L'ORDONNANCE MAL ENTENDUE,

OU

LA MALADE A GUÉRIR.

Voyant fuir sa beauté naissante,
Agnès, dans l'âge des amours,
Pâle, rêveuse et languissante,
Se sentait périr tous les jours.
Hélas! dit un docteur fort sage,
Le sacrement du mariage
Peut seul venir à son secours.
Le vieux Dorimond se présente;
On le reçoit, il est époux;
Et cependant la jeune plante
Du sort ne peut braver les coups...
Encor le docteur; on le mande:
Il revient, il voit, il demande
Si l'on a bien suivi ses lois.
—Oui, dit l'époux; depuis trois mois,
Dans l'église paroissiale,
Cérémonie a grands éclats,
Bénédiction nuptiale...

—C'est fort bien; mais en pareil cas,
Dit *Purgon* d'humeur joviale,
L'eau bénite ne suffit pas.

LE BIBLIOMANE.

Télémaque vous est connu,
Disait un riche parvenu,
En s'adressant à son libraire;
J'en veux avoir un exemplaire,
Mon cher, et je compte sur vous:
Choisissez-moi cela, reliure nouvelle,
Édition passable.... images.... entre nous
Vous savez?... – Comptez sur mon zèle
A vous donner ce qu'il vous faut.
Après l'édition Didot,
Je n'en connais pas de plus belle,
Et je vous l'enverrai tantôt....
—Non; point d'ouvrages de la sorte:
Le Télémaque de Didot
Peut-être fort beau, mais n'importe,
On m'a dit qu'il était moins bon
Que celui de Fénélon.

L'ÉPOUX COMPLAISANT,

OU

LA FEMME EXIGEANTE.

Aglaé, veuve, sans enfans,
Promit un jour, en mariage,
Au vieux financier Mécréans
Amour, constance.... vains sermens,
Que les préjugés et l'usage
Veulent qu'on apporte en ménage
A défaut d'autres sentimens.
Quelques mois, sans se faire outrage,
Nos deux époux vivent contens;
Mais, soit que mons de Mécréans
N'eût pas pu garder avec l'âge
Le feu sacré de son printemps,
Ou bien qu'il aimât davantage,
(Ce qui ne tombe sous le sens)
Son épouse devint volage.
Or, vous jugez quel contre-temps!
Dès lors, certain bois sans feuillage,
Qui vint ombrager le visage

De l'Adonis aux cheveux blancs,
Fit jaser tout le voisinage.
Pour Dieu, dit-il avec bon sens,
N'osant faire éclater sa rage,
Au moins cachez mieux vos amans.
En tout, hors à certain voyage
Qui nous séquestre des vivans,
Disait jadis un homme sage,
Il est des accommodemens;
Ainsi donc, de tous médisans
Faites taire le bavardage,
Et ne me laissez plus long-temps
Jouer des époux complaisans
Le ridicule personnage.
Dans le jardin, près du treillage,
J'ai fait pratiquer un passage
Qui conduit aux appartemens:
Ce secret, ignoré céans,
Vous offre le sûr avantage
De recevoir tous vos chalans...
Voilà *six clefs;* ces jeunes gens
Entreront sans faire tapage,
Et surtout sans être imprudens....
—*Six!*... il m'en faut bien davantage!

LE

CONVIVE PAR POLITIQUE,

ANECDOTE DU XVIIIe. SIÈCLE.

Ah! mon habit, que je vous remercie :
C'est vous qui me valez cela!
SEDAINE avait raison.... Le peintre Lantara,
Connu par ses talens, par sa philosophie,
Son amour pour le cabaret
Et son accoutrement pauvret,
Était désavoué de toute sa famille,
Trop fière pour voir en guenille
Cet artiste fameux que la France admirait.
On se trouva contraint de changer de langage.
Il survint dans la parenté
Une fête de mariage,
Et le peintre y fut invité,
Moins par égard que par usage :
On lui fit même encor (l'histoire ainsi le dit),
Sous un prétexte, en apparence honnête,
Présent d'un magnifique habit
Pour assister à cette fête :
Il s'y rendit.

Ainsi vêtu chacun le félicite
Sur son talent, sur son mérite.
Tous les convives, de concert,
Vantent son ordre, sa conduite,
Sa modération.... On sert;
C'est dire qu'on se met à table.
Mets succulens, vin délectable
Viennent aiguiser l'appétit.
On mange, on boit, on chante, on rit...
On porte les santés d'usage:
Lantara même a part à cet hommage;
Mais l'artiste, n'oubliant pas
Le motif qui l'avait conduit à ce repas,
Et voulant se venger de cette amitié fausse,
Dont les élans excitaient son dépit,
Prend un plat de ragoût, et sur son bel habit
Du haut en bas répand la sausse....
A table alors plus de gaîté.
Mal adroit! lui dit-on,..., votre habit est gâté!
Mais il faut bien, dit le peintre irrité,
Que mon habit ait sa part de la noce,
Puisque lui seul est invité.

UN MOT DE MILTON.

Chacun sait que Milton, d'immortelle mémoire,
Dans l'âge où l'homme sent encor les feux d'amour,
Fut à jamais privé de la clarté du jour.
Déjà pour lui, si l'on en croit l'histoire,
L'Hymen avait deux fois allumé son flambeau,
Et déjà sommeillaient dans la nuit du tombeau
Deux femmes dont l'amour, toujours pur, toujours beau,
Avait fait jusque-là son bonheur et sa gloire.
Milton voulut une troisième fois
Serrer les nœuds du mariage ;
Soudain l'espiègle dieu s'arma de son carquois,
Et le petit aveugle et le grand firent choix
D'un tendre objet, paré des charmes du bel âge ;
Mais l'on n'est pas toujours heureux dans son ménage ;
Et la femme qu'il prit pour embellir ses jours,
Ne fit qu'en abréger le cours,
Par son humeur et méchante et volage.
Un jour certain milord, tout rempli de fadeurs,
Qui faisait à l'Hymen de fréquentes rapines,
Comparait cette belle à la reine des fleurs.
« Je n'en puis, dit Milton, juger par les couleurs,
« Mais j'en juge par les épines. »

LA CONSOLATION.

Dans un moment de grand orage,
Sur un frêle et mince bateau,
Un petit-maître, passant l'eau,
Perdait déjà de son courage.
Mon ami, dit-il au passeur,
Assurément je n'ai pas peur;
Mais avez-vous la connaissance
Qu'en une telle circonstance
De ce vent le souffle importun
Vous ait fait perdre ici quelqu'un?
—Du tout. La semaine dernière
Nicolas, mon cousin germain,
S'est laissé choir dans la rivière;
Je l'ons trouvé le lendemain.

1.

LA VERTU DE LAURETTE.

Le docte Rabelais, franc curé de Meudon,
Le modèle à la fois du fou comme du sage,
Et dont les mots heureux passeront d'âge en âge,
A Laurette, un beau jour, d'un mari faisait don.
(Je dis que Rabelais faisait un mariage.)
Il appelle, en vieux égrillard,
La jeune future à l'écart :
—Çà, lui dit-il, ma fille, as-tu ton pucelage?
—Qui, moi, monsieur!... certainement;
Saurait-on le perdre au village
Avant d'avoir reçu le divin sacrement?
— Au village on le perd de même qu'à la ville :
Ainsi parle-moi franchement,
L'as-tu, voyons? il est utile
Que je le sache promptement,
Si tu veux, entre nous, vivre et mourir tranquille.
—Pourquoi donc ça, monsieur, que vous voulez savoir?...
— C'est que, si tu l'avais, se serait à la Vierge
Que je devrais offrir l'oraison et le cierge.
— Et si je n' l'avions pas?—En ce cas mon devoir
Me prescrit d'adresser, fût-ce pour une reine,
Le cierge et l'oraison à sainte Madeleine.
—Ah! diantre!... c'est égal, monsieur, oui, je l'avons.
—Prends garde, ne ments pas; car ici nous savons

Tous les secrets d'autrui sans nous donner de peine.
—Oui, monsieur, je l'avons, la chose est bien certaine.
— Cela me suffit; attends-moi,
Et dans peu je reviens à toi.

Là Rabelais, quittant Laurette,
Va s'habiller,
Et, de son côté, la fillette,
Peu disposée à babiller
Sur l'entretien secret qui l'a si fort surprise,
S'en va rejoindre son époux,
Lequel, dévotement, posté sur ses genoux,
Avec tous ses parens l'attendait dans l'église.
Mais loin de voir en paix arriver son bonheur,
Et respirer la joie en un tel jour permise,
Laurette sent battre son cœur.
Le propos de son pasteur,
Ces mots formels : « Il est utile
« Que je le sache promptement,
« Si tu veux, entre nous, vivre et mourir tranquille,»
L'occupent sérieusement.
Elle vole à la sacristie,
Et, rassemblant sa modestie :
— Monsieur? monsieur?— Que me veux-tu?
— C'est au sujet de ma vartu...
Comme je vous l'ons dit tantôt j'en suis certaine;
Mais, pour éviter l'z'embarras,
Voyez-vous, marmottez tout bas
Queuque chose à la Madeleine.

LA GROSSESSE

DE DAME RAYMONDE.

Et de l'hymen et de ses lois
Ayant passé la fantaisie,
Raymonde (sujette autrefois
Aux attaques d'hydropisie)
Après avoir compté neuf mois,
D'un fruit nouveau se crut saisie.
A ce fait, qu'on juge évident,
Divers symptômes s'accordant,
On se consulte, et l'on réclame
Les soins d'un accoucheur prudent,
Lequel, examinant la dame,
Dit au mari : C'est différent,
Mon cher voisin; cette grossesse
Est la même, j'en suis garant,
Que celle... — Hélas! l'affaire presse...
— Ma pauvre femme!... — Il faut agir...
— Se pourrait-il!...— Point de faiblesse.
— Hélas! si l'enfant doit périr,
Dit Raymond, plus époux que père,

Au nom du ciel sauvez la mère !...
— Pour elle, mon ami, j'espère
Que j'en sortirai triomphant;
Mais dans une couche pareille,
Quand on veut conserver l'enfant,
Il faut le tirer en bouteille.

LA COQUETTE DÉMASQUÉE.

Cydalise, beauté connue
Pour n'être rien moins qu'ingénue,
Comme vil séducteur poursuivait Dorilas.
— Mademoiselle, on ne peut pas,
Dit le juge commis pour vider la querelle,
Enlever l'honneur d'une belle
Quand elle défend ses appas.
D'un amant en ce cas on doit fuir les amorces;
Le fîtes-vous? parlez. — Hélas!
Je criai de toutes mes forces.
— C'est vrai, dit un témoin posté là tout exprès;
Oui..., mais ce fut neuf mois après.

LA BRODEUSE

ET SON ÉLÈVE,

DIALOGUE.

Une brodeuse, qui naguère
Avait fort bien passé son temps,
Voulut encore à soixante ans
Prendre un époux. On ne peut guère,
Nous dit-on, disputer des goûts ;
Mais celui-là, je crois, est le pire de tous.
A l'objet que mon cœur préfère,
Disait-elle, je veux faire accepter demain
Deux gilets sortis de ma main ;
Mais brodés, ma chère Lucile,
Brodés avec l'or le plus pur !.....
— Au crochet ? — Non. — Au tambour ? — Imbécile !
— Madame trouvera, sans doute, plus facile
De broder au *passé* le *présent* du *futur*.

LA PÉNITENCE.

Un criminel, qu'un cordelier
Accompagnait à la potence,
Voulant avec son Dieu se réconcilier,
Demandait un sursis pour faire pénitence :
Faites que cela soit, dit-il au directeur,
Et qu'en paix du monde je sorte.
—Non, non; être pendu, c'est bien, sur mon honneur,
Une pénitence assez forte;
Offrez-la, mon frère, au Seigneur.

LE GOURMAND DISTRAIT.

Un jour le gourmand Darycée
Se trouva confondu dans un brillant repas
Parmi des membres du lycée,
Qui, chose rare et déplacée,
Parlaient fort et ne mangeaient pas.
—Silence donc, messieurs! quelle folie étrange!
Dit le Gourmand d'un air distrait;
Si vous voulez parler, parlez bas s'il vous plaît :
Depuis une heure on ne sait ce qu'on mange.

LE DROIT DE PASSE,

OU

GRÉGOIRE A LA BARRIÈRE.

Étendus sur une charrette,
Grégoire et deux de ses amis,
Se retirant de la guinguette,
Certain soir rentraient dans Paris.
Ils arrivent à la barrière.
Halte là ! cria le commis;
N'avez-vous rien aux droits soumis ?
—De vin j'ons notre panse entière,
Et voilà tout... Fouille, coquin !
—Impertinent ! si je...—Quoi !...—Passe;
Pour aujourd'hui je te fais grâce ;
Mais n'y retourne pas demain.
—A cause ?...—Je te le conseille :
En cruche on fait payer le vin
Comme s'il était en bouteille.

LA SOLUTION.

Me voilà donc enfin lancé dans la carrière
Aussi ben que notre bourgeois,
Disait gaîment un villageois :
Je suis, depuis dix jours, commis à la barrière.
— Allons donc ! pour être commis,
Il faudrait au moins savoir lire,
Dit gros Jean. — T'as raison; mais j'avons des amis
Avec moi qui savont écrire ;
Ils recevont l'argent, visitont les permis,
Et moi, je suis là, je regarde ;
Queuque fois je montons la garde....
— Mais tu n'es pas commis. — Je le suis, te dit-on :
J'ai reçu, pour le moins, cinq cents coups de bâton.

L'OCULISTE ET L'AVARE.

ANECDOTE.

Une maudite cataracte,
Qui de Grippon couvrit les yeux,
S'avisa de rompre le pacte
Entre eux et la clarté des cieux.
On sent trop que, pour un avare,
Privé de voir son coffre-fort,
Ce coup affreux, ce coup du sort
Est plus cruel et plus barbare
Que ne serait cent fois la mort.
On s'enquête d'un oculiste.
Viseuil, le premier sur la liste,
Arrive et permet d'espérer ;
Mais dit, avant que d'opérer,
Qu'il a fixé ses honoraires,
Et sans distinction de rangs,
A la somme de six cents francs.
Vos prix sont extraordinaires,
Dit Grippon. Eh! quoi, pas à moins!
Quoi ! pour chaque œil trente pistoles !
— Oui, monsieur : pour prix de mes soins
Je n'en puis ôter deux oboles....

— Hélas ! mon bon monsieur Viseuil,
Prenez pitié d'un honnête homme
Déjà tout près de son cercueil !
Voilà la moitié de la somme ;
J'y verrai bien assez d'un œil....

LE SONGE DE GRÉGOIRE.

Un jour Grégoire, ce grand homme,
Le vrai Silène des Français,
Après boire faisant un somme,
Rêvait à de nouveaux succès :
En songe il tenait sur sa bouche
Un large broc de jus divin ;
Alors que, remuant la couche,
Sa femme lui cria : Coquin,
Vous réveillerez-vous enfin ?...
Lors Grégoire, levant la tête,
Peste soit, dit-il, de la bête
Qui me fait répandre mon vin !

L'OCULISTE ET GRÉGOIRE,

CONTE BACHIQUE.

Orgon, très-savant oculiste,
Par état aimait les écus;
Et par goût augmentait la liste
Des joyeux enfans de Bacchus.
Un beau matin, l'ami Grégoire,
Les yeux rouges à faire peur;
Pour un instant cesse de boire,
Et vient consulter le docteur,
Qui, verre en main, pieds sous la table,
Sablant la liqueur délectable,
Lui dit avec calme et douceur:
Si tu veux conserver la vue,
Il te faut renoncer au vin....
— Quoi! ce remède....— Il est divin;
Suis-le, sinon elle est perdue,
Car rien n'est plus pernicieux...
— Mais pourtant vous varsez rasade,
Et buvez là qu'c'est curieux.
— C'est différent, mon camarade;
J'aime le vin plus que mes yeux.

L'HABIT NEUF,

OU

LE VIEILLARD RAJEUNI.

Le marquis d'Orseilles-Nérac,
Connu par sa galanterie,
Parut, dans l'hiver de sa vie,
Couvert d'un riche et nouveau frac,
Chez Laure, aimable et fort jolie....
Mais, dit-elle, c'est perfidie
Que de tromper ainsi le Temps!
Cet habit vous sied à merveilles;
Il vous rajeunit de vingt ans....
—De vingt ans! dit le vieux d'Orseilles
A Laure, en lui serrant la main;
Je vais commander pour demain
Et veste et culotte pareilles!...

L'AGENT EN DÉFAUT,

OU

LES LIVRES PROSCRITS.

L'Esprit des Lois de Montesquieu
Et *la Pucelle* de Voltaire,
Naguères proscrits en tout lieu,
Ne se vendaient qu'avec mystère,
Ou, comme on dit, sous le manteau.
Afin d'empêcher de les vendre,
Et pour les saisir *subito*,
On répandit *incognito*
Des émissaires dans la Flandre,
Où, de la France pourchassés,
Ces deux livres étaient passés.
Or, un agent de la Police,
Faisant vainement son office,
A son général écrivit :
« Monseigneur, par un sort maudit,
« J'ai beau chercher dans tout Bruxelles,
« Je n'y découvre point d'Esprit
« Et n'y trouve point de Pucelles. »

LE CABALEUR,

ANECDOTE HISTORIQUE DE 1810.

Un entrepreneur de succès,
Ou de chutes suivant l'affaire,
Était, au Théâtre-Français,
Assis au milieu du parterre:
Il fallait siffler ce jour-là;
Les billets étaient à la chute,
Et la pièce, cahin, caha,
Crac, devait faire la culbute:
Ainsi l'entrepreneur siffla.
— A bas le siffleur! à la porte!
A bas! assis! paix-là! qu'il sorte!...
Disait-on dans le brouhaha.
— C'est vous, messieurs, qui *sortira*,
Répond le sot en restant là.
— Oh! c'est à tort que l'on s'emporte,
Dit quelqu'un; qu'on le laisse aller.
Lorsque l'on parle de la sorte,
On a bien le droit de siffler.

L'AVARE AMPHYTRION.

Un jour l'avare Damis,
Chez qui rarement on mange,
Voulut donner, chose étrange!
A dîner à cinq amis.
— Çà, dit-il à sa servante,
Que ton art intelligent
Me fasse, avec peu d'argent,
Une cuisine savante;
Et surtout crains le défaut
De servir plus qu'il ne faut,
Car ton zèle m'épouvante.
— Oui, monsieur, n'en doutez point;
Je suivrai de point en point
Ce que vos ordres prescrivent.
Thérèse fait son dîner:
Comme elle va le sonner
Quatre autres *dîneurs* arrivent;
De sorte qu'au lieu de six
Les convives étaient dix.
Un tel surcroît la déroute.
— Monsieur, dit-elle à l'instant,
Que faut-il que l'on ajoute?

Parlez ; car il est instant....
— Aventure insupportable !
Répond Damis brusquement :
Ajoute, bien promptement,
Des... allonges à la table.

MOT DE VOLTAIRE.

A Voltaire, Lamotte, un jour,
De la prose vantait l'admirable élégance.
La rime, disait-il, souvent par sa présence,
Joue au bon sens un mauvais tour.
Pour le prouver, je me propose
De mettre votre *Œdipe* en prose.
— Je suis certain que dans tout l'Univers,
Grâces à vous, on loûra ma science,
Lui répondit Voltaire, et, par reconnaissance,
Je mettrai votre *Inès* en vers.

LE MARCHAND DE VIN A LA MESSE,

ANECDOTE NOUVELLE.

En vrai cabaretier, gros Pierre,
La veille de Noël avait passé la nuit
Au milieu des chants et du bruit
Sans pouvoir fermer la paupière.
Bien que l'on soit marchand de vin,
On peut être honnête homme, à l'office divin
Se rendre et faire sa prière :
Aussi, dès le matin, gros Pierre s'y rendit;
Pieusement il entendit
Le commencement d'une messe;
Mais le sommeil et la faiblesse
Ayant fermé ses yeux, notre homme s'endormit.
Bientôt *drelin, din, din* vient frapper son oreille;
(C'était le moment du *sanctus*)
Et le desservant de Bacchus,
Croyant qu'on *demandait bouteille*,
En sursaut debout se leva :
Le diable soit, dit-il, d'une buvette !
Tourmentez donc moins la sonnette;
On y va, messieurs, on y va....

MOT DE PIRON.

Mais quelle est donc cette manie,
Répétait le docteur Martin
A l'auteur immortel de la Métromanie,
De boire en vous levant ainsi chaque matin?
— Mon ami, cela me réveille,
Et puis en moi cela détruit
L'effet du souper de la veille,
Car *je dors salé* chaque nuit.

ÉQUIVOQUE.

Florimon disait à Damis :
Je fais les honneurs de ma table
Quand il me vient quelques amis ;
Mais en tout le nombre m'accable.
Point de luxe. Je n'aime pas
D'ailleurs en discours me confondre ;
Si je servais plus de six plats,
Je ne saurais à qui répondre.

LA MÉMOIRE EN DÉFAUT,

OU

LE MAIRE A LA COMÉDIE,

CONTE.

Des comédiens, dont la mémoire
Chancelait comme le talent,
A Beaucaire, pays entre nous turbulent,
Devaient jouer pendant la foire.
Arrive le jour du début :
On donne la *Métromanie*,
Monument éternel d'esprit et de génie,
Bien que Piron ne fut d'aucune académie ;
Mais laissons, pour marcher au but,
L'Académie et l'Institut.

Or, déjà Mondor et Lisette,
L'un valet, et l'autre soubrette,
Aux premiers vers de leur discours
Se regardent et restent courts.

On les souffle tous deux : plus de scène muette,
Et bientôt de leur rôle ils reprennent le cours.
Vous jouez, dit Mondor, *chez vous la comédie?*
—*Témoin ce rôle encor, qu'il faut que j'étudie*,
Dit Lisette... — *C'est vrai*, répondit un plaisant ;
Et ce propos, bien plus que suffisant
Pour égayer tout un parterre,
Frappe nos acteurs, les atterre,
A tel point, que pouvant à peine articuler,
Et ne sachant comment cacher leur gêne,
On crut les voir dix fois abandonner la scène,
Et s'en aller
Pour trouver un terme à leur peine.

Cependant Francaleu, Damis et Baliveau,
En arrachant quelques *bravo*,
Annonçaient de la paix vouloir signer le pacte ;
Mais lorsque, paraissant pour le quatrième acte,
A Lisette Mondor dit en valet peureux :
Je n'osais t'aborder, te prenant pour Lucile.
Tes habits même encor embarrassent mon style ;
Et, tantôt familier, tantôt respectueux....
Mais, parlons du combat : sommes-nous courageux?
— *Oui, beaucoup !* dit un bon apôtre.
Alors plus de repos, le bruit devint commun :
Assez, assez ! leur criait l'un ;
Baissez le rideau ! criait l'autre ;
Et le souffleur, à s'essouffler,

Grossissant encor le scandale,
On n'entendit plus dans la salle
Que rire, souffler et siffler.
Afin d'aplanir tout obstacle,
Monsieur le maire, homme de bien,
Mais peu connaisseur en spectacle,
Voulut ramener l'ordre, et sa voix n'obtint rien,
Si ce n'est cependant un peu de tolérance
Qui vint ranimer l'espérance
Dans le cœur agité de chaque comédien....
Tant bien que mal, enfin, le spectacle s'achève.
Le rideau tombe.... on le relève;
A pas comptés alors, marchant comme un recteur,
On voit venir le directeur;
Lequel, bravant toute apostrophe,
Et donnant trois saluts (pour un qu'il croit devoir)
Dit, tout confus: « Messieurs, je suis au désespoir
« Qu'un accident, qu'on ne pouvait prévoir,
« Ait amené pareille catastrophe;
« Mais, faites-nous l'honneur de revenir nous voir;
« Nous donnerons demain au soir
« Le Philosophe
« Sans le savoir.... »
—*Sans le savoir*, messieurs les drôles!
Dit le maire.... rentrez! rentrez!
Dorénavant vous ne joûrez,
Que lorsque vous saurez vos rôles!

LE ROI DE LA FÉVE,

MOT DE FONTENELLE.

Depuis long-temps chez nous Gaulois
On tire le gâteau des rois.
A Fontenelle un jour on fit tomber la chance.
Soit qu'enivré de cet honneur,
(Fruit du hasard ou de la préférence)
Soit qu'étonné de sa grandeur,
Il rêvât à l'effet de sa toute-puissance,
Dès ce moment il ne servit plus rien
A la royaliste assistance,
Et vers lui garda tout. — Mais cela n'est pas bien,
Dit une jeune demoiselle :
A peine roi vous manquez de cervelle,
Et vous ne songez plus à nous....
— Hélas ! ma chère enfant, répondit Fontenelle,
Voilà comme nous sommes tous.

LA CHUTE DE CHEVAL.

N'AYANT à dix pas, derrière elle,
Que gros Lucas pour écuyer,
Isabelle, à franc étrier,
Parcourait sa terre nouvelle.
Bientôt, près d'un fossé maudit,
Le cheval glisse, il se roidit,
Se cabre et renverse Isabelle,
Si bien que Zéphyr, d'un coup d'aile,
En espiègle trop curieux,
Expose à la clarté des cieux
Les trésors cachés de la belle....
Sans que je le dise, il est clair
Qu'après une telle aventure
Un grand cri retentit dans l'air;
Mais, aussi prompte que l'éclair,
Isabelle sur sa monture
Se replace, et dit, d'un ton fier,
Au rustre à riante figure:
Eh bien! Lucas, ai-je sauté?
As-tu vu mon agilité?
— Votre agilité? da, Madame,
Oui.... C'est très-ben, j'disions d'ici;
Mais je n'crayons pas, sur mon ame,
Que cela se nommait ainsi.

LA POLITESSE.

Admirez ce bijou, voyez, disait Lucile
A quelques-uns de ses amis ;
Voyez que de soins on a mis
Pour le rendre parfait ; mais il est si fragile....
Prenez garde de le gâter !
— J'aime peu les objets qu'il faut tant respecter,
Lui dit un étourdi qui la voulait pour femme.....
— Comment donc, Monsieur, entre nous,
Ce que vous dites là paraît galant ! — Madame,
Je ne dis pas cela pour vous.

MOT DE PIRON.

Une Laïs, dont la manie
Était encore, hélas ! de rimailler des vers,
Louant beaucoup les siens, parlait tout de travers
De la Métromanie.
— Madame, quel discours pervers !
Ménageons-nous tous deux, dit Piron, bon apôtre :
Ne parlons, pour nous outrager,
De nos *pièces* ni l'un ni l'autre :
C'est au public à les juger.

L'EXPÉDIENT DE GRÉGOIRE,

OU

LES DEUX IVROGNES.

Dans la cave de Grégoire
La Seine allait séjourner.
Or, comme il est bien notoire
Qu'on ne peut la détourner :
Morguène, dit-il, j'enrage !
Mais tu te grossis en vain ;
Je ne veux pas à mon âge
Mettre de l'eau dans mon vin !...
Il appelle son compère,
Autre ivrogne comme lui :
« Viens me prêter ton appui ;
« Viens, Nicolas, et j'espère
« Que je boirons aujourd'hui.
« J'ons encore de Bourgogne
« Un grand tonneau tout entier ;
« Vite, vite à la besogne ;
« Montons-le dans le grenier,
« Vidons-le sans prendre haleine ;
« Et vienne ensuite la Seine

« Jusqu'au toit de ma maison. »
— Va, Grégoire, t'as raison ;
Buvons tout, faisons ripaille ;
Et, si l'eau vient nous trouver,
Tous les deux pour nous sauver
J'entrerons dans la futaille.

L'INDULGENCE.

Lorsque, par suite d'un traité,
Le maréchal de La Ferté,
Ami du grand Louis et brave capitaine,
Mais par l'avarice tenté,
Prit, au nom de sa majesté,
Possession de la Lorraine,
Les juifs de ce pays, cédant à leur devoir,
Un matin vinrent pour le voir.
—*Non*, dit le maréchal, chaque juif est un traître:
Ils ont jadis trahi leur maître,
Et je ne puis les recevoir !...
—Mais, observe un des siens, qui devait le connaître,
Ils apportent mille ducats.
— Qu'ils entrent ; j'y consens. Hélas!
On doit les pardonner : en trahissant leur maître,
Ces malheureux ne le connaissaient pas !

LE COMMERCE DE GRÉGOIRE.

Toi qui, des billets, des métaux,
Au Péron, vois le cours notoire,
Demandait Vautour à Grégoire,
De l'argent dis-moi donc le taux?
— Depuis la décadence extrême
J'ai retiré mes capitaux,
Et je les fais valoir moi-même.
— C'est plus sage ; et par quel moyen?
— Il est tout simple : tu sais bien
Vaugirard, Chaillot, la Villette,
Mont-Rouge, Vincennes, Passi,
Montmartre.... — Je vois ça d'ici.
— Eh bien, tous les jours, en goguette,
Je cours à l'un de ces endroits
(Où le vin est franc de tous droits
Puisqu'il se débite en guinguette);
Et pour *dix sous*, moitié du prix
De celui qu'on vend à Paris,
Je bois du meilleur. Or, sur mille
Je gagne cinq cents tout compris.
— Comment? — Le calcul est facile :
Buvant les bouteilles par pile,

(Douze ou quatorze tour à tour)
Pour six j'en ai six de retour,
Quelquefois sept, vois-tu; de sorte
Qu'alors mon argent me rapporte
Six ou sept francs au moins par jour.

L'ÉCONOMIE.

De se promener, empressé,
Au Pont des Arts un soir Harpagon se présente:
— Votre passage?... Embarrassé,
Il demande combien, jure et s'impatiente.
— Donnez *un sou*, monsieur, et tout sera payé....
— Un sou! voilà deux liards, je n'irai qu'à moitié.

LE PARASITE CONGÉDIÉ,

ANECDOTE.

Du monde ayant mal fait l'étude,
Le chevalier de B*** contracta l'habitude
De dîner tous les jours dans la même maison,
Chez d'honnêtes bourgeois de moyenne fortune
A la table desquels sa visite importune,
Au bout de quinze jours, devint hors de saison.
On le lui fit sentir autant qu'il fut possible,
Sans cependant lui faire affront;
Mais, conservant le même front,
A tous les quolibets se montrant insensible,
Chez ces amphytrions, seul ou devant témoins,
Notre homme n'en dînait pas moins.
Suzon, tout à la fois honnête chambrière,
Et gouvernante, et cuisinière,
Lui disait vainement avec son gros bon sens :
Monsieur le chevalier, mes maîtres sont absens.
C'est égal, répondait l'entêté parasite,
A leur petit Fanfan je vais rendre visite....
Et toi même, Suzon, comment cela va-t-il?

Hein ! pas très-mal, je crois.... Ou bien, adroit, subtil,
Et sachant braver tout scrupule,
Il disait dans son vil caquet :
Je vais dans le salon parler au perroquet,
Ou bien : *Je vais régler ma montre à la pendule ;*
Et la pauvre fille, crédule,
N'osant pas trop d'ailleurs brusquer le chevalier,
De peur de se rendre blâmable,
Dans le salon feignait de l'oublier
En attendant que l'on se mît à table.
Au maître enfin ce manége déplut ;
Il consigna l'intrigant à la porte,
Et sermona Suzon de telle sorte,
Que, quand le lendemain le dîneur accourut,
Suzon, qui le guettait postée à sa fenêtre,
Lui cria dans la rue en le voyant paraître :
Monsieur le chevalier, retournez sur vos pas ;
Mes maîtres sont sortis, monsieur Fanfan sommeille,
Le perroquet est mort, je me porte à merveille,
Et la pendule ne va pas.

LE SOUFFLEUR TRAGÉDIEN,

ANECDOTE THÉATRALE.

Un souffleur, homme de génie,
Sortait quelquefois de son trou
Pour jouer dans la tragédie.
Un jour, on ne m'a pas dit où,
Il parut dans *Iphigénie*,
Et joua les fureurs d'Oreste.... comme un fou...
Assez, dit le parterre, assez !.. Paix !.. A la porte !..
Silence !... A bas !... La toile !... Assis !...
Enfin une guerre aussi forte
Que celles qu'on vit à Paris
Quand on joua *Colomb*, *les Frères ennemis*,
Et tant d'ouvrages de la sorte.
On sent qu'après un tel affront
Notre Oreste n'a pas le front
De continuer son beau rôle ;
Et fatigué qu'on le contrôle
Dans la salle du bas en haut
(Car jusques aux enfans qui lui montraient les cornes,
Chacun sur lui disait son mot),
Crac, dans la trappe il fait le saut....

Messieurs, si mon ami s'écarte de ses bornes,
Dit Pilade surpris et resté comme un sot,
Du moins, vous le voyez, il y rentre aussitôt.

L'ATTENTION.

Un malheureux cultivateur,
Voulant terminer sa carrière,
Deux fois, par Nicolas, témoin de ce malheur,
Fut retiré de la rivière.
Son affreux désespoir tente un nouvel effort:
Bien résolu de se défaire,
Il va se pendre sur le bord,
Et Nicolas le laisse faire.
—Eh quoi! lui dit un passant débonnaire,
N'auriez-vous pu l'en empêcher?
—Dam! jel'ons vu deux fois boire à la grande coupe,
Et deux fois à la mort j'ons couru l'arracher:
Or, le sachant trempé comme une soupe,
J'ons cru qu'il s'était là mis exprès pour sécher.

GASCONNADES.

GASCONNADES.

ENCORE UN DINER DE PRIS,

OU

LE CONTRAT DE MARIAGE.

Mondor, financier de l'état,
Établissant sa fille aînée,
Voulut, par un dîner d'éclat,
Fêter cette heureuse journée.
Or, vous saurez que du contrat,
En faveur du futur Dorante,
Cent mille francs de bonne rente
Devaient être le résultat.
Figeac, soi-disant gentilhomme,
Voulait dîner, sans savoir où.
(On peut être fort honnête homme
Et ne pas posséder un sou.)
Figeac, ayant frotté sa tête
Et réfléchi quelques instans,
Dit : J'aurai ma part dé la fête.

Il prend donc, sans perdre de temps,
Son habit rouge à boutons blancs,
Sa belle culotte noisette,
Ses bas gris, sa bourse, sa brette,
Son claque, sa canne, ses gants,
Et dans cette affaire pressante,
Cheminant à pied pour raison,
Il court, arrive, et se présente
Vite au maître de la maison :
— Monsieur, une affaire importante
Sé prépare dans cé moment ;
Il faut la traiter promptément,
Car la Fortune est inconstante ;
Vous lé savez, et l'épargner....
— Qui moi !... — Lé coup est immanquable :
Cinquante pour cent à gagner
Sans crainte d'accident. — Ah, diable!
— Mais, jé lé dis, soyez traitable,
Dé vous dépend tout lé succès....
— On sonne pour se mettre à table ;
Dînons ; nous causerons après.
— J'accepte pour vous satisfaire ;
Car aussi bien dans tout céci
Dîner chez moi, dîner ici
C'est une chose qu'il faut faire ;
Et d'ailleurs jé né pense pas
Qué jamais un charmant répas
M'ait fait manquer aucune affaire.

Ainsi, dînons.... On est assis,
Et déjà par des mains actives
Les mets coupés, offerts, servis
Circulent devant les convives,
Et sont tour à tour engloutis.
De Figeac mange comme six;
Quand je dis qu'il mange, il dévore
Les différens mets qu'on lui sert,
Et voudrait, quand vient le dessert,
Pouvoir recommencer encore,
Au risque d'en être étouffé;
Mais on annonce le café,
Et l'on passe au salon de Flore (1).
— Eh bien, monsieur, reprend Mondor,
Parlons de l'affaire importante
Qui vous occupait aussi fort.
— Qui m'occupait! qui mé tourmente,
Sandieu! c'est une affaire d'or.
Il né faut qué votre parole,
Et, sans débourser une obole,
Vous gagnez cinquante pour cent;
Mais lé moment il est pressant;
Décidez-vous.... — Que faut-il faire?
— Lé voici sans plus dé mystère:

(1) Dans quelques maisons du haut rang, c'est dans un salon décoré de fleurs et orné de la statue de Flore que l'on prend habituellement le café ou le thé.

Écoutez, monsieur ; entre nous
C'est bien dé marier sa fille
Quand elle démande un époux,
Et la vôtre est toute gentille ;
Mais, en bon père dé famille,
On doit ménager son argent :
Lé futur, en homme exigeant,
Réçoit cent mille francs dé rente ;
Hé bien, jé vais vous étonner ;
Si vous voulez mé la donner,
Moi jé la prendrai pour cinquante.

LA PRUDENCE.

— Aux armes, Croustignac ; lé danger est pressant.
Tu trembles ? — Non ; toujours au moment d'une affair
Jé frémis d'horrur en pensant
Au carnage qué jé vais faire.

LE CACHET GASCON.

De Crac, revenant de la chasse,
Dont on sait qu'il était épris,
Portait sur son épaule, en forme de besace,
Deux lièvres tout vivans qu'*ensemble il avait pris*.
Ce trait est des plus incroyables,
Lui dit Forlis, voyant cela ;
Et je crois, de par tous les diables,
Qu'il faut être Gascon pour se tirer de là.
Voyons, raconte-moi....—C'est facile à résoudre.
Jé révénais tout seul par lé pétit sentier :
J'avais encore un peu dé poudre,
Mais plus un grain dé plomb, ni même dé papier
Tu conçois, mon ami, qu'avec cet équipage
Jé né pouvais qu'estropier
Les plus pétits oiseaux postés sur mon passage.
Mes gens avaient conduit ma meute, mes chévaux,
Et, tout en m'amusant, jé voulus mé permettre
Dé tirer ma poudre aux moineaux.
Jé trouve en mé fouillant les restes d'une lettre,
Un énorme cachet ; tout mé paraissait bon :
Jé lé bourre au fond du canon,
Et mé voilà cherchant. Tout à coup (tu vas rire)
Un lièvre vient à moi ; pan ! soudain jé lé tire,

Sans penser si la charge était complète ou non,
Et jé vise si bien, si bien, qué dé la cire
Lé cachet tout bouillant s'applique sur son front.
Un sien confrère, grosse bête,
Effrayé par lé bruit, à sé sauver trop prompt,
Sur lé pauvre étourdi vient sé heurter la tête :
Ils s'attachent tous deux, et restent en affront.
J'approche, jé les prends, et les mets sur l'épaule,
Comme tu vois, mon cher, bénissant lé hasard....
—Pour le coup, dit Forlis, monsieur de Crac m'enjole.
—Qu'est-ce qué ça té fait? viens en manger ta part.

LE FAT ET LE GASCON,

DIALOGUE.

— Au bal masqué ce soig on vous yéa paête;
Comment vous déïséez-vous ?
— Mais jé n'en sais rien entre nous.
— Mettez-vous en fat-petit-maît'e.
— Vous vous moquez! ... — Bon! des amis....
— Hé vien! jé vrave lé scrupule,
Et vux être dé tout Paris
Lé plus fat, lé plus ridicule :
Vous mé prétérez vos habits.

LA RENCONTRE GASCONNE,

OU

L'AUTEUR LYRIQUE,

DIALOGUE.

— Oh ciel ! pressons un pu lé pas....
Mais non, jé né mé trompe pas
Semblable errur sérait trop forte....
C'est Ribérac.... — Hé ! c'est Quercy !
— Comment té portes-tu ?—Bien, mon cher, dieu merci...
— Jé n'ai jamais été surpris dé telle sorte!
Jé veux qué lé diable m'emporte
Si jé croyais té voir ici.
Qué fais-tu dans la capitale ?
— Ma foi, mon cher ami, j'étale
Les talens qué lé ciel m'a si bien départis.
Indécis sur plusieurs partis,
Mais des arts toujours idolâtre,
Jé travaille pour lé théâtre.
Voilà cinq à six mois qué jé suis dans Paris,
Et déjà, sans compter mes tours faits aux maris,
(Car tu sais qué jé m'en acquitte),
Sans compter des romans, des drames du bon ton,
Qui nuisent au *Pied dé Mouton*,

J'ai fait un opéra du plus rare mérite,
Et qui m'a procuré déjà plus d'un cadeau,
Des amis...—Ah! monsieur travaille pour Feydeau.
— Mé croirais-tu donc fait pour l'Opéra-comique,
Où l'on entend souvent pleurer dé toutes parts?
D'un genre bien plus gai, plus drôle, jé mé pique;
 Me jugeant mieux, à tous égards,
J'ai fait choix pour lancer mon humeur joviale,
 « *Dé l'Académie royale*, »
 Ci-dévant théâtre des Arts:
Rien qué ça, mon pétit.—Bah!—Mais qué dé fatigues,
 Qué dé démarches, qué d'intrigues
 Pour faire prendre un opéra!
Aussi c'est lé dernier; en fasse qui voudra:
J'y périrais, d'honnur! — Qui t'en fit la musique?
— Un savant!... un savant, et qui férait la nique
A tous ces *tapageurs*, ces *étouffeurs* dé voix,
Qui, voulant lé changer, blessent lé goût sans cesse.
Mes accompagnemens sont tous d'une richesse,
D'un effet merveilleux.—En combien d'actes?—Trois
—Tu mé lé feras voir?—Oui; mais attends, dé grâce,
 Laisse écouler encore un mois
 Pour qué lé premier feu sé passe.
 On l'a déjà donné dix fois,
Et dix fois lé public, plein d'une noble audace,
 N'entrant qu'avec beaucoup d'efforts,
Sé portant, sé foulant dans tous les corridors,
 Dans l'orchestre arrivant en masse,
Força les musiciens d'abandonner leur place.

LE COMBAT AU PISTOLET,

DIALOGUE.

J'AI fait du pistolet une si grande étude,
Disait Croustignac à Germain,
Qué, lorsque, cette armę à la main,
On mé voit sur-lé-champ prendre mon attitude,
Jé suis l'effroi du genre humain.
—Bah!—Tout à l'heure encor mon rival Lovélace...
— Quoi donc? — Il n'est plus, entre nous:
Jé viens dé lé laisser étendu sur la place....
— Grand dieu! — Jé suis sûr dé mes coups.
Animés tous les deux d'une bouillante audace
(Mais d'un grand sang-froid néanmoins),
Les pistolets chargés, à dix pas l'un dé l'autre
Nous nous plaçons. — Et sans témoins?
— Oh! nous avions chacun lé nôtre.
« Jé vous ai provoqué, lui dis-je, en tout céci;
« Or, tirez lé premier; jé vous attends ici. »
Il tire.... Jé présente à sa balle lancée
La bouche dé mon arme artistément placée;
Si bien qué dé cette façon
Voilà qué jé réçois (adresse peu commune)
Son plomb fatal dans mon canon.
Crac, jé tire à mon tour, et lé pauvré garçon
A réçu deux balles pour une....

L'ALARME AU CAMP.

Seul en sentinelle avancée,
De Nérac veillait pour le camp ;
La peur le gagne : sur-le-champ
De l'instrument fatal la détente est pressée ;
Le salpêtre s'échappe, et la garde est sur pié....
Aux armes!...On accourt; mais on ne voit personne,
Que Nérac qui revient...—Monsieur de la Garonne,
Que se passe-t-il donc ? — Il est estropié !...
— Jé né suis pas blessé, par bonhur ; mais lé poste
Il était égorgé si jé n'avais dit rien.
Un major vient à moi; dé pur qu'il né m'acoste,
Jé lé tire ; il est mort : alors vous pensez bien
Qué sa suite s'en va plus vite qué la foudre ;
Et j'allais.... A ce mot chacun vole empressé
Pour voir quel ennemi Nérac a terrassé.
(On cherche vainement ; on ne sait que résoudre.)
— L'homme à qui vous avez su donner le trépas
Sur le sol ne se trouve pas....
—Par dieu ! jé lé crois bien; jé l'ai réduit en poudre.

LE DUEL GASCON.

Un descendant de Crac, ou d'une autre famille,
Dont au surplus, lecteur, vous remplirez le nom,
Un chevalier de grand renom
Se disputait enfin pour une jeune fille.
Monsieur! monsieur! lui dit Dorval,
Jamais impunément on ne fut mon rival,
Et ces mots doivent vous suffire....
— J'entends cé qué vous voulez dire,
Répart le chevalier gascon ;
Il s'agit du bois dé Boulogne :
Partons, et vous verrez qué, quoiqué dé Gascogne,
Jé saurai vous rendre raison.
On choisit deux témoins fidèles,
Et la troupe se rend soudain
Au bois où tant de fois nos belles,
Plus sages que nous, moins rebelles
Envers le pauvre genre humain,
Se montrent aussi moins cruelles.
Poussés par le dieu des combats,
On arrive : déjà le fer brille, il se croise....
Le Gascon prudemment s'éloigne d'une toise.
« Jé mé place un peu loin, mais jé né vous crains pas,

« Dit-il ; partez.... » — A quoi faut-il que j'attribue
Cette conduite et ce discours?...
Point de plaisanterie, et défendez vos jours....
Mais à mieux *rompre* encor le Gascon s'évertue.
—Quoi, monsieur, dit Dorval, vous reculez toujours!
—Eh qu'importe cela, pourvu qué jé vous tue ?

LE DUEL APAISÉ,

ANECDOTE ATTRIBUÉE A SAINT-FOIX.

L'illustre gascon mons *Dévra*,
S'approchant de Dorante, homme puissant et riche
(Dont l'haleine infectait), un jour lui demanda
Ce qu'on jouaït à l'Opéra.
— Me prenez-vous pour une affiche?
Non, par dieu, répartit *Dévra;*
L'affiche serait trop puante.
Insolent ! lui cria Dorante
En mettant l'épée à la main ;
Si tu ne t'excuses soudain
C'en est fait de tes jours!—Tout beau, point dé carnage
Tout aussi bien qué vous, Monsieur, j'ai du courage ;
Mais, jé vous lé dis sans témoins,
Si jé vous tue, hé bien, vous *pûrez* davantage;
Et, si vous mé tuez, vous n'en *pûrez* pas moins.

LE BIEN DE FORBAC,

GASCONNADE DIALOGUÉE.

— Vous avez quitté le pays ?
— Oui, jé l'ai quitté, cadédis ;
Jé veux enfin vivre tranquille ;
La campagne né mé vaut rien ;
L'an dernier jé vendis mon bien,
Et jé veux habiter la ville.
— Quel bien avez-vous donc vendu ?
— Cé bien qu'un cousin prétendu
Mé disputait près dé Toulouse,
Et qué la justice, jalouse
Dé donner à chacun son dû,
Dépuis trois ans m'avait rendu....
— Près de Toulouse, ça m'étonne ;
Je ne vous en connaissais pas.
— Il n'en était qu'à trente pas ;
Sur la route dé Carcassonne,
A gauche, en allant par ici....
— Pouvez-vous donc mentir ainsi !...
— Vous croyez qué c'est une *charge ?*
Il avait, parole d'honneur,
Douze cents arpens dé longueur,

Sur deux mille cinq cents dé large ;
Et tout en prairies.... — C'est faux!
— Pourquoi ? — Menteur des plus insignes!
On ne voit là que des coteaux,
Quelques champs, des bois et des vignes....
— On y voit cé qu'on veut, sandieu ;
Mais jé sais bien cé qué j'y laisse !
On distingue encore au milieu
Dé cé bien d'une rare espèce,
Un moulin à vent qui né cesse
Dé moudre pour les gens du lieu.
— Vous mentez encore; je passe
Dix fois par an dans cet endroit ;
Et, pour voir ce moulin en place,
Il faudrait être bien adroit.
— Lé cruel Temps, qui tout dévore,
L'aura détruit ; mais, au surplus,
Si lé moulin n'existe plus,
Lé vent doit exister encore.

LE CHANOINE GASCON,

OU

L'AMATEUR DE CHOCOLAT,

ANECDOTE.

L'ABBÉ Talbert, dont le mérite
Des littérateurs est connu,
Certain jour reçut la visite
D'un gros chanoine, exprès de Montauban venu
Pour toucher à Paris un ample revenu.
— Ah! parbleu! dit l'abbé, de vous voir je suis aise!
Le chocolat est prêt; déjeunez avec moi.
— Déjeuner? j'accepte, ma foi!...
Le chanoine prend une chaise,
Il s'assied, et l'on sert.... Voilà lé chocolat,
Dit-il, lé plus parfait qué j'ai pris dé ma vie!
Il est délicieux : jamais notre prélat
N'en servit dé pareil, vraiment; et j'ai l'envie....
Où lé vend-on? — Ici près, à deux pas :
Chez ce marchand que vous voyez là-bas,
A côté de la cathédrale.

—Jé lé vois... et combien?—Pas cher, cinquante sous.
— Et toujours lé même, entre nous ?
— Toujours. — Il faut qué bien jé m'en régale :
Jé suis pour quelques jours dans cette capitale,
Jé né déjeunerai nulle part qué chez vous.

LE MARCHÉ DU COIFFEUR GASCON.

—De mon troisième époux, disait madame Hortense
A monsieur *de Figeac*, coiffeur par excellence,
Vous aurez la pratique : il arrive à Paris.
— Qu'il sé répose sur mon zèle :
Vous savez qué jé suis bien ezact, bien fidèle;
Et jé lé coifférai, madame, au même prix
Qué vous avez toujours fait coiffer vos maris.

L'A-PROPOS.

A mons de Crac donnant le bras,
Dans un bosquet dame Isabelle,
Sans y songer, fait un faux pas,
Tombe, et de Crac tombe avec elle....
Il faut convenir, dit la belle,
Qu'une femme à votre côté
N'est pas très-bien en sûreté.
— Ah! madame, céla mé pique;
Mais César, entrant en Afrique,
Sé laissa tomber dé chéval,
Comme nous sans sé faire mal;
Et dit, en embrassant la terre:
Elle est en ma possession!...
— Je le sais; mais je ne vois guère
Ce qu'a de commun cette affaire
Avec notre position:
Que nous fait ce trait historique?
— Il fait beaucoup, madame; car,
Si vous voulez être l'Afrique,
Sur-lé-champ jé sérai César.

MONSIEUR DE CRAC

SUR LA GARONNE.

A peu d'espace de Bordeaux,
Où la Garonne, encor maîtresse de ses eaux,
Vient se mêler à la Dordogne,
Un patron, distingué dans le métier d'ivrogne,
Comme sont tous les matelots,
Promenait *de Crac* sur les flots.
— Grand dieu ! lé danger m'environne !
Ayez donc plus dé soin, dit *Crac* avec stupeur ;
Pourquoi jouer ainsi sur l'eau dé la Garonne ?
C'est un élément si trompeur !
— Hé quoi, monsieur, vous avez peur !
— Non ; mon ami ; j'ai du courage,
Chacun lé sait ; mais à cé jeu
Souvent lé plus heureux sé rétire à la nage,
Et jé crains l'eau comme lé feu.

LA GÉNÉROSITÉ GASCONNE.

D'UNE très-longue maladie
Retiré fort heureusement,
Avec le médecin qui lui sauva la vie
Crac était en arrangement.
— Combien vous dois-je, ami ? Parlez-moi sans réserve.
Jé né suis pas très-opulent ;
Mais, quand on a du bien, il faut qué l'on s'en serve
Pour récompenser lé talent :
Ainsi qué vous faut-il ? — Au plus trente pistoles,
L'apothicaire et moi tout compris. — C'est trop peu !
Vos conseils né sont point dé ces conseils frivoles
Dont tant dé charlatans ici sé font un jeu !...
Vous avez dé l'esprit, vous avez du génie
Plus qué toute la faculté ;
Et jé lé dis tout haut, oui, l'on vous calomnie ;
Mais vous irez tout droit à l'immortalité.
Ainsi né bornez point ma générosité :
Cé n'est qu'au poids dé l'or qu'on paîra vos paroles.
Au lieu donc dé trente pistoles,
Quoique moins fortuné qué tous mes dévanciers,
Vous permettrez, mon cher Purgante,
Qué jé vous porte pour soixante
Sur ma liste de créanciers.

LE GASCON DANS L'EAU.

Monsieur de Crac un beau matin
Voulut se baigner dans la Seine :
Soudain le pied lui manque, et le courant l'entraîne;
Il allait se noyer, rien n'était plus certain,
Si l'on n'eût pris part à sa peine.
On y court, et bientôt il est hors de danger.
— Hé quoi ! j'allais dans l'eau terminer ma carrière,
Moi, dit-il, qué lé feu né peut décourager !...
On né mé verra plus aller à la rivière
Qué lorsque jé saurai nager.

L'ÉQUIVOQUE,

GASCONNADE NORMANDE.

De Crac était assis à table
Chez la marquise de Beaufort :
Au dessert, cette femme aimable
Fit placer devant l'*incroyable*
Un gros fromage de Rocfort.
Il est beau, dit-il, sur mon ame!...
Où l'entamérai-je, madame ?
— *Où* vous voudrez. — Dé bonne foi ?
— Oui. — Jean, qu'on lé porte à ma femme,
Et jé l'entamérai chez moi.

GASCONNADE PARISIENNE,

A UNE AIMABLE HÔTESSE.

Monsieur *de Parisac*, vous me poussez à bout ;
Songez à me payer. — J'y songe, sur mon ame ;
Mais auprès de vous, belle dame,
Il est permis d'oublier tout.

L'AMANT INCONSOLABLE.

Depuis trois mois un franc Gascon
Pleurait la mort de sa maîtresse.
— Eh, quoi ! Figeac, lui disait-on,
Toujours, toujours dans la tristesse !
Il faut se faire une raison ;
Voulez-vous donc pleurer sans cesse ?
— Oui, c'en est fait ; pour mon malheur
Jé pleurérai toujours ma belle,
Dit Figeac, la main sur le cœur ;
Jé viens d'embaumer ma douleur
Afin dé la rendre éternelle !...

MONSIEUR DE CRAC

ET SON COCHER.

—Nos deux chevaux, monsieur, n'ont plus un grain d'avoine:
Ils ont mangé jusqu'aux débris du sac,
Auxquels j'avais mêlé, pour faire macédoine,
La paille des chapeaux de madame de Crac.
— Maraud! d'où vient donc qué tu tardes
A leur prendre du foin chez quelque fournisseur?
— Nous n'avons plus crédit que chez le rotisseur.
— Eh bien! donne-leur des poulardes.

L'EMPRUNT GASCON.

— Jé commence à manquer de vivres,
J'attends des fonds dé mon pays,
Prêtez-moi donc neuf francs? —Neuf! je n'en ai que six.
— Eh! bien, donnez toujours: vous mé dévrez trois livres.

L'EMPORTEMENT GASCON.

Monsieur de Crac, dans une auberge,
Est insulté par un garçon :
Il saisit vite sa flamberge,
Et l'étend sans plus de façon.
Le maître d'hôtel se présente ;
Il peste, il crie, et représente
A Crac son malheureux exploit.
— Dé l'honnêtété qu'on mé doit
Jé n'aime pas, dit-il, qué l'on s'écarte!....
Au surplus, tout est arrangé;
D'un animal jé suis vengé ;
Qu'on mé lé porte sur la carte
Comme si jé l'avais mangé.

MÉLANGES.

MÉLANGES.

DIALOGUE

ENTRE M. DUTILLEUL ET M. VAUTOUR (1).

DUTILLEUL.

L'EXCELLENTE chose à t'apprendre !
Depuis le jour que je t'ai vu,
Mon ami, je me suis pourvu
D'une épouse sensible, tendre....

VAUTOUR.

A soixante ans ! y penses-tu ?

DUTILLEUL.

Fais-moi l'amitié de m'entendre :
Ma femme est jeune, faite au tour,
Chantant, folâtrant tour à tour;
Un doux regard, un doux sourire....

VAUTOUR.

Mon ami, *c'est donc pour te dire....*

(1) Personnages connus au théâtre des *Variétés*.

DUTILLEUL.

Mais honnête par-dessus tout,
Et m'aimant....

VAUTOUR.

Quoi! tu peux prétendre....

DUTILLEUL.

Je ne suis pas encore au bout.
Fais-moi l'amitié de m'entendre:
Elle m'aime, j'en suis certain;
A son miroir, soir et matin,
Pour mieux charmer elle se mire....

VAUTOUR.

Mon ami, *c'est donc pour te dire....*

DUTILLEUL.

Que je suis heureux, n'est-ce pas?

VAUTOUR.

Oui, oui, tu l'es.... comme un Cassandre.
Quand elle sort, suis-tu ses pas?

DUTILLEUL.

Non, mais on ne peut m'en revendre;
Je suis tranquille sur ce point.

Fais-moi l'amitié de m'entendre :
Elle a du feu, de l'embonpoint ;
Elle est aimable, elle aime à rire ;
Mais à cela l'honneur est joint ;
Et, pour empêcher de médire,
Partout où le plaisir l'attire
Mon neveu ne la quitte point..

VAUTOUR.

Ton neveu !... *c'est donc pour te dire....*

DUTILLEUL, *en colère.*

Tous tes propos sont superflus.
A moins de me rendre malade,
Puis-je au bal, à la promenade
Danser, courir et tant et plus ?
Fais-moi l'amitié de m'entendre :
Je n'en prends que ce qu'il faut prendre,
Je ne gêne ma femme en rien.
A ma santé pour ne pas nuire
Elle me ménage : c'est bien ;
Mais elle ne veut que mon bien.

VAUTOUR.

Que ton bien ! *c'est donc pour te dire.*

DIALOGUE

ENTRE UN FUTUR ÉPOUX

ET UN DISEUR DE BONNE AVENTURE.

— Monsieur, je prends en mariage
Adèle, jeune, belle.... — Sage?
— A tel point, que je crains d'oser
Lui dérober un seul baiser;
Son éducation fut bonne.
— Est-elle riche? — Elle n'a rien;
Mais, monsieur, j'ai beaucoup de bien,
Et, tout entier, je le lui donne.
Serai-je heureux? — Ça dépendra
Du premier amant qu'elle aura.

CONSEILS

A MADAME ***,

lors de ses débuts dans les premiers rôles de la comédie.

Suivez le goût qui vous domine,
Madame, moquez-vous des critiques du jour;
Embellissez la scène; allez, et, tour à tour,
Jouez *la Fausse Agnès*, *la Feinte par Amour*,
L'Intrigue épistolaire, et *Suzanne* et *Rosine*;
Tous ces rôles sont faits pour vous;
Mais gardez-vous bien, entre nous,
De jouer *Eulalie* (1), *Eugénie* (2) ou *Claudine* (3):
Ces trois-là, franchement, passent votre savoir.
Je voudrais, de grand cœur, vous avoir mal jugée,
Et sur tous vos débuts conserver plus d'espoir;
Mais il convient avant, madame, de vous voir
Dans *la Coquette corrigée*.

(1) De *Misanthropie et Repentir*.
(2) Principal personnage du drame de ce nom.
(3) *Claudine de Florian*, petit drame de Pigault-Lebrun.

LE CHIEN ET LE CHAT,

FABLE.

Raton, chat angora, fier, sournois, indocile,
Avec Castor, honnête chien,
Partageait l'humble domicile
D'un franc bourgeois, homme de bien.
Raton avait pour ordinaire
Du *mou*, des échaudés, du lait, du biscotin;
Un pain de seigle noir, trempé dans de l'eau claire,
Du chien composait le festin.
De l'Amitié parfait modèle,
Castor, en compagnon fidèle,
Suivant partout son maître dans Paris,
Rentrait souvent chez lui crotté jusqu'à l'échine,
Tandis que, tranquille au logis,
Tantôt dans le salon, tantôt dans la cuisine,
Mangeant, dormant, filant, ou léchant son bermine,
Raton s'arrondissait et le ventre et la mine.
Parfois même, dit-on, sans craindre nul témoin,
Raton, au mépris de la règle,
Bien plutôt par caprice encor que par besoin,
Du bon Castor, alors qu'il était loin,
Mangeait aussi le pain de seigle;

Si bien que, rentrant affamé,
Et ne trouvant plus rien, souvent le pauvre diable,
Pour surcroît de malheur, était encor blâmé
S'il demandait des os à table.
« Va, va, disait-il, chat maudit,
« Perfide ami, flatteur et traître ;
« Va, crains de voir un jour éclater mon dépit ! »
Puis il se consolait en caressant son maître,
Et disait tous les soirs, en tournant sur son lit :
Demain je serai mieux peut-être ;
Car le chien comme nous est philosophe, on dit,
Et, prenant patience, au destin il se fie :
Bon principe, sans contredit ;
Mais qui ne peut long-temps soutenir son crédit.
Patience et philosophie
Ne satisfont point l'appétit.
Castor en fit bientôt une épreuve assez dure :
Un jour qu'il rentrait fatigué,
Ne trouvant rien pour nourriture,
Bien plus que de coutume il entend qu'on est gai :
C'était Raton qui, par malice pure,
Du pain de seigle, en ce moment,
Achevant de bourrer son estomac gourmand,
En grognant de plaisir, criait outre mesure,
Fier du pouvoir toujours voler impunément.
« Ah ! c'en est trop, dit Castor en colère,
Sur le traître fondant soudain ;
« Tu me braves, maraud, tu te ris de ma faim....

« Laisse-moi le seul bien que le sort me défère,
« Ou si tu dérobes mon pain,
« N'insulte pas à ma misère !... »

APOLOGUE.

Des enfans glissaient sur la Seine,
Dont les flots étaient arrêtés ;
L'un, marchand de petits pâtés,
En avait sur sa tête une corbeille pleine ;
Il était le premier.... Crac, la glace se fend,
Et le pauvre petit enfant
Disparaît, en trouant à peine
Le plancher de cristal qui l'a vu triomphant ;
Mais la corbeille reste ; elle excite l'envie ;
Et, sans paraître épouvantés,
Tous les enfans, l'ame ravie,
Pillèrent les petits pâtés.....
Voilà l'image de la vie.

STANCES

LUES AU CAVEAU,

Après une désunion de quelques mois, occasionnée par la mort de son vieux président LAUJON.

LORSQUE dans l'ardente saison
Les brouillards, couvrant l'hémisphère,
Viennent obscurcir l'horison,
Leur vapeur n'est que passagère;
Et quand le soleil à nos yeux
Se voile d'un épais nuage;
Plus brillant et plus radieux
Il reparaît après l'orage.

Ayant perdu son vieux nocher,
La frêle barque d'Épicure
Allait briser contre un rocher (1)
Et ses agrès et sa mâture;
Mais, pilote conservateur,
Affrontant gaîment le naufrage,
De Laujon l'heureux successeur (2)
La sauve, en dépit de l'orage.

(1) *Rocher de Cancale.* (2) Désaugiers.

Qu'un sourire de l'Amitié
Nous fasse oublier la tempête:
Le cœur est toujours de moitié
Lorsque l'on célèbre sa fête....
Son autel n'est point déserté!
Rendons-lui tous un triple hommage....
Bacchus, l'Amour et la Gaîté
Rentrent au port après l'orage.

DIALOGUE

ENTRE UNE DAME DE PROVINCE

ET UNE MARCHANDE DE MODES DE PARIS.

— De ma province hier au soir
J'arrivai dans la capitale,
Et je viens chez vous pour avoir
Les atours que la mode étale.
Mettez-moi dans le dernier goût ;
Vous devez le savoir, je pense ?
— Oui, madame, nous savons tout :
D'abord, ayez la complaisance
D'ôter ce bonnet. — Le voilà.
— Quittez ce jupon.... Bien cela ;
Débarrassez-vous de vos poches ;
Elles nous rendent lourdes, gauches ;
Renoncez à votre fichu ;
Découvrez...—Mais...—Quoi ?—La décence...
— Fi donc ! que ce mot est déchu !
Vous n'habitiez donc plus la France ?
— Qui, moi, madame ? Eh ! mais si fait ;

En ce moment je viens d'Avranches.
— Ah !... mettez ce léger corset,
Du bas serrez bien le lacet ;
Passez cette robe sans manches...
— J'ai froid ! — L'autre vous étouffait ;
Rengorgez-vous, tendez les hanches ;
Mirez-vous, madame ; c'est fait.
— Quoi ! si peu vêtue, une femme....
— N'a besoin de rien pour briller.
S'habiller aujourd'hui, madame,
Veut dire se déshabiller.

LE MALENTENDU,

DIALOGUE.

—Depuis que mon bonheur dépend de vous, Fulvie,
Je guette un rendez-vous pour finir mon tourment.
— Bon !... occupez-vous seulement
De m'en faire naître l'envie.

ÉPITRE

A UNE JALOUSE

DE TROIS ANS ET DEMI.

Courage, allons, bonne Liline;
Ta gentille petite mine
Promet et tiendra, je le crois.
De trois printemps et quelques mois
Ton existence se compose,
Et déjà ton cœur se dispose
A nous enchaîner sous ses lois!
C'est fort bien; marche sur les traces
De celle dont tu tiens le jour;
Imite son esprit, ses grâces,
Comme elle captive l'Amour;
Mais abandonne, sans retour,
Ton penchant à la jalousie:
Vivre avec cette frénésie,
C'est vivre et mourir tour à tour!
Ne puis-je donner à ta mère
Le doux baiser qui part du cœur,
Sans que, d'un petit air colère,

Tu me dises : *Hé bien, monsieur?*
Ne puis-je enfin, seul avec elle,
Causer un moment en secret,
Sans que, l'œil et l'oreille au guet,
Tu sois, sévère sentinelle,
Le seul être qui nous décèle,
Et rende notre amour muet ?
Je puis, sans blesser la constance,
Te voir et la voir chaque jour.
Les baisers qu'on donne à l'enfance
Ne sont pas les baisers d'amour ;
Ils sont la douce récompense
D'un cœur pur, franc, plein de pitié,
L'hommage fait à l'innocence
Et le tribut de l'Amitié.
Pour toi je n'en suis point avare ;
Tu l'éprouves quand je te voi....
Mais dis-moi donc aussi pourquoi,
Et par quel caprice bizarre,
Dans mes écrits quand je compare
Ta mère à la reine des fleurs,
Sembles-tu répandre des pleurs ?
Que te font mes vers et ma prose,
Dictés sur l'un ou l'autre ton ?
Crois-tu qu'on puisse aimer la rose,
Et ne pas aimer le bouton ?
Allons, allons, sois moins sévère,
Et cesse enfin de t'alarmer

Des soins que l'on rend à ta mère.
Ta surveillance aurait beau faire ;
Dès qu'on la voit, il faut l'aimer.
Pour ses amis toujours la même,
Bonne et belle sans le savoir,
Elle nous plaît sans le vouloir,
Aussi sans le vouloir on l'aime.
Tu lui ressembleras un jour,
Tu connaîtras du dieu d'Amour
La loi tant douce et tant cruelle ;
Avec franchise et sans détours
Tu seras aimable comme elle,
Comme elle on t'aimera toujours ;
Mais abandonne ta chimère,
Et cesse, à peine à trois printemps,
D'être jalouse de ta mère,
Car tu le serais trop long-temps.

IMPROMPTU.

Lorsque vers ton corset, Flora, ma main s'avance,
Pourquoi me reprocher ces gestes familiers ?
On gagna toujours l'indulgence
En visitant les prisonniers.

A MADAME ***,

QUI REGARDAIT LES EXERCICES DU SINGE SAVANT.

— C'est là le singe savant?
— Oui; c'est lui-même, madame,
— Qu'il est drôle! il est charmant!
Il est charmant, sur mon ame!...
Mais quel regard séducteur!
On dirait qu'il veut me plaire....
— Le singe est imitateur;
Il fait tout ce qu'il voit faire.

STANCES

*Adressées à Madame ***, sur l'ordonnance de son médecin, qui lui prescrivait d'être moins sage.*

Écoute ce fils d'Hippocrate,
Sage et savant,
Qui, pour ton bien, te dit: Agathe,
Aimez souvent.
J'admire, en louant sa science,
Un tel dessein;
Et je suis là pour l'ordonnance
Du médecin.

L'amour qui pour toi me dévore
Et fait mon bien,
Va devenir plus vif encore,
S'il fait le tien.
Si je faisais avec prudence
Tant doux larcin,
Je le ferai par ordonnance
Du médecin.

Dans tes bras, lorsque je m'enivre
De volupté,
Que ne puis-je cesser de vivre
Pour ta santé!
Expirer dans la jouissance,
Et sur ton sein,
Peut-on mieux suivre l'ordonnance
Du médecin ?

FRAGMENS

DE

LA CONFESSION DE NINON DE LENCLOS.

Ninon, à quatre-vingt-dix ans,
Regrettant encor son printemps,
L'Amour et sa brillante escorte,
Entendit l'inflexible Temps
Frapper à grands coups à sa porte.
Hélas! lui dirent les amis
Qui l'entouraient dans sa demeure,
Aux lois du Temps tout est soumis;
Il faut qu'ici-bas chacun meure!
Mais si l'homme a quelques remords,
Avant que son ame captive
Traverse le fleuve des morts,
Il doit les laisser sur la rive.
Trève donc aux malins propos;
Votre esprit est encor dispos,
Madame, écoutez la sagesse;
Résignez-vous, le Temps vous presse;
Employez l'instant qu'il vous laisse
A mettre votre ame en repos!...

— J'entends ce que vous voulez dire,
Dit Ninon avec un sourire,
Que je me confesse.... Il le faut ?
Sans peine on m'y verra souscrire :
Je veux descendre au sombre empire
Sans tache comme sans défaut....
Un prêtre vient, chacun s'évade.
— Restez, restez, dit la malade,
Je puis me confesser tout haut,
Et sans scandaliser personne :
Prenez place, je vous l'ordonne.
« Discret et sage directeur,
« Par qui le ciel punit, pardonne,
« Usez du pouvoir qu'il vous donne ;
« Ninon va vous ouvrir son cœur :
« Mais si, dévoilant ma carrière,
« Je m'écarte de la manière
« Prescrite pas vos saintes lois,
« Que votre bonté me rassure :
« Car, sur mon honneur, je vous jure
« Que c'est pour la première fois. »
— Parlez, madame ; je vous crois.
— « Je ne dis rien de mon enfance ;
« C'est l'âge heureux de l'innocence,
« L'âge des pieux sentimens ;
« Et dans ce monde, je le pense,
« Femme ne pèche qu'à quinze ans ;
« Or, voici donc où je commence :

« Quand dans le monde je parus,
« J'étais belle, aimable, jolie ;
« Chacun me le dit, je le crus :
« Jugez du reste de ma vie !...
« . . . .
« . . . .
« Mais, pour obtenir mon pardon,
« Je compte sur votre indulgence.
« De tout péché faire abstinence,
« Songez, monsieur, que pour Ninon
« C'est la plus forte pénitence ! »

LA COMPLAISANCE,

DIALOGUE,

MOT DE Mlle A***.

— Ton cœur, Lucile,
Est trop facile ;
De vingt adorateurs il comble le désir :
D'un tel scandale chacun glose.
— Cela leur fait tant de plaisir,
Et me coûte si peu de chose!

A MADAME ***,

En lui envoyant les Amours de Psyché et Cupidon.

Soit coup affreux du sort ou vengeance des dieux,
Psyché perdit l'Amour en voulant le connaître :
Bientôt elle saisit vos grâces de son mieux,
Et l'Amour ne fut pas long-temps sans reparaître.

LETTRE

DE M. GRÉGOIRE PIGEON,

BIZET DANS LA GARDE NATIONALE DE PARIS,

A SON CAPITAINE.

Permettez-moi, mon capitaine,
De réclamer contre un abus
Qui, depuis quatre mois et plus,
Franchement me fait de la peine.
Quand je reçois, chaque semaine,
Mon billet de garde, j'y vois :
Barrière de la Chopinette.
Je m'y trouve toutes les fois ;
Mais c'est pour me punir, je crois ;
Et j'en veux avoir l'ame nette.
Pourquoi toujours, et de quel droit
M'envoyez-vous au même endroit ?
Ne fais-je pas bien mon service ?
Je vais au poste après midi,
Le regard fier, le pas hardi,

Tel qu'on me voit à l'exercice ;
Je ne vais pas me promener,
Comme tant d'autres camarades,
Qui, trop souvent, font les malades :
Je prends cinq heures pour dîner,
Tout au plus, et je n'ose croire
Qu'on y mette plus d'action.
Dès qu'on m'appelle, il est notoire
Qu'une heure, sans manger ni boire,
Je reste assis en faction,
Bouche close.... Est-elle finie,
En patrouille faut-il trotter?
Je marche, et l'on m'entend chanter
Pour égayer la compagnie....
Ce que je vous dis est certain;
Et, malgré mon humeur gaillarde,
Je ne quitte le corps-de-garde
Que lorsqu'arrive le matin....
Or, cessez, je vous le répète,
D'écrire sur tous mes billets :
Barrière de la Chopinette.
Ces billets me font honneur; mais
Je les refuserai sans crainte,
Si je n'y lis pas désormais :
Barrière de la Grande-Pinte (1).

(1) La barrière de *la Chopinette* est près de la Courtille; celle de *la Grand'Pinte* est sur la route de Charenton.

LE PROVERBE EN DÉFAUT.

Un adage très-vieux, mais qu'un gourmand retient,
Dit qu'*en mangeant l'appétit vient.*
D'honneur, je ne sais pas comment cela s'arrange;
Mais c'est bien étonnant, disait un parvenu;
Depuis trois heures que je mange
Il ne m'est pas encor venu.

PARODIE

DU PROVERBE EN DÉFAUT.

Un proverbe très-vieux, mais qu'un buveur retient,
Dit qu'*un verre de vin soutient.*
Je n'ai jamais connu de sottise pareille,
Disait Grégoire un jour.... Je n'en puis revenir!
J'ai bu ma dixième bouteille,
Et je ne puis me soutenir.

Buvons, amis, et buvons à plein verre;
Enivrons-nous de ce nectar divin!
Après les Belles, sur la terre,
Rien n'est aimable que le vin;
Cette liqueur est de tout âge:
Buvons-en!... Nargue du sage
Qui, le verre en main,
Le haussant soudain,
Craint, se ménage,
Et dit: holà!
Trop cela!
Holà!
La!
La!
La!
Car
Panard
A pour refrain:
Tout plein!
Plein!
Plein!
Plein!
Fêtons,
Célébrons
Sa mémoire;
Et, pour sa gloire,
Rions, chantons, aimons, buvons.

Bouteille,
Merveille
De mon cœur,
Ta liqueur
Vermeille
Me séduit,
M'enchaîne,
M'entraîne,
Agrandit
Mon esprit,
L'enflamme
Et produit
Sur mon ame
Le bien le plus doux!
Au bruit de tes glouglous
Quelle ame ne serait ravie!
Tu sais nous faire supporter
Les plus noirs chagrins de la vie,
Et des tourmens (plus affreux) de l'envie
Par des chemins de fleurs tu sais nous écarter.
Loin de toi qui pourrait encor trouver des charmes?
A tes coups séduisans qui pourrait résister,
Quand le puissant Amour à tes pieds met ses armes,
Pour accroître sa force, et mieux blesser après
Les cœurs indifférens qui bravent ses succès
Et les heureux effets que produit ton génie?...
Mais combien de mortels ont chanté mieux que moi,
Mieux que moi célébré ta puissance infinie,
Et fait de te chérir leur souveraine loi!
Piron, Collé, Panard, Vadé, Favard, Sedaine,
En adorant ton culte, ont illustré la scène,
Et nous ont tous appris à n'oublier jamais
Que le feu des plaisirs qui circule en nos ames;
Besoin d'aimer, d'éteindre douces flammes,
Sont les moins grands de tes bienfaits.

ÉPITAPHE-IMPROMPTU

Faite sur la tombe de P. Laujon, *membre de l'Académie française et président du Caveau moderne, le* 15 *juillet* 1811.

Il vécut probe, exempt d'envie,
Content des Muses et du sort;
Il fit chanter pendant sa vie,
Et fit pleurer après sa mort.

DIALOGUE

*Entre deux personnes examinant, au Salon, le portrait de M. ***, avocat.*

— Vois donc comme il est ressemblant!
— C'est son image.
— D'honneur, il est... il est parlant.
— C'est bien dommage!

LES AMIS DU JOUR,

ÉPIGRAMME DIALOGUÉE.

— Prêtez-moi cent écus ; c'est une bagatelle,
Mais vous m'obligerez. — Comment ! je le veux bien.
Jamais à l'amitié mon cœur ne fut rebelle :
Les voilà. — Cher concitoyen,
Ma reconnaissance éternelle...
— Éternelle ! en ce cas je ne vous prête rien.

PENSÉE.

L'hiver chasse les hirondelles :
On les voit revenir l'été.
Faux amis, voilà vos modèles :
Votre hiver est l'adversité.
Le temps de la prospérité
Vous ramène toujours comme elles.

L'ERREUR,

ÉPIGRAMME.

— Seul en ce réduit
Près de toi, ma belle,
J'ai passé la nuit :
L'Amour nous conduit ;
L'Hymen nous appelle ;
Courons.... — Hé ! la, la ;
Quelles apparences !
Prenez-vous cela
Pour des espérances ?

ÉPIGRAMME.

Le coloris de mon visage,
Disait la mère Tatillon
A l'artiste fameux qui peignait son image,
N'est pas du plus beau vermillon.
—Madame est dans l'erreur, dit le peintre à la mère
Avec un sourire méchant :
Ce vermillon devrait lui plaire,
Puisque nous l'achetons chez le même marchand.

DIALOGUE

Sur le serment de haine à la royauté, prêté dans l'église Notre-Dame, en l'an 5.

— Quoi! vous avez prêté votre serment de haine!
Ce procédé de vous a droit de m'étonner.
— De cela, mon ami, n'ayez aucune peine;
Prêter n'est pas *donner.*

ÉPIGRAMME.

D'une pièce de circonstance
Cléon voulut être l'auteur;
Mais le succès fut, par malheur,
Au-dessous de son espérance.
Lors, voyant son crédit tout près de succomber,
La poire, nous dit-il, n'était pas assez mûre.
— C'est possible; mais je vous jure
Qu'elle n'a pas laissé pourtant que de tomber.

LE VEUF,

ÉPIGRAMME DIALOGUÉE.

— Qu'as-tu donc, mon pauvre Lucas ?
Tu pleures... — J'ons perdu ma femme ;
Et cette perte me fend l'ame !...
— Eh bien, mon cher, en pareil cas
Il faut prendre courage. — Hélas !
Une femme comme la nôtre
Quand on la perd, c'est ben affreux,
Et je serons ben malheureux,
Jusqu'à tant qu' j'en trouvions une autre !..

ÉPIGRAMME.

Cloé, vieille sempiternelle,
Me garde, dit-on, une dent.
Un tel dessein est imprudent :
Elle n'en aura plus pour elle.

LE MÉDECIN COMPLAISANT,

ÉPIGRAMME.

Venez, docteur, maître Gervais
Est plus mal que je ne puis dire;
Il divague, et, dans son délire,
Il dit qu'il veut mourir. — J'y vais.

ÉPIGRAMME.

La jeune Lise a deux enfans
D'un mari septuagénaire,
Et, par la ville, des méchans
Disent qu'il n'en est point le père.
Ils en sont tous les deux,
La chose est bien certaine;
J'en juge par la haine
Que leur mère a pour eux.

EFFET DU MARIAGE.

Comme l'hymen change le cœur,
Adoucit notre caractère !
Avant d'avoir pris un vainqueur
La jeune Lise était colère,
Boudeuse, discrète, sévère ;
A ses compagnes, à sa mère
Taisant jusqu'à la vérité.
Mais, combien elle nous étonne !
Généreuse sans vanité,
Aimable, franche, douce, bonne,
Aujourd'hui, madame de T***
N'a rien de caché pour personne.

ÉPIGRAMME.

De la souffrance maternelle
Combien je crains l'instant fatal !
Disait Cydalise à Dorval.
— En ce cas restez demoiselle.
— Ah ! fi ! fi, monsieur ! lui dit-elle ;
Le remède serait pire encor que le mal !

LE SCRUPULE MAL FONDÉ.

Dans un jardin public Faublas,
Bravant les lois de l'étiquette,
A Lise, bégueule et coquette,
Honnêtement offrait son bras.
— *Promener avec vous ! Fi donc ! si j'étais vue*
Ma réputation serait bientôt perdue...
— Perdue !.. Eh mais, répond Faublas,
Vraîment vous me la donnez belle !
Pourquoi donc ainsi l'épargner ?
Ah ! perdez-la, mademoiselle,
Et vous ne pourrez qu'y gagner...

ÉPIGRAMME.

Le tuteur G***, ce vieux fou,
Épouse Emma, sage et joli bijou,
Que depuis quinze ans il conserve.
Pourquoi s'en étonner ? De tout temps un hibou
Fut le compagnon de Minerve.

LA REVENDEUSE,

OU

L'IVROGNE CONTENT.

Depuis qu'à faire le commerce,
Disait Luc, ma femme s'exerce,
De bon vin je ne manque plus.
Vendant, la semaine dernière,
Un lit acheté cent écus,
Elle s'arrangea de manière
Qu'elle gagna cent francs dessus.

ANECDOTE DE BAL.

Dans un bal la prude Isabelle,
Lasse de rester en repos,
Avec Dorval ayant querelle,
Lui tint ce dédaigneux propos :
«De ces *hommes du jour* la conduite est infâme ! »
—C'est vrai, répond Dorval; mais pourquoi tant de brui
Un *homme du jour,* sur mon ame,
Vaut bien une *femme de nuit*.

LE BOURRU BIENFAISANT,

DIALOGUE.

—Monsieur, secourez-moi!..—Maraud!—Soyez humain!
— Éloigne-toi, maudit ivrogne;
Cours travailler! —Monsieur, je n'ai point de besogne...
— Bah! bah! bah! — Pour avoir du pain...
— Non, rien du tout... — Hélas! et de froid et de faim
Il faudra donc que je périsse!...
—Tiens, prends, va-t-en au diable!.. et que Dieu te bénisse!

LE FAUX CALCUL.

Les beaux yeux d'Héléna tournent toutes les têtes;
Mais à fixer son cœur on cherche vainement;
Héléna chaque jour prend un nouvel amant.
La belle s'agrandit, sans garder ses conquêtes.

ÉPIGRAMME.

N'étant père d'aucun ouvrage,
Damis critique tout.... On ne peut l'excuser;
Car, si n'avoir rien fait est un grand avantage,
Il ne faut pas en abuser.

LA DISCRÉTION MOTIVÉE.

Sur Phriné Dorilas obtint une victoire.
— Sauras-tu, lui dit-elle, enivré de ta gloire,
Respecter l'honneur à tel point....
—L'honneur?..ce sentiment doit vous porter à croire
Que je ne m'en vanterai point.

L'ENVIE DE FEMME GROSSE,

NOUVELLE.

Avec son épouse, Florville,
Voulant changer de logement,
Un beau matin courait la ville
Pour trouver un appartement.
Après avoir couru deux heures vainement,
Sans rencontrer rien qui les accommode,
Ils finissent par s'arrêter
Dans un petit réduit, fort gentil, très-commode,
Qu'un garçon venait de quitter.
— Celui-là me plaît, dit la dame;
Il est joli!... — Mais trop petit, ma femme;
Il ne peut pas nous convenir....
— Il nous convient très-fort; hâtons-nous d'en finir;
Je le veux!—Cette envie...—Est d'une femme grosse.
— Bah! préjugé, dit le mari,
Qui ne donnait pas dans la bosse;
Il n'en adviendra rien, j'en ferais le pari....
—Vous en doutez, monsieur? vous verrez! c'est atroce!

Vous verrez.... On loua dans une autre maison.
Au bout de neuf mois environ
Madame accoucha d'une fille ;
Et le père, admirant sa tournure gentille,
Sur son *cœur* innocent lut cette inscription,
Qui surprit toute la famille :
Petit logement de garçon.

FRAGMENS

D'UNE LETTRE SUR L'AMITIÉ,

ADRESSÉE A M. LE COMTE DE L***.

Paris, 11 juillet 1818.

. . . .

. . . .

Si nous voulons ajouter un charme à notre existence, augmenter la puissance de la vie, le sentiment de nos forces, la raison qui nous conduit, la vertu qui nous soutient, le prix de tous les plaisirs que nous pouvons goûter, prenons un ami; mais ne cédons ni à notre goût ni à notre engouement pour ces hommes frivoles, dont le cœur, toujours ouvert aux impressions violentes, paraît inaccessible aux émotions douces et touchantes. Que notre choix tombe sur un homme sim-

ple et vrai, dont l'esprit entre sans effort dans la pensée d'autrui, et qui puisse se mêler et se confondre avec le nôtre.

Ces conseils, puisés dans les écrits d'un ancien philosophe, se rattachent singulièrement à cette pensée d'un de nos poëtes modernes :

« Si le cœur fait le choix, la raison l'examine ;
« C'est elle qui le fixe et qui le détermine ;
« Et le penchant du cœur, conduit par la raison,
« Est ce qui des amis forme la liaison. »
Or, attachons-nous bien à distinguer les hommes,
Et ne donnons jamais dans le siècle où nous sommes
Le nom d'ami, ce nom doux et flatteur,
Sans avoir consulté la prudence et l'honneur.
Tel homme, dont l'aspect ou l'esprit nous engage,
Compose son maintien autant que son langage,
Et s'empare de nous en séduisant nos sens....
Pour choisir un ami, délibérons long-temps.

Ce choix étant fait, oublions-nous pour notre ami, laissons-lui voir notre cœur jusque dans ses derniers replis, et soyons persuadés qu'il faut en extirper les sentimens que nous craignons de lui montrer ; saisissons toutes les occasions de lui être utile, sans trop exa-

miner s'il laisse quelquefois échapper celle de nous servir. L'Amitié prodigue et ne compte pas ; elle se plaît à répandre, sans songer si elle recueille.

. . . .

Confions à notre ami nos plus secrètes pensées, et songeons combien l'homme serait malheureux sur la terre, s'il n'avait que lui pour confident de ses peines et de ses plaisirs.

Si la fortune obéit à nos vœux,
Sans un ami pouvons-nous être heureux?
— Non. Dans ses yeux mesurant notre joie,
Nous lisons le bonheur que le ciel nous envoie,
Et, si le sort cruel s'appesantit sur nous,
L'ami nous aide encore à supporter ses coups.
Ainsi, par une loi sainte, pure, immuable,
Dans la splendeur ou dans l'adversité,
Le cœur inquiet, agité,
Succombe, s'il ne trouve un ami secourable
Pour soutenir le poids qui l'élève ou l'accable.

« J'étais étonné autrefois, dit Saint-Évremont, de voir tant de confidens et de confidentes sur notre théâtre ; mais j'ai trouvé à

la fin que l'usage en avait été introduit fort à propos; car une passion dont on ne fait aucune confidence à personne, produit plus souvent une contrainte fâcheuse pour l'esprit, qu'une volupté agréable pour les sens. On ne rend pas un commerce amoureux public sans honte, on ne le tient pas fort secret sans gêne. Avec un confident, la conduite est plus sûre, les inquiétudes deviennent plus légères, les plaisirs redoublent, toutes les peines diminuent.

« Les poëtes, qui connaissent bien la contrainte que nous donne une passion cachée, nous en font parler aux arbres, aux ruisseaux, aux vents même, croyant qu'il vaut mieux dire ce qu'on sent aux choses inanimées, que de le tenir secret, et se faire un second tourment de la contrainte et du silence. »

Le même auteur compare l'Amour à une donation pure et simple, et l'Amitié à une donation mutuelle. Je dis, moi, que l'Amitié et l'Amour doivent s'aimer comme deux frères qui ont une succession à partager.

Si l'Amour est comme une mer orageuse, ayant continuellement ses flux et ses reflux, l'Amitié sincère et véritable est comme ces fleuves doux et tranquilles, qui coulent toujours également, et qui sont plus grands et plus forts à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine.

L'Amitié diffère de l'Amour en ce qu'elle ne prend jamais ce vol impétueux qui distingue son frère. Ce n'est point un sentiment passager qui répand le désordre dans notre âme, dont l'ivresse nous fait oublier toutes les vertus, et dont les fers n'ont de charmes qu'autant qu'ils blessent. L'Amitié nous unit par un nœud plus doux, plus aimable, qui se prête et s'étend sans se rompre jamais.

Le Dieu malin, pour nous séduire,
Appelle à son secours les prestiges de l'art,
Et, lorsque l'Amitié chez nous veut s'introduire,
Elle paraît simple et sans fard.
L'une, toujours constante, étrangère au mensonge,
Donne le bonheur et la paix ;
Et l'autre, se montrant à nous comme un beau songe,
Ne prépare que des regrets !

Quand, après bien des maux, des tourmens, des alarmes,
Nous offrons à ce dieu cruel,
Au milieu des craintes, des larmes,
Un cœur, paré de tous les charmes
Qu'il réclame sur son autel,
S'il nous accorde une couronne,
Nous ignorons quel prix elle doit nous coûter;
Au lieu que l'Amitié nous donne
Ce qu'Amour nous fait acheter (1).
L'Amitié, par le temps, s'accroît, se fortifie,
Et souvent l'Amour
Ne dure qu'un jour.
De son absence ou de sa perfidie,
Près de sa sœur on nous voit moins souffrir.
Si l'Amour nous donne la vie,
L'Amitié nous la fait chérir !...

Cependant, nous ne pouvons nous dissimuler que chez la plupart des hommes, l'Amitié ne soit autre chose aujourd'hui qu'un commerce où l'amour-propre et l'ambition se proposent quelque gain ; et convenons que La Rochefoucauld avait bien raison, quand il disait : « Les amis sont souvent comme

(1) Ces quatre vers sont imités d'un ancien poëte dont j'ignore le nom.

« des oiseaux passagers, qui viennent à nous « au printemps, et s'en retournent aux ap- « proches de l'hiver. »

L'hiver chasse les hirondelles;
Elles reviennent au printemps.
Faux amis, voilà vos modèles :
Vous fuyez devant les autans.
L'hiver s'enfuit, et le beau temps
Vous ramène toujours comme elles (1).

. . . .

« Dans la prospérité nous devons, dit Saint-Lambert, redoubler pour notre ami d'égards et de condescendance; dans ses afflictions, nous devons oublier notre joie jusqu'au moment où il peut jouir de la sienne. » Hâtons-nous donc de le consoler dans sa douleur, de prendre sa défense, si la calomnie ose l'attaquer; chérissons ceux qu'il doit aimer, ne fréquentons point ses ennemis, et ne perdons pas de vue, surtout qu'en Amitié, toute confiance est vertu, toute dissimulation, un crime.

(1) L'épigramme placée à la page 173 était imprimée lorsque je fis cette lettre, où nécessairement la même pensée devait se retrouver.

N'appelons point amis, du moins amis de cœur,
Ceux qui, par lâcheté (qu'ils appellent prudence),
Souffrent qu'en leur présence,
On blesse impunément nos droits et notre honneur.
Faisons de ces pervers une étude profonde
Pénétrons-nous des vœux que l'on fait en aimant,
Et gardons-nous dans ce bas monde
De devenir ami comme on devient amant.
En plaignant les humains dont l'âme est assoupie,
Contentons-nous de dire avec pitié :
Il n'est point de dieu pour l'impie;
Pour l'être indifférent, il n'est point d'amitié.

Voilà, Monsieur le Comte, ma profession de foi toute entière sur le sentiment de l'Amitié. En l'écrivant, je me croyais transporté dans le pays des illusions ; je voyais ma pensée se réaliser chez tous les peuples; je me figurais la satisfaction que vous éprouveriez en la lisant, et j'étais heureux.

Je me consolerais de mon rêve, philantropique, comme l'abbé de Saint-Pierre s'est consolé du sien ; mais il n'en serait pas de même, si je n'avais pu toucher le but que vous avez eu la bonté de m'indiquer.

Agréez, etc.

CHANSONS.

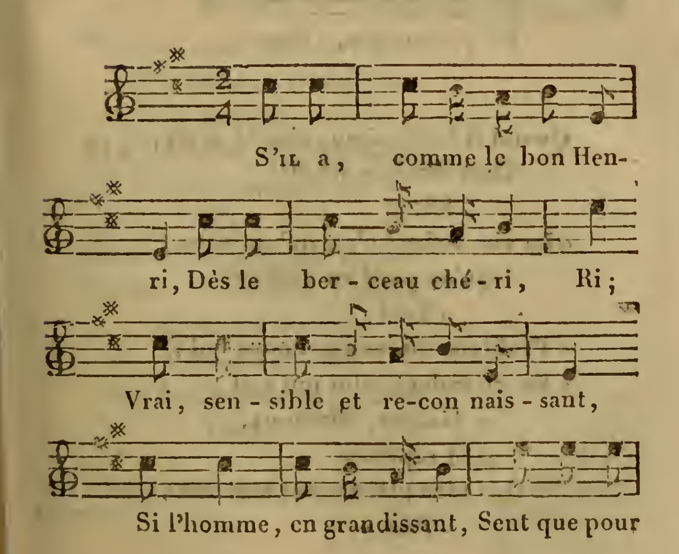


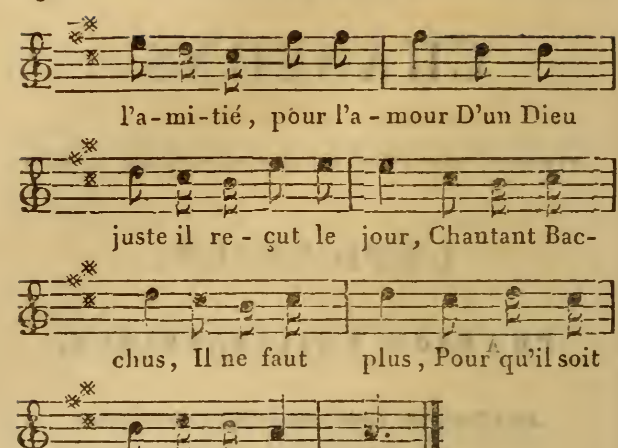
CHANSONS.

L'ÉPICURIEN,

CHANSON PHILOSOPHIQUE.

AIR : Toujours seule, disait Nina (de *Laujon*).





Quand il boit, aime, chante et rit,
Tout disciple érudit
Dit:
« La vie, hélas ! n'est qu'un instant
« Qu'on perd en hésitant
« Tant :
« Profitons du jour qui nous luit ;
« En attendant celui qui suit
« Aimons, chantons,
« Et répétons
« Que tout plaisir vaut son prix,
« Pris. »

À quarante ans il peut ainsi
Vivre sans nul souci,
Si,
Voyant, sans chercher le pouvoir,
Les gens qu'il croit devoir
Voir,
Il fuit les tristes favoris
Et d'Esculape et de Thémis (1);
Car à leur cour,
Comme en amour,
Celui qui fait un serment
Ment.

S'il sent, après soixante hivers,
Et son cœur et ses vers
Verts;
Et si l'Amour, qui l'enchaîna
Et qui le couronna,
N'a
De son feu laissé que moitié,
Bacchus, les Muses, l'Amitié
Dans ses désirs,
Dans ses plaisirs
Lui font retrouver partout
Tout.

(1) L'homme qui n'a ni maladies ni procès vit doublement heureux. (SAINT-ÉVREMONT)

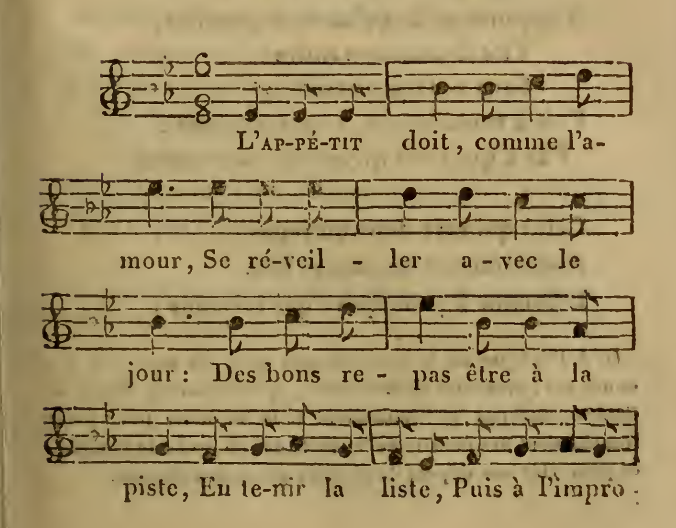
Quand Bacchus lui dit plusieurs fois,
Le voyant aux abois :
Bois ;
Quand de chez lui, fuyant la mort,
Momus, plaignant son sort,
Sort,
Aux décrets éternels soumis,
Il embrasse encor ses amis ;
Puis vers les cieux
Levant les yeux,
Il descend fier au manoir
Noir.
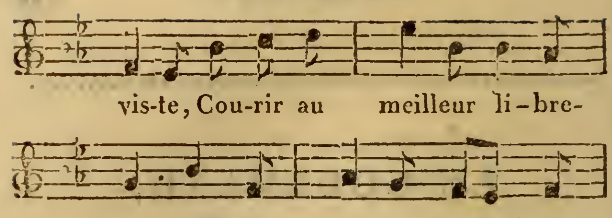
LE GOURMAND,

OU

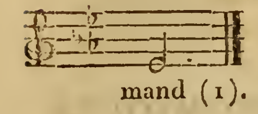
MAXIMES GASTRONOMIQUES.

AIR : V'là c'que c'est qu' d'aller au bois.





ment , V'la c'que c'est qu'un vrai Gour-



Rien ne doit le déterminer
A manquer l'heure d'un dîner :
N'importe celle qu'on veut prendre,
 Vite il doit s'y rendre
 Sans se faire attendre ;
Prêt à toute heure, à tout moment,
 V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

Celui qui sert dans un repas
Assez souvent ne mange pas.
L'homme à principes, qui raisonne,

(1) A l'époque où la *Gastronomie* était de mode, il y a douze ans, plusieurs chansonniers, qui formèrent depuis le *Caveau moderne*, se réunissaient tous les mois pour jouir franchement des plaisirs de la table, des charmes de l'amitié, et pour rire aux dépens de certains gloutons ridicules.

Prend ce qu'on lui donne,
Et ne sert personne :
Il mange plus, et chaudement ;
V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

Ne s'entretenir de procès,
De la guerre, ni de la paix ;
Laisser parler, juger, médire,
Quelquefois sourire,
Ne jamais rien dire
Que *bien obligé* simplement,
V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

Goûter de tous les plats qu'on sert,
Du consommé jusqu'au dessert ;
A petits coups boire à son aise ;
Si le dîner pèse,
Sauter sur sa chaise
Pour le *tasser* honnêtement (1) :
V'là c'que c'est qu'un vrai Gourmand.

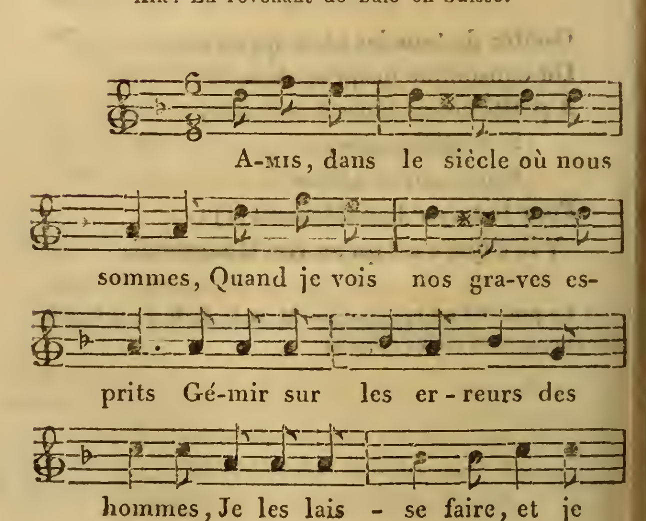
(1) Ce procédé est reconnu par M. G. D. L. R. pour être le plus simple et le moins coûteux.

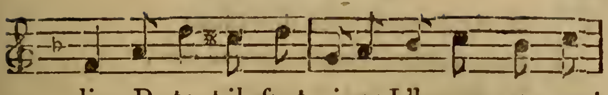
LE RIEUR ÉTERNEL,

VAUDEVILLE PHILOSOPHIQUE,

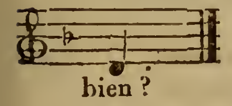
MORAL ET SENTIMENTAL.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.









Je ris d'un ignorant en place,
Je ris d'un faquin en crédit,
Je ris d'un amant à la glace
Et d'un sot qui fait l'érudit.

De tout il faut rire, etc.

Je ris de l'avocat Monrose
Qui, tout rempli du droit français,
Parce qu'il tient la bonne cause,
Croit devoir gagner son procès.

De tout il faut rire, etc.

Je ris de ce rimeur étique
Qui croit, inimitable auteur,
Fermer la bouche à la critique
En faisant dîner le censeur.

De tout il faut rire, etc.

Je ris d'une Agnès de village
Qui, novice jusqu'à quinze ans,
De Paris faisant le voyage,
Croit l'être encore bien long-temps.

De tout il faut rire, etc.

Je ris de l'avare qui veille
Nuit et jour pour garder son or;
Je ris d'un époux qui sommeille
Auprès d'un plus charmant trésor.

De tout il faut rire, etc.

Quand d'une main je tiens ma coupe,
Ma maîtresse de l'autre main,
Des noirs soucis nargant la troupe,
Je ris de tout le genre humain.

De tout il faut rire, etc.

Lorsqu'à la fin de ma carrière
Les bons vivans m'auront absous,
Après avoir ri sur la terre
Je descendrai rire dessous.

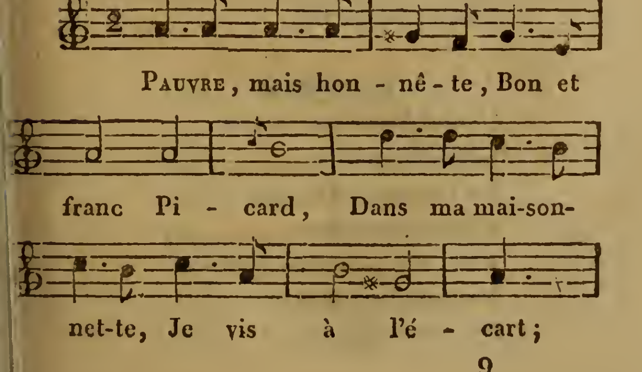
De tout il faut rire;
L'humeur ne vaut rien:
Qu'aurions-nous à dire
Si tout allait bien? } *Chorus.*

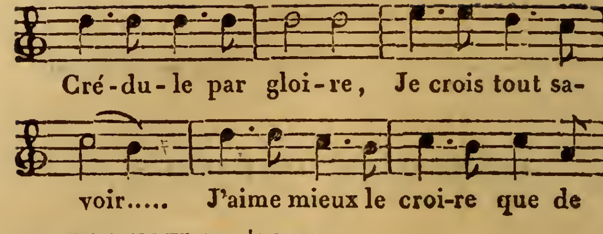
MONSIEUR CRÉDULE,

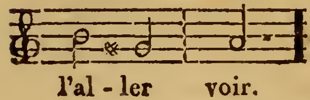
OU

J'AIME MIEUX LE CROIRE QUE DE L'ALLER VOIR.

AIR : Malgré la bataille.







On dit qu'Isabelle
Est, à cinquante ans,
Encor.... demoiselle,
Comme à son printemps:
C'est un trait d'histoire
Dur à concevoir....
J'aime mieux le croire
Que de l'aller voir.

Partout j'entends dire,
Quand la nuit aux cieux
Garnerin va lire
Le secret des Dieux:
« Son observatoire
« Est sûr.... » mais bonsoir;
J'aime mieux le croire
Que de l'aller voir.

La Vérité règne
Au fond d'un grand puits :
On dit qu'elle baigne
Dans l'eau sans ennuis :
Enfant de Grégoire,
Craignant de déchoir,
J'aime mieux le croire
Que de l'aller voir.

Viens donc voir mon drame,
Viens, me dit Armand,
Il produit sur l'âme
Un effet charmant:
De pleurs l'auditoire
Mouille son mouchoir....
J'aime mieux le croire
Que de l'aller voir.

Lucas, de Surène
Triste vigneron,
Crie à perdre haleine
Que son vin est bon;
Qu'on vient pour en boire
Jusqu'en son pressoir:
J'aime mieux le croire
Que de l'aller voir.

On dit, à la ronde,
Qu'avec nos aïeux,
Dans un autre monde
Nous vivrons bien mieux :
Quoique cette gloire
Flatte mon espoir,
J'aime mieux le croire
Que de l'aller voir.

LE CHANSONNIER PRUDENT,

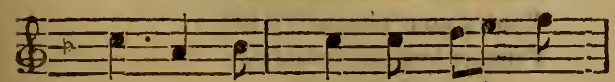
OU

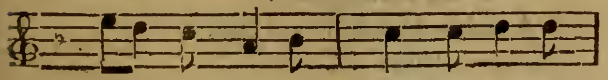
CONSEILS A MES CAMARADES
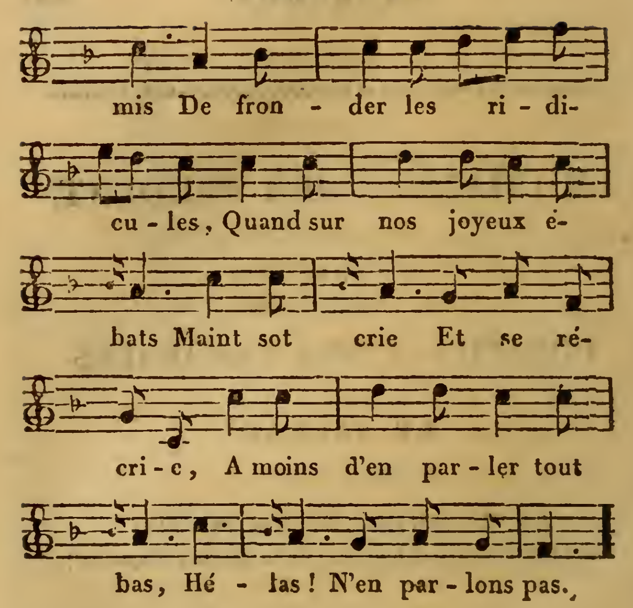
DU CAVEAU.

AIR : Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère,
ou : Hélas ! ne tremblons pas (*de la Soirée villageoise*).









Nous raillons les courtisans,
Sans égard pour leur mérite.
Soudain, fiers et suffisans,
Contre nous chacun s'irrite....
Puisque tous les potentats
Les maintiennent
Et les soutiennent,
A moins de railler tout bas,
Hélas !
Ne raillons pas.

Nous croyons que, sans danger,
Les modernes Démocrites
Gaîment peuvent se venger
Des pédans, des hypocrites....
Sur notre rire aux éclats
La Morale
Crie au scandale.
A moins d'en rire tout bas,
Hélas !
N'en rions pas.

Quand hautement dans Paris
Nous louous les douces flammes,
La constance des maris,
La fidélité des femmes,
Se conduisant en ingrats,
Chaque sexe
Rit et nous vexe.
A moins de louer tout bas,
Hélas !
Ne louons pas.

Quand du joyeux galoubet,
Compagnon du Vaudeville,
Près de l'objet qui nous plaît
Tout haut nous jouons en ville,

Un vieux jaloux, sur nos pas,
Nous harcèle
Et nous décèle.
A moins d'en jouer tout bas,
Hélas !
N'en jouons pas.

A table, quand nous chantons
Des plaisirs la douce ivresse,
On nous dit que nos chansons
Effarouchent la sagesse....
N'admettant dans un repas
D'airs mystiques
Ni de cantiques,
A moins de chanter tout bas,
Hélas !
Ne chantons pas.

Si l'on nous entend crier
Contre une injuste critique,
Pour nous réconcilier
Aussitôt maint satirique,
S'immisçant dans les débats,
Nous déchire,
Et c'est bien pire....
A moins de crier tout bas,
Hélas !
Ne crions pas.

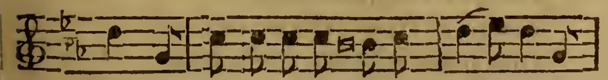
RÉVEILLEZ-VOUS,

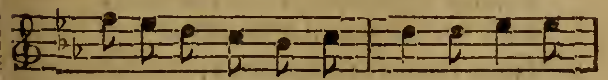
NE VOUS RÉVEILLEZ PAS.

(Chanson chantée au moi de Mai.)

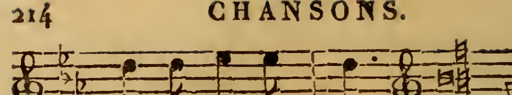
AIR du Vaudeville des *Deux Édmon* (de *Doche*).



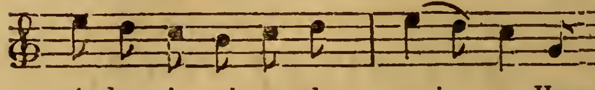








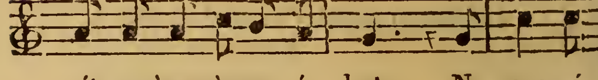
vous, Ré-veil-lez - vous. Plon-



gés dans la mi-san-thro - pi - e, Hom-



mes froids dont l'âme as-sou - pi - e, Est



étrangère à nos é - bats, Ne vous ré-



veil-lez pas, Ne vous ré-veil-lez pas.

Français à la gaîté fidèles,
Panard et Piron, nos modèles,
Pour boire et chanter avec nous
Réveillez-vous.
Buveurs d'eau, qui passiez vos veilles
Loin des belles et des bouteilles,
Petits Catons et gros Midas,
Ne vous réveillez pas.

Mari de femme jeune et belle,
Qui vous endormez auprès d'elle,
Pour goûter un plaisir plus doux,
Réveillez-vous.
Époux d'une méchante vieille,
Tandis que votre esprit sommeille,
S'il est un terme à vos débats,
Ne vous réveillez pas.

Grands, qui, près des vins de Champagne,
De Bordeaux, de Beaune et d'Espagne,
Dormez sans connaître leurs goûts,
Réveillez-vous.
Vous qu'endort le poids de la peine,
Et dont le Brie ou le Surène
Doit seul arroser les repas,
Ne vous réveillez pas.

Vous qui, dans un coin du parterre,
Dormez à Racine, à Molière,
Pour les applaudir avec nous,
Réveillez-vous.
Mais, ne pouvant suivre la trame
D'un grand opéra ni d'un drame,
Vous qui ronflez, croisant les bras,
Ne vous réveillez pas.

Mortels que la folle espérance
De la Gloire et de la Puissance
Promène, endort, à leurs genoux,
Réveillez-vous.
Mais vous qui, bercés par les songes,
Trouvez dans leurs heureux mensonges
Tous ces biens sans faire un seul pas,
Ne vous réveillez pas.

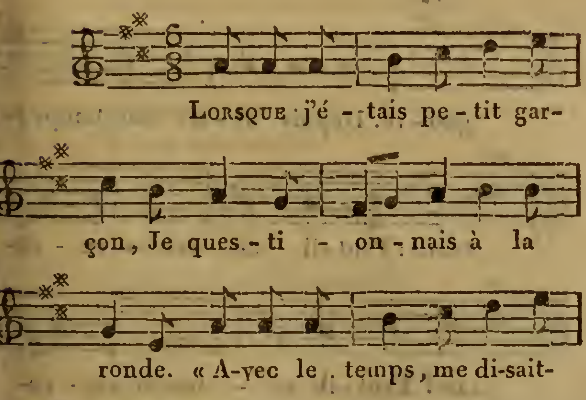
Vivons et mourons en goguette;
Et quand la fatale trompette
Sonnera pour nous dire à tous :
Réveillez-vous,
Si l'on n'a pas dans l'autre vie
Bonne table, femme jolie
Et tous les plaisirs d'ici-bas,
Ne nous réveillons pas.

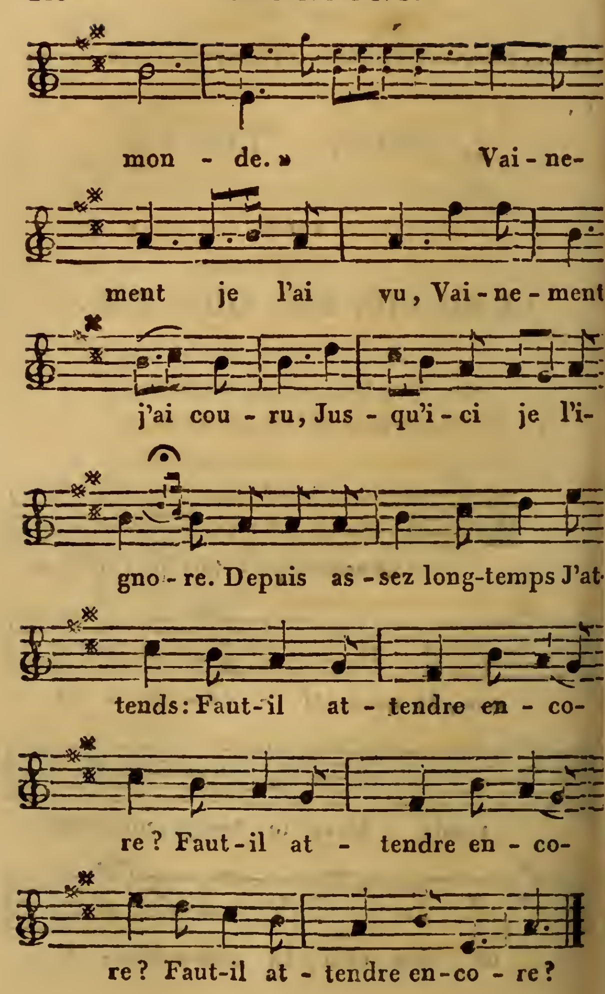
L'ESPOIR TROMPÉ,

OU

LE MONDE TEL QU'IL EST.

AIR : Pour bien occuper ses loisirs,
ou: Il a fait un voyage (de *Gaveaux*).




mon - de. » Vai - ne-
ment je l'ai vu, Vai - ne - ment
j'ai cou - ru, Jus - qu'i - ci je l'i-
gno - re. Depuis as - sez long-temps J'at-
tends: Faut-il at - tendre en - co-
re? Faut-il at - tendre en - co-
re? Faut-il at - tendre en-co - re?

On me disait que je verrais
Les hommes bons, francs et sincères,
Et, qu'en peu de temps, j'apprendrais
A bien juger leurs caractères;
Qu'enfin de leur portrait
Un jour disparaîtrait
Tout l'art qui le décore.
Depuis assez long-temps
J'attends;
Faut-il attendre encore?

J'espérais voir aux derniers rangs
Les hommes d'une mince étoffe,
Et rencontrer plus tolérans
Le dévot et le philosophe,
Le savant sans fierté,
Le sot sans vanité,
Quoiqu'un plus sot l'adore.
Depuis assez long-temps
J'attends;
Faut-il attendre encore?

J'espérais voir chez nos seigneurs
La Vérité parfois admise;
Chez nos Crésus, chez nos auteurs,
La modestie et la franchise;

Mise au rang des vertus,
L'Amitié n'être plus
Un mot qu'on déshonore.
Depuis assez long-temps
J'attends ;
Faut-il attendre encore ?

A MES AMIS DU CAVEAU.

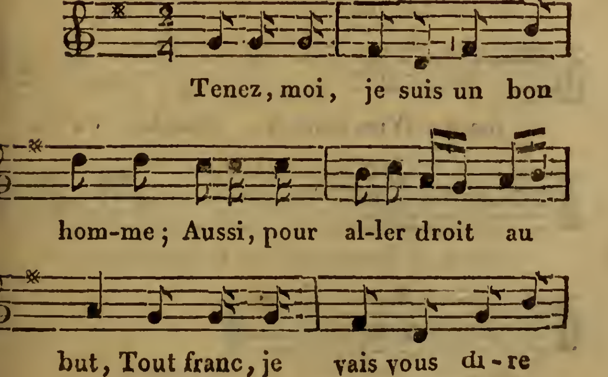
Suis-je avec vous quelques momens,
Une heureuse métamorphose
Me fait voir les hommes charmans
Et l'avenir couleur de rose ;
Je n'ai plus dans l'esprit
Tous les maux que vomit
La boîte de Pandore ;
Et si depuis long-temps
J'attends,
Je veux attendre encore.

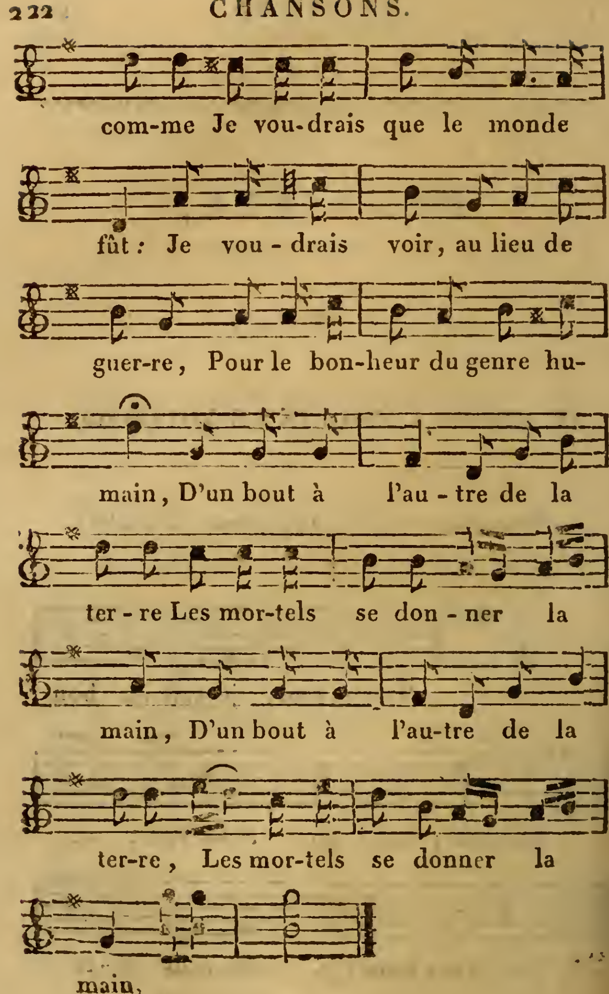
MES VOEUX,

OU

LE MONDE COMME JE LE VOUDRAIS.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme (de *Michel*).




com-me Je vou-drais que le monde
fût : Je vou - drais voir, au lieu de
guer-re, Pour le bon-heur du genre hu-
main, D'un bout à l'au - tre de la
ter - re Les mor-tels se don - ner la
main, D'un bout à l'au-tre de la
ter-re, Les mor-tels se donner la
main,

Loin que la fortune me tente,
Je voudrais, pour vivre content,
Avoir cent mille écus de rente,
Et que chacun en eût autant;
Je voudrais rencontrer à table,
Par un prodige tout nouveau,
Bonne humeur, chère délectable,
Amitié pure et vin sans eau.

Je voudrais qu'à la perfidie
Comme à l'intrigue on mît un frein;
Qu'on chassât la misanthropie
Par un flon-flon, un gai refrain;
Qu'on ne vît plus un sot en place
Protéger filleul et cousin,
Qu'on ne montât plus au Parnasse
Sur l'épaule de son voisin.

Je voudrais, sans être un ivrogne,
Qu'on ne fît plus (bravant les lois),
Avec du *Cahors* du *Bourgogne*,
Du *Champagne* avec de l'*Arbois;*
Par ce moyen tout homme honnête
Chancelant après son repas,
Saurait, en consultant sa tête,
A quels vins il doit ses faux pas.

Je voudrais que femme jolie
Restât toujours dans son printemps;
Que, pour l'Amour, pour la Folie,
L'homme n'eût jamais que trente ans;
Qu'il n'existât plus, et pour cause,
(Chacun aura même désir)
Nulle épine auprès de la rose,
Nul regret après le plaisir.

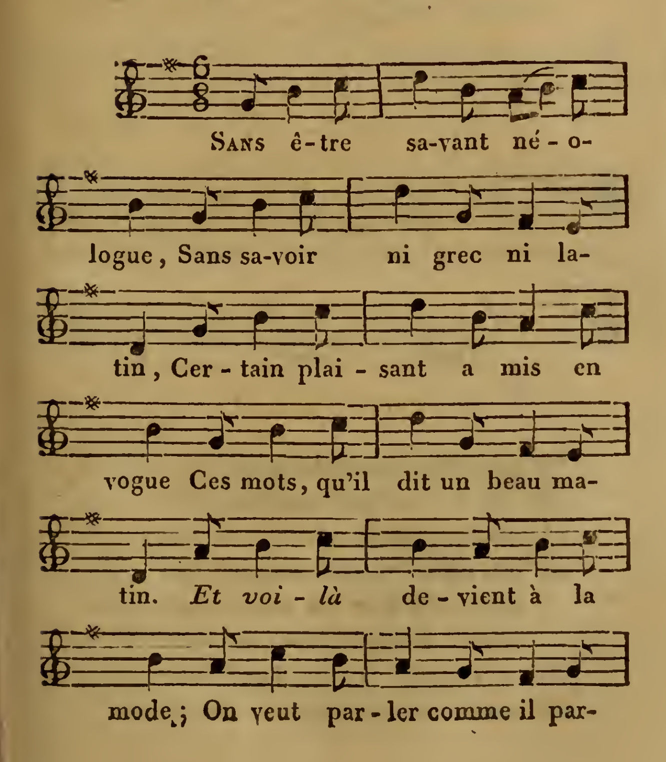
Avec la paix, fortune stable,
Si l'homme possédait un jour
Bons amis, bon vin, bonne table,
Gaîté franche et constant amour,
Je voudrais, selon son envie,
Qu'il eût aussi la liberté
De finir doucement sa vie
Sans l'appui de la Faculté.
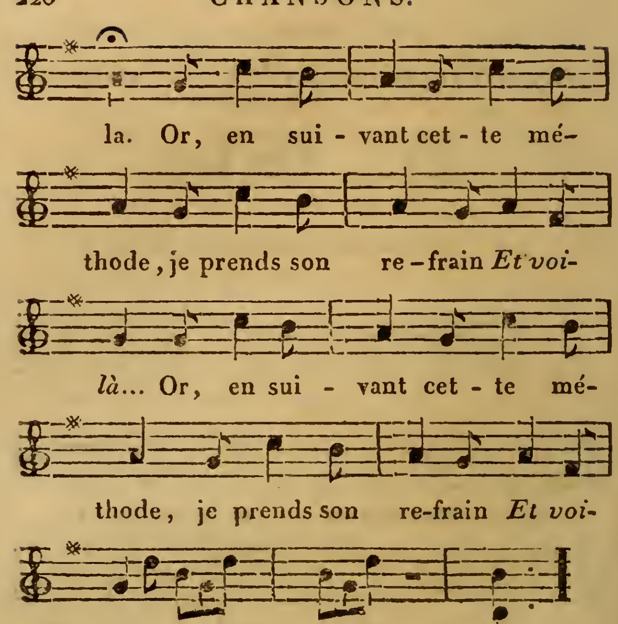
A MES AMIS.

Je voudrais, narguant le voyage
Que le Temps prescrit sans pitié,
Avec vous jusqu'au noir rivage
Répéter l'hymne à l'Amitié;
Et qu'autour d'une table ronde,
Chantant, buvant et sans souci,
On nous vît tous dans l'autre monde
Comme on nous voit dans celui-ci.

ET..... VOILA!

AIR du Ballet des Pierrots,





Ta gaîté fait vraiment envie,
Dit Mondor au pauvre Gervais :
Comment peux-tu charmer la vie
En travaillant comme tu fais ?
— Aucun souci ne me tourmente ;
Et, s'il m'en vient par-ci par-là,
Je fais l'amour, je bois, je chante ;
Le chagrin s'enfuit ; *et.... voilà !*

Je crains l'Amour, disait Laurette ;
Et de le fuir il est prudent.
Quoi ! dit Lucas à la pauvrette,
Aurais-tu donc peur d'un enfant ?
— Oui, j'en ai peur; mais la prudence
Avec la crainte s'envola :
L'Amour paru nu, sans défense ;
Laurette sourit; *et.... voilà !*

Aussi prompt qu'un enfant d'Éole,
Damis, *poëte sans pareil*,
Dans un songe brillant s'envole
Et se place auprès du soleil.
Il se croit Virgile ou Tibulle ;
Mais au réveil, l'esprit qu'il a
Se transforme en léger globulle,
S'enfle, monte, crêve; *et.... voilà !*

Instruit, prudent, sage et modeste
Déricour attend un emploi ;
Sot, ignorant, fat, mais plus leste
Roch dit toujours : *Songez à moi....*
L'honnête homme, dans l'indigence,
Espère, espère, et reste là ;
L'intrigant court à l'opulence,
Foule, pousse, arrive ; *et.... voilà!*

Ainsi, vogant à pleine voile,
Selon son goût, son préjuge,
Vers sa bonne ou mauvaise étoile
L'homme est tour à tour dirigé :
Il espère, il craint, il ignore,
Soutient ceci, blâme cela ;
Puis il meurt, sans savoir encore
Le sort qui l'attend ; *et... voilà !*

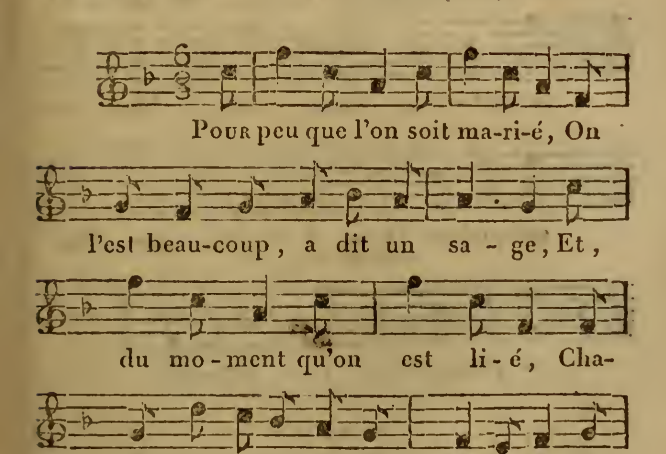
CONSEIL AUX ÉPOUX,

OU

L'ON DOIT SE PASSER QUELQUE CHOSE

EN MARIAGE.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmans (de *Doche*).



fem-me se prê - ter en paix A

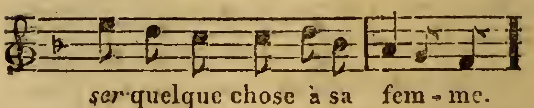
tous les soins qu'hymen ré - cla - me, Et

le ma - ri, sans di - re : *Mais*, *Pas-*

ser quelque chose à sa fem - me; Et

le ma - ri, sans di - re : *Mais*, *Pas-*

ser quelque chose à sa fem - me, *Pas-*



A tort l'époux jase et s'étend
Sur les caprices de sa femme;
Ce moyen, toujours imprudent,
Ne fait rien au cœur de la dame.
Au lieu de se plaindre parfois
Des intrigues de son ménage,
A sa femme un mari, je crois,
Devrait en *passer* davantage.

Orgon, prudent et généreux,
Afin d'éviter les querelles,
Sur sa femme fermant les yeux,
Lui *passait* quelques bagatelles;
Mais il est traité sans pitié,
Et de lui chacun rit et glose,
Depuis qu'Orgon à sa moitié
Ne *passe* plus la moindre chose.

Ninon et Faublas, son époux,
Soupçonnaient jadis leur constance;
Mais aujourd'hui nos deux jaloux
Vivent en bonne intelligence.
Cela s'explique en peu de mots:
Elle est fine, lui bon apôtre;
Et, loin de blâmer leurs défauts,
Ils s'en sont *passés* l'un et l'autre.

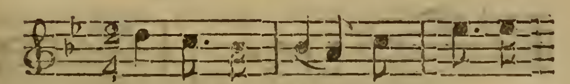
COUPLET MORAL.

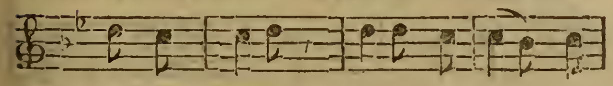
Pour qu'ici bas tout aille bien
Dans les liens du mariage,
Chacun y doit mettre du sien
Avec indulgence et courage.
Or, devant tous nous y prêter,
Femmes, à l'homme faites grâce;
Car il faut bien le supporter,
Si vous voulez qu'il vous en *passe*.

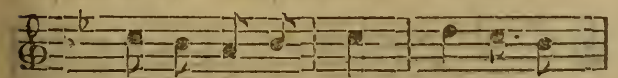
ROMANCE.

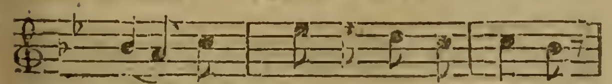
(Musique de V. Dourlen.)

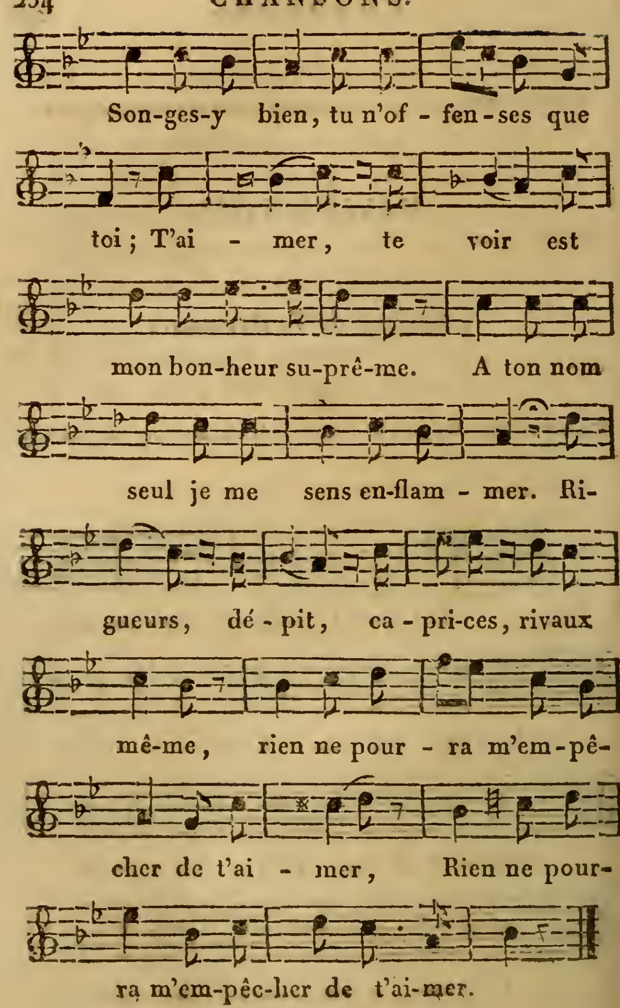
Ou Air : Muse des jeux et des accords champêtres (de *Doche*).










Son-ges-y bien, tu n'of - fen-ses que
toi ; T'ai - mer, te voir est
mon bon-heur su-prê-me. A ton nom
seul je me sens en-flam - mer. Ri-
gueurs, dé - pit, ca - pri-ces, rivaux
mê-me, rien ne pour - ra m'em-pê-
cher de t'ai - mer, Rien ne pour-
ra m'em-pêc-her de t'ai-mer.

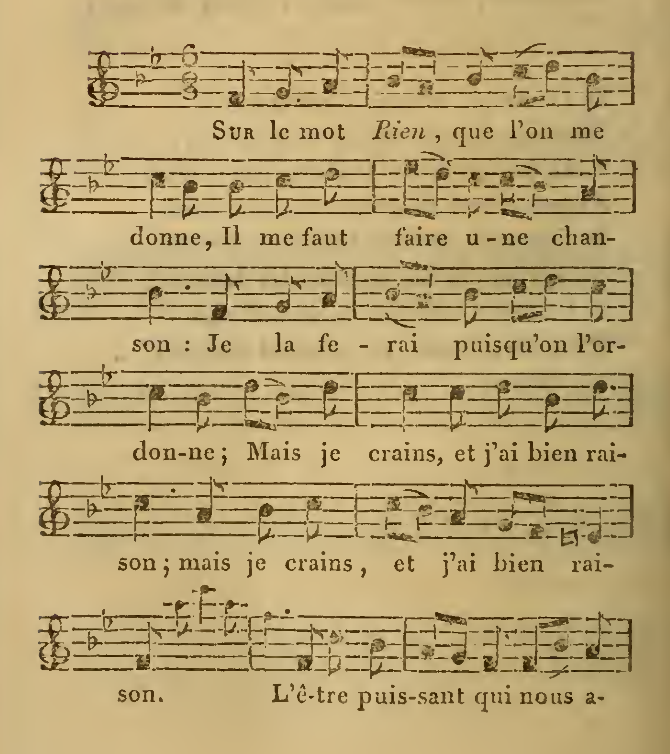
Je t'aimerai tant qu'on verra l'aurore
Nous annoncer le retour du soleil ;
Tant qu'aux jardins de Pomone et de Flore,
Petits oiseaux chanteront son réveil ;
Je t'aimerai tant que le doux Zéphire
En se jouant caressera les fleurs ;
Je t'aimerai tant qu'aimer voudra dire
Tourment, espoir, chagrin, plaisir, douleurs.

Je t'aimerai, soumis à ton empire,
Tant que la rose envîra tes couleurs ;
Tant que tes yeux, ton aimable sourire
Auprès de toi fixeront tous les cœurs ;
Je t'aimerai, tant que de ta personne
Seront jaloux les Grâces, les Amours ;
Je t'aimerai tant que tu seras bonne :
C'est dire, enfin, je t'aimerai toujours !...

RIEN,

SUJET DONNÉ.

Air du Vaudeville de *Sophie* (de *Doche*).





ni-me, nous guide et nous sert de sou-

tien; Lui seul, par son pou-voir su-

blime, A fait quel-que cho-se de

rien. Lui seul par son pou-voir su-

blime, A fait quel-que cho-se de

rien, A fait quel-que cho-se de

rien, A fait quel-que cho-so de

rien.

Pannard lui-même, dans ses rimes,
Attachant ce mot avec art,
N'en a fait que quelques maximes,
Que je lui ravis pour ma part (1).
Mon digne maître, hélas ! tant d'autres
De tes couplets ont fait leur bien.
Moi, contraire à ces bons apôtres,
Si je te vole, c'est pour *rien*.

« Un *rien* est de grande importance,
« Un *rien* produit de grands effets ;
« Un *rien* fait pencher la balance,
« En amour, en guerre, en procès ; »
Et, sur cette machine ronde,
Les gens qui ne font *rien* de *rien*,
N'avancent en *rien* dans le monde,
Et ne sont jamais bons à *rien*.

« Un *rien* flatte quand on espère,
« Un *rien* trouble lorsque l'on craint,
« D'amour le feu ne dure guère,
« Un *rien* l'allume, un *rien* l'éteint. »
De le rallumer l'espérance
A presque seule le moyen.
Le plaisir s'échappe en silence
Quand le désir ne dit plus *rien*.

(1) Quelques maximes de Panard m'ont fourni deux quatrains de cette chanson. On ne chante pas ordinairement ce second couplet.

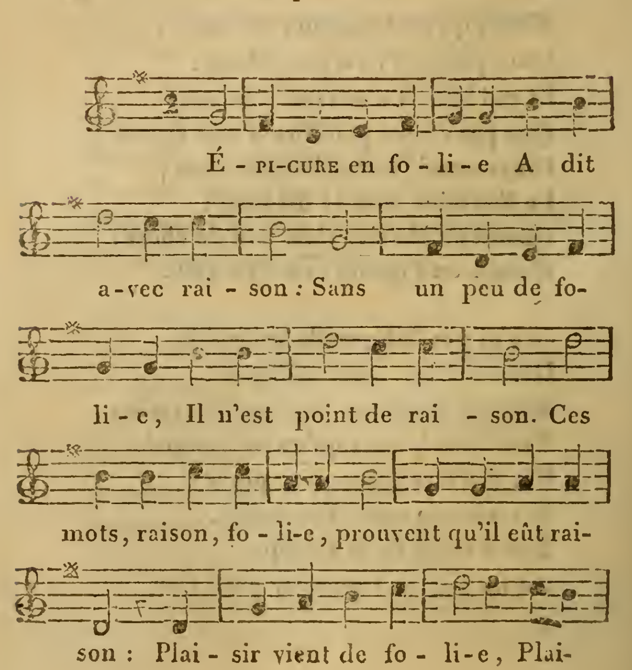
Ce mot à nos vœux est rebelle ;
Par lui tout espoir est banni ;
Mais sur les lèvres d'une belle
Il équivaut au doux *nenni ;*
Et cependant beauté piquante,
Qui charme par cet entretien,
Est encor bien plus éloquente
Alors qu'elle ne dit plus *rien.*

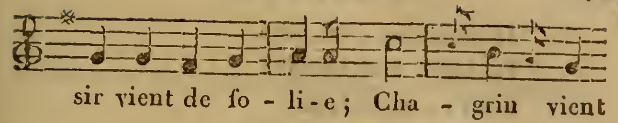
Maris, qu'un soupçon effarouche,
Qui, pour un *rien* êtes jaloux,
Et qui jamais n'ouvrez la bouche
Que pour vous plaindre d'être époux,
Croyez-moi, restez bouche close;
La Fontaine vous le dit bien :
Quand on le sait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est *rien.*

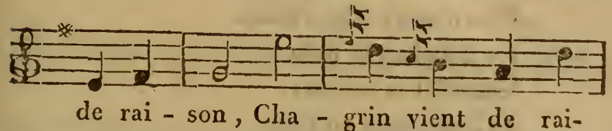
Je n'ai pas fait grande trouvaille
Dans ce *rien*, sujet ordonné ;
Mais ma chanson, quoi qu'elle vaille,
Vaut bien le mot qu'on m'a donné ;
Et, si d'être juste on se pique,
Je crois, en franc Épicurien,
Être à l'abri de la critique :
On ne peut pas gronder pour *rien.*

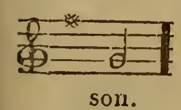
FOLIE ET RAISON.

Air de la Ronde du camp de Grand-Pré (de *Gossec*).









Or, puisque sans folie,
Il n'est point de raison,
Tâchons par la folie
D'égayer la raison.
En France la ſolie
De tout temps eut raison :
Là raison est folie,
Et folie est raison.
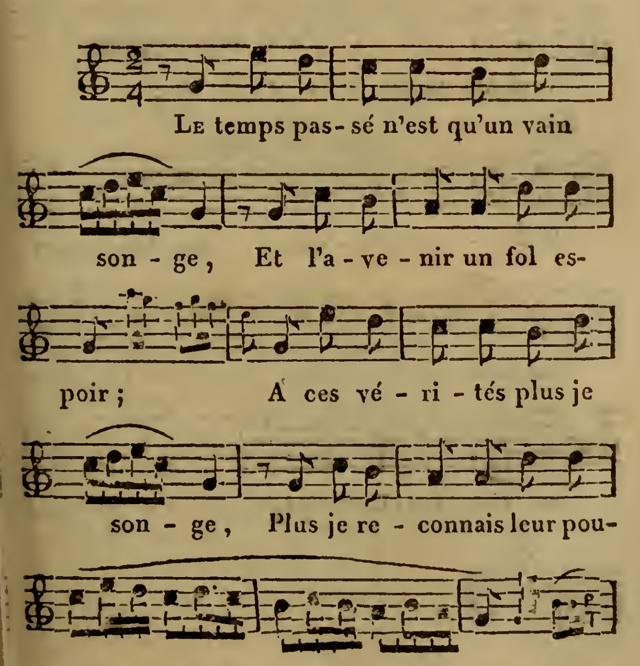
Quand ma belle en folie
Attaque ma raison ,
D'imiter sa folie ;
N'ai-je donc pas raison ?
Soupirer est folie
Que blâme la raison ,
Et prouver sa folie ,
C'est prouver sa raison.

Je tiens que c'est folie
De boire sans raison ;
Mais ce serait folie
Que d'avoir trop raison.
De Bacchus la folie
Embellit la raison,
Et l'on gagne en folie
Ce qu'on perd en raison.

Tout âge a sa folie,
Tout âge a sa raison.
Au temps de la folie,
Agir avec raison
Serait une folie
Sans but et sans raison.
Assez tôt la folie
Fait place à la raison.

LE TEMPS PASSÉ NE REVIENT PLUS.

AIR de la Ronde de la Ferme et le Château (de *Tourterelle*).





Or, bravant toute inqui - é-

tu - de, Le pré-sent

est ma seule é - tu - de ;

D'Épi - cure joy - eux é - lus, Qui suivez

ma douce ha-bi - tu-de, a - vec moi chantez

en cho - rus : Le temps pas - sé ne re - vient

plus.

Précoce ami de la sagesse,
Job, d'un reclus prenant le ton,
Passe le temps de sa jeunesse
En vrai disciple de Caton.
Enfin, à sa morale austère
Les plaisirs déclarant la guerre,
Il succombe avec ses vertus ;
Et le pauvre célibataire
Se dit trop tard et tout confus :
Le temps passé ne revient plus.

A vingt ans la prude Glycère
(Et toujours il m'en souviendra)
Parlait de l'Amour à sa mère,
Qui lui disait : Le temps viendra.
Impatient, l'Amour se lasse,
Beauté s'enfuit et le temps passe.
Victime alors de ses refus,
Glycère au Temps demande grâce ;
Mais, hélas ! regrets superflus,
Le temps passé ne revient plus.

Tant qu'il but du jus de la treille,
Fidèle au culte de Vénus,
Boivin fit tous les jours merveille,
En dépit d'un docteur en *us*.
A l'Esculape qui l'obsède,
Pour obtenir la paix il cède ;

Chez Boivin l'eau prend le dessus;
Mais, hélas! quel fatal remède!
Sitôt qu'il renonce à Bacchus,
Le temps passé ne revient plus.

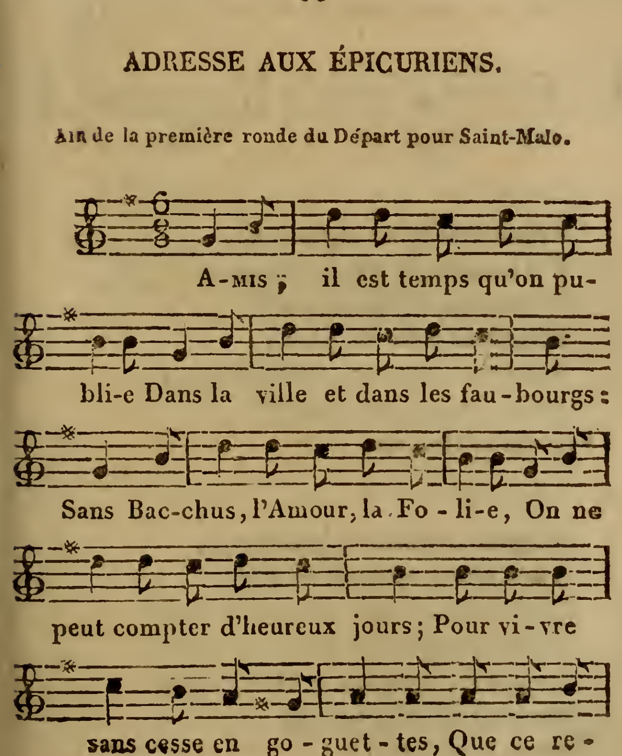
Ergo, ma morale se fonde
Sur ce vieux dicton qui soutient
Qu'on n'est heureux dans ce bas monde,
Qu'en prenant le temps comme il vient.
Loin des Catons et de l'envie,
Amis, jouissons de la vie;
Fêtons l'Amour, chantons Bacchus,
Puisqu'en passant le Temps nous crie:
Jouissez, point d'instans perdus;
Le temps passé ne revient plus!

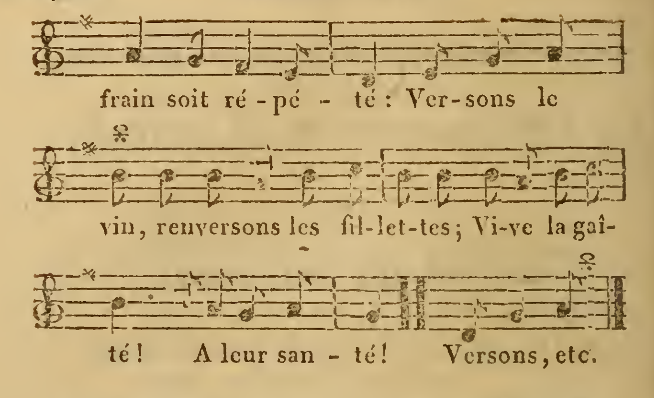
LE VIN, L'AMOUR ET LA GAIETÉ,

OU

ADRESSE AUX ÉPICURIENS.

Air de la première ronde du Départ pour Saint-Malo.





Bannissons toute inquiétude,
Et, laissant au sombre avenir,
Le tableau de l'incertitude,
Déroulons celui du plaisir :
A flacons, beautés, chansonnettes
Jamais chagrin n'a résisté.
Versons le vin, etc.

Nargant la gloire et la richesse,
A nos désirs mettons un frein
Quand nous avons jeune maîtresse,
Vieux Bourgogne et piquant refrain :
Tonneaux, carquois et castagnettes
Donnent seuls la félicité.
Versons le vin, etc.

S'il est un censeur trop sévère
Contre nous et nos partisans,
Dans sa main placez un grand verre
Qu'emplira fille de quinze ans;
Entonnez chansons guillerettes,
Bientôt il dira transporté :
Versons le vin, etc.

Un philosophe a dit aux hommes :
« Craindre la mort est un abus ;
« Elle n'est point tant que nous sommes ;
« Quand elle est nous ne sommes plus. »
Jusque-là vidant nos feuillettes,
Aimant, chantant en liberté,
Versons le vin, renversons les fillettes ;
Vive la gaîté !...
A leur santé !

COUPLET-IMPROMPTU,

SUR

LE VIN DE TONNERRE.

Air : Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça.

Fi du Tonnerre qui roule !
Je redoute son effet ;
J'aime mieux celui qui coule !
Son joyeux glou-glou me plait.
Amis, je crains le *tonnerre*,
Quand il cause le trépas ;
Mais qu'il tombe dans mon verre,
Et je ne le craindrai pas. (*Bis.*)

FIN.

LA JOURNÉE
AUX AVENTURES,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
PAR MM. CAPELLE ET MÉSIÈRES,

MUSIQUE DE MÉHUL,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 16 novembre 1816.

PERSONNAGES.

GERCOUR, capitaine de dragons.
FLORVAL, son ami.
DANVILLE, officier de hussards, neveu de la marquise de Gernance.
BERTRAND, fermier.
ANTONIN, jeune paysan, un peu simple et taquin.
LA MARQUISE DE GERNANCE.
MADAME DE SURVILLE, sa nièce.
GERMAINE, bonne fermière.
ROSETTE, sa fille.
FRANÇOIS, intendant de la Marquise.
LE PREMIER GARDE DU CHATEAU.
UN VALET.
GARDES DU CHATEAU ET VILLAGEOIS.

La scène du premier acte se passe à une petite lieue du château de Gernance.

LA JOURNÉE
AUX AVENTURES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne. A gauche, on voit une ferme. A droite, une grange ou remise, devant laquelle est un arbre et un banc de gazon. Un chemin descend de la montagne, dans le fond de la scène.

SCÈNE I.

FLORVAL, BERTRAND.

(Ils sortent de la ferme. Florval est habillé en paysan et tient un fusil de chasse à la main.)

BERTRAND.

En voyant sous cet habit le modèle du bon ton, l'ame des sociétés brillantes de la capitale, le galant Florval enfin...

FLORVAL.

Florval! dis donc Pierre. Tu sais bien qu'ici je n'ai pas d'autre nom?

BERTRAND.

C'est vrai, Monsieur; je l'oubliais. Mais convenez que, sous ce costume, vos créanciers eux-mêmes ne vous reconnaîtraient pas.

FLORVAL.

Les coquins ! m'avoir forcé de quitter Paris ! un jour ils me paieront cher l'argent que je leur dois !

BERTRAND.

Eh ! pourquoi vous tourmenter, Monsieur ? n'êtes-vous pas ici comme chez vous ? ancien serviteur de feu monsieur votre père, et comblé de ses bontés, ne vous suis-je pas entièrement dévoué ? d'ailleurs ce séjour est charmant.

FLORVAL.

Je sais tout cela ; mais...

DUO.

FLORVAL.

Vantera, ma foi, qui voudra,
Les doux charmes de la nature,
Des ruisseaux le tendre murmure,
Des bosquets la verte parure...
Cela n'est beau qu'à l'opéra.
De Paris j'aime le tapage,
De nos cercles l'esprit mordant,
De nos belles l'air seduisant.

Séjour divin, séjour charmant !
Loin de toi je gémis, j'enrage !

BERTRAND.

Ce n'est qu'aux champs qu'on est heureux.

FLORVAL.

Aux champs je préfère la ville.

BERTRAND.

Ici, Monsieur, l'on est tranquille.

FLORVAL.

Paris est un séjour des dieux !

BERTRAND.

Les plaisirs y sont dangereux.

FLORVAL.

On en change, on en trouve mille !...
Les bals...

BERTRAND.

Nous ôtent la santé.

FLORVAL.

Et les belles ?...

BERTRAND.

La liberté.

FLORVAL.

Le jeu ?...

BERTRAND.

La probité.

FLORVAL.

Les chevaux ?...

BERTRAND.

C'est bien autre chose :
Avec eux souvent on s'expose
A se rompre le cou !

FLORVAL.

Allons, tu parles comme un fou.

BERTRAND.

Monsieur, je parle en homme sage.

FLORVAL.

Cela se peut bien, mais j'enrage
De vivre ici comme un hibou.

BERTRAND.

Paris est un séjour horrible !
Les plaisirs y sont dangereux.

FLORVAL.

Au village, séjour paisible,
Mon cher, ils y sont ennuyeux.

ENSEMBLE.

Vantera, ma foi, qui voudra
Le doux charme de la nature,
Des ruisseaux le tendre murmure, etc.

BERTRAND.

Blâmera, ma foi, qui voudra,
Les doux charmes de la nature,
Des ruisseaux le tendre murmure
Des bosquets la verte parure...
Cela vaut mieux qu'à l'opéra.
De Paris je hais le tapage,
De vos cercles l'esprit mordant,
De vos belles l'air séduisant.
Imitez-moi, soyez prudent ;
Monsieur, fixez-vous au village.

FLORVAL.

Allons, allons, je pars pour la chasse.

BERTRAND.

C'est ça; vengez-vous sur les habitans de nos forêts des persécutions de vos ennemis.

FLORVAL.

Le premier animal que je rencontre est mort. (*Il va pour sortir.*) Mais que vois-je?

BERTRAND.

Un lièvre?

FLORVAL.

Non, non, tiens, regarde.

(En montrant la coulisse à droite des spectateurs.)

BERTRAND.

Quel personnage!

FLORVAL.

A son air pâle et défait, on le prendrait pour un joueur ruiné. Observons.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, GERCOUR. Il est en désordre; sa cravatte est défaite.

GERCOUR.

Je ne sais où je suis. Frappons à cette porte.

FLORVAL.

Il va chez toi!

(Il s'approche.)

BERTRAND, à Gercour.

Monsieur, pourrai-je savoir?...

GERCOUR.

Volontiers.

FLORVAL.

C'est incroyable!... Non... Eh mais!... Je ne me trompe pas, c'est Gercour!

GERCOUR.

Florval! comment! c'est toi? quel bonheur! Ah! mon cher! si tu savais ce qui m'est arrivé...

FLORVAL.

Quoi donc?

GERCOUR.

L'aventure la plus extravagante, un déjeuner.... L'amour.... Un duel... Une femme....

Ah! je compte sur ta fidélité et ma constance....

FLORVAL.

Es-tu fou? femme, fidélité, constance... Tu confonds les choses les plus opposées; reprends tes esprits: que t'est-il arrivé?

GERCOUR, examinant Bertrand.

On peut parler librement?

FLORVAL.

Oui.

GERCOUR.

Tu sais combien j'aime madame de Surville?

FLORVAL.

Et je sais que la jolie veuve répond à ton amour. Après.

GERCOUR.

J'arrivai il y a quelques jours à Paris dans l'intention de solliciter le consentement de ma famille pour mon mariage.

FLORVAL.

Te marier! pauvre tête!

GERCOUR.

Écoute jusqu'au bout. Hier je fis avec quelques jeunes gens un petit déjeûner qui se prolongea jusqu'à six heures. Il fût question des femmes comme tu peux croire.

FLORVAL.

Cela va sans dire.

GERCOUR.

Un officier de hussards, leste, mordant, et avec lequel je me trouvais pour la première fois, en parla dans des termes qui me déplurent.

FLORVAL.

Un officier de hussards, dire du mal des femmes ! oh !

GERCOUR.

Échauffés par les vapeurs du vin de Champagne, plus nous parlons, moins nous nous entendons. Quelques mots désagréables amenèrent une explication sérieuse... Nous avions nos armes, nos témoins, et prudemment nous avions fait préparer nos chaises de poste...

FLORVAL.

Précaution fort sage.

GERCOUR.

Nous arrivons : il fesait sombre, nos fers se croisent, je me précipite sur mon adversaire .. Il tombe... je vais à son secours... Mon témoin s'aperçoit que des gens armés arrivent sur nous... *Sauvez-vous*, me dit-il, *j'aurai soin de lui*... J'envoie mon domestique à madame de Surville pour l'instruire de tout ; et, l'esprit troublé, je m'élance machinalement dans une voiture que le postillon entraîne au galop... c'était celle de mon adversaire....

BERTRAND.

Quelle singulière aventure.

FLORVAL.

Étourdi !

GERCOUR.

Il était trop dangereux de revenir sur mes pas. Je m'abandonne à mon destin ; nous courons la nuit, je verse dans un fossé, le cabriolet se brise... Je laisse le postillon pestant, jurant, fort surpris de reconnaître enfin que je ne suis pas son maître, et je fuis à travers champs. Au jour, j'ai aperçu cette ferme, et je me suis décidé à venir y chercher un asile.

FLORVAL, riant.

Comment diable, mais c'est le chapitre premier d'un nouveau roman !

GERCOUR.

Tu ris... Je meurs de faim !

FLORVAL.

Je vais te donner à déjeûner.

BERTRAND.

Et moi, pendant ce tems-là, je vais aller voir ce qui se passe sur la route ; il serait possible qu'on courût après vous.

FLORVAL.

Excellente idée ! Va, Bertrand, nous comptons sur toi.

SCÈNE III.

GERCOUR, FLORVAL.

FLORVAL.

Et comment nommes-tu ton adversaire ?

GERCOUR.

Danville.

FLORVAL.

Danville ! Ce nom ne m'est pas connu.

GERCOUR.

Mais, à ton tour, pourquoi as-tu quitté Paris ? Que diable fais-tu dans ce pays et sous cet accoutrement ?

FLORVAL, avec mystère.

C'est une mise de rigueur.

GERCOUR.

Une intrigue ?

FLORVAL.

Oui, des créanciers. Fatigué de leur assiduité et craignant leurs douces étreintes, je me suis décidé à venir passer la belle saison dans cette ferme.

GERCOUR.

Fruit de tes économies !

FLORVAL.

Moi, des économies! ah! quelle injure! La ferme est à cet honnête Bertrand que tu viens de voir, et qui s'est arrondi au service de mon père. Du reste brave homme, il m'est tout dévoué.

GERCOUR.

Ainsi, Monsieur garde l'*incognito*... et pas la moindre consolation!

FLORVAL.

Je croyais en avoir trouvé une.

GERCOUR.

Quelque dame des environs?

FLORVAL.

Non, une petite paysanne qui demeure au village voisin chez un de ses oncles; mais, par malheur, elle vient de se marier.

GERCOUR.

Par malheur!... Est-elle jolie?

FLORVAL.

Charmante!

RONDEAU.

Si tu voyais Rosette,
Soudain tu l'aimerais;
Mais,

Comme moi, tu brûlerais
D'une flamme discrette.

Avec les plus jolis traits,
Elle a, sous un simple corsage
Les séduisans attraits
De nos beautés du haut parage.
Son pied mignon
Charme quand elle danse;
Son œil fripon
Vous dit, sans qu'elle y pense :
Je plais, je le sais bien...
Enfin, mon cher, elle est parfaite;
Car, pour qu'il ne lui manquât rien,
L'amour la fit coquette.

Si tu voyais Rosette
Soudain tu l'aimerais.
Mais
Comme moi, tu brûlerais
D'une flamme discrette.

En ces lieux, je n'ai pu la voir
Sans éprouver un trouble extrême;
Elle me plaît sans le vouloir,
Aussi sans le vouloir, je l'aime
Oui, sans le vouloir, sur ma foi;
Et c'est là ce qui me tourmente,
Car, mon cher, Rosette est charmante...
Mais elle ne veut pas de moi.

Et cependant si tu voyais Rosette,

Soudain tu l'aimerais ;
Mais,
Comme moi, tu brûlerais
D'une flamme discrette.

GERCOUR.

Elle ne veut pas de toi!... avec les femmes, il ne faut jamais désespérer de rien... Mais songe au déjeûner.

FLORVAL.

Je n'y pensais plus... Viens, je vais te métamorphoser aussi avec un des habits du neveu de Bertrand. Nous verrons ensuite par quel moyen nous pourrons sortir d'embarras.

GERCOUR.

Allons, je m'abandonne à ton génie.

FLORVAL.

Quelqu'un s'avance, entrons vite.

(Ils rentrent dans la ferme.)

SCÈNE IV.

ROSETTE, GERMAINE.

(Elles arrivent à la droite du spectateur, par le chemin de la montagne.)

GERMAINE.

N'VAS donc pas si vite, Rosette.

ROSETTE.

Je vous attends, ma mère.

GERMAINE.

On voit bien qu'tu vas chercher ta dot, le ch'min n'te paraît pas long.

ROSETTE.

Je me sens plus légère que de coutume, et d'ailleurs le tems est si beau.

GERMAINE.

Quoiqu'ça, j'crains qu'nous n'ayons de l'orage; il fait du vent.

ROSETTE.

C'est vrai, ne suis-je pas décoîffée?

GERMAINE.

Non, non, ma fille; t'es ben, t'es jolie comme tout... mais appelle Bertrand; faut lui dire un bonjour en passant, et ça me reposera un peu.

(Elle s'assied sur le banc de gazon.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ENSUITE FLORVAL.

TRIO.

ROSETTE.

BERTRAND ! Bertrand!.... c'est en vain que j'appelle.

GERMAINE.

Un peu plus fort,
Appelle encor.

ROSETTE.

Bertrand ! Bertrand !

FLORVAL, sortant de la ferme.

Eh ! quoi ! c'est vous, ma belle,
(Il l'embrasse.)

ROSETTE.

Eh bien, Monsieur, que faites-vous ?

GERMAINE.

Si son mari vous voyait faire,
Il s'rait dans une fièr' colère.

FLORVAL.

Moi, je rirais de son courroux ;
Rosette est si jolie !

GERMAINE.

Oh ! ne croyez pas qu'ell' l'oublie.

ROSETTE.

On me le dit assez souvent.

FLORVAL.

Moi je le pense à chaque instant.

GERMAINE, ROSETTE.

Monsieur Pierre est galant,
Quoiqu'ça, soyez plus sage.
Car, depuis qu'il est en ménage,
Antonin est d'venu jaloux.

FLORVAL.

Bien jaloux ?

ROSETTE.

Très-jaloux.

ENSEMBLE.

FLORVAL.

Quand on épouse jeune fille
Aussi bien faite, aussi gentille,
On doit l'être certainement.

GERMAINE.

Quand on épous' femme gentille,
Aussi sage que l'est ma fille,
On n'doit pas l'être assurément.

Rosette n'aura jamais d'amant.
Antonin, qui l'aim' tendrement,
S'ra toujours doux et complaisant.

ROSETTE.

Quand on épouse jeune fille,
Qu'elle est sage, quoique gentille,
On doit en croire son serment.

FLORVAL.

Mais, ce mari si défiant,
Pourquoi vous quitte-t-il, ma chère?

ROSETTE.

Il est allé près de son père.

GERMAINE.

Tombé malad' subitement.

FLORVAL.

Eh! quoi donc! à peine en ménage;
Vous voilà réduite au veuvage?

ROSETTE.

Hélas! oui!

FLORVAL.

C'est bien dommage!

ROSETTE.

Nous l'attendions aujourd'hui,
Afin d'aller avec lui
Au château de Gernance.

GERMAINE.

Pour une affaire d'importance.

FLORVAL.

Vraiment!

GERMAINE.

D'une haute importance.
Tenez, j'allons vous dire pourquoi.

ROSETTE.

Non, laissez-moi parler, ma mère,

Je vais tout raconter à Pierre.

GERMAINE.

Parle, ma fille.

ROSETTE.

Écoutez-moi:

COUPLETS.

I. COUPLET.

Au château du seigneur Gernance
S'écoulèrent mes premiers ans.
Son épouse, pour mon enfance,
Eut les soins les plus complaisans,
En peu de tems j'appris à lire,
A danser, à chanter, écrire;
Et je sus si bien m'appliquer,
Que partout je m'entendais dire:
Rosette est gentille à croquer.

II. COUPLET.

A quinze ans je devins rêveuse;
Avec l'âge vient la raison.
Malgré moi j'étais paresseuse,
J'étais distraite à ma leçon.
Seulette, je cherche à m'instruire;
Sans savoir pourquoi je soupire,
Tout semblait me contrarier.
Quand j'appris que c'la voulait dire:
Rosette est bonne à marier.

III. COUPLET.

Madam' dit : « Pour ton mariage,
« Je dispose de mille écus ;
« Ma chère enfant, ils sont le gage
« De mes soins et de tes vertus ».
Ces mots me font pleurer, sourire ;
Je me crois riche, heureux délire !
Car mille écus, c'est un bon lot,
Et, pourtant, je m'entendais dire :
Rosette vaut mieux que sa dot.

FLORVAL.

Je suis de cet avis, Rosette,
Et de grand cœur je le répète...
(Il veut encore l'embrasser.)

ROSETTE.

Eh! bien, Monsieur, que faites-vous ?

GERMAINE.

N'vous ai-j' pas dit qu'Antonin est jaloux.

ENSEMBLE.

FLORVAL.

Quand on épouse jeune fille
Aussi bien faite, aussi gentille,
On doit l'être certainement.

GERMAINE.

Quand on épous' femme gentille,
Aussi sage que l'est ma fille,
On n'doit pas l'être assurément.

ROSETTE.

Quand on épouse jeune fille,
Qu'elle est sage, quoique gentille,
On doit en croire son serment.

GERMAINE.

Mais tu n'as pas tout dit à Pierre.

ROSETTE.

Il ne me laisse pas achever.

FLORVAL.

Continuez, en attendant que Bertrand arrive.

ROSETTE.

Lorsque je quittai le château, après la mort de M. le marquis de Gernance, madame la marquise me dit donc : *Petite Rosette, je te promets une dot de mille écus. Tu viendras la chercher avec ton mari;* et Madame nous attend aujourd'hui, parcequ'elle retourne demain à la ville.

GERMAINE.

Et voilà pourquoi nous allons au château de Gernance.

ROSETTE.

A une petite lieue d'ici.

FLORVAL.

Et vous y allez sans Antonin ?

ROSETTE.

Il le faut bien, puisque je vous dis qu'il est chez son père.

FLORVAL.

En ce cas vous risquez de ne pas recevoir la dot qu'on vous a promise.

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, Pierre ? Comment, j'aurons fait à mon âge un voyage de douze lieues et demie pour venir faire la noce de ma fille chez mon frère ; j'ons retenu nos places pour nous en aller demain au pays, et tout ce remue-ménage serait inutile ?

FLORVAL.

Dam'! écoutez donc, ça se pourrait bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GERCOUR.

GERCOUR, dans la ferme.

FLORVAL ! Florval !

FLORVAL, à part.

Maladroit ! moi qui ai oublié de lui dire mon nouveau nom !

ROSETTE.

Qu'est-ce qui appelle donc là ?

FLORVAL, embarassé.

C'est... Guillaume !

GERMAINE.

Guillaume!

FLORVAL.

Oui... mon cousin... (*Il va au-devant de Gercour.*) Qu'est-ce que tu veux mon cousin? (*A Florval à part.*) Je suis Pierre, tu te nommes Guillaume. (*Haut.*) Mère Germaine, permettez que je vous présente notre cousin? Salue donc. Excusez-le, il arrive de son village.

(Gercour est en habit de paysan.)

GERMAINE.

C'est un biau garçon, tout d' même.

ROSETTE.

Il est fort bien, le cousin.

GERCOUR.

Mam'selle...

ROSETTE.

Mams'elle! Je suis mariée, Monsieur.

GERCOUR.

Ah! vous êtes...

ROSETTE, faisant une révérence.

Oui, Monsieur, depuis cinq jours.

FLORVAL, à part à Gercour.

C'est la petite dont je t'ai parlé.

GERCOUR, à Florval.

Ah! fripon!

GERMAINE.

Oh! ça, j'allons continuer notre route, et je verrons Bertrand au retour.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, arrivant d'un air effrayé, en fesant des signes à Florval.

BERTRAND.

Pst! pst!

FLORVAL.

Le voici.

(Il va au-devant de lui.)

BERTRAND, à Florval et en montrant Gercour.

On le cherche.

FLORVAL.

Hein? comment?

BERTRAND.

On a aperçu des gens armés à un quart de lieue d'ici. (*Haut.*) Bonjour, mère Germaine, bonjour Rosette.

GERMAINE.

Ah! bonjour, Bertrand.

GERCOUR, à Florval.

Que dit-il ?

FLORVAL, à Gercour.

On court après toi.

GERCOUR, à Florval.

Que faire ?

FLORVAL, à Gercour.

Attends.

(Il réfléchit.)

GERMAINE

J'voudrions ben rester plus long-tems, mais j'craignons que l'tems n'se gâte.

BERTRAND.

S'il y a d'l'orage, ce ne sera que vers le soir.

FLORVAL, après avoir réfléchi ; à Gercour.

L'excellente idée !

GERCOUR, à Florval.

Explique-toi.

FLORVAL, à Gercour.

Laisse-moi faire.

GERMAINE.

Au revoir donc ; viens ma fille.

ROSETTE.

Adieu, Bertrand.

FLORVAL.

Eh! quoi, vous partez malgré ce que je vous ai dit? (*A part, à Bertrand et à Gercour.*) Attention, secondez-moi.

GERMAINE.

Comment? est-ce que vous croyez toujours?...

FLORVAL.

J'en suis sûr, et je prends pour juges Guillaume et Bertrand.

BERTRAND.

De quoi s'agit-il?

FLORVAL.

La marquise de Gernance a promis une dot à Rosette, mais sous la condition qu'elle viendrait la chercher avec son mari; or, je vous demande si, lorsque Rosette se présentera sans lui, madame la Marquise voudra donner la dot?

GERCOUR.

Oh! dam!... (*A part.*) Quel est son projet? (*Haut.*) Je pense comme lui.

BERTRAND.

Moi aussi. (*A part.*) Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

ROSETTE.

La réflexion est juste, ma mère.

GERMAINE.

Toutefois j'dis que, si Rosette s'prête à ça, vous promettez que ça n'ira pas plus loin!

FLORVAL.

Oh!... (*A Gercour et à Bertrand.*) le voilà sauvé! au château nous n'avons rien à craindre

BERTRAND.

Bravo!

GERMAINE.

Et toi, qu'en penses-tu, ma fille?

ROSETTE.

Ma mère, puisque c'est pour mon bien, et que c'est pour la frime, comme ils disent, je prends Guillaume.

(Gercour lui offre son bras.)

FLORVAL.

Moi, je serai le cousin. (*A Bertrand, part.*) Dispose tout pour notre fuite; viens nous rejoindre et n'oublie pas nos habits. Allons, mère Germaine, prenez mon bras.

TOUS.

Partons, partons.

BERTRAND.

Il était tems! les voilà.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DES GARDES qui ont descendu la montagne vers la fin de la scène précédente.

CHŒUR DES GARDES.

Alte-là... répondez tous.
D'où venez-vous ?
Où courez vous ?
Parlez, répondez sans mystère !

BERTRAND, à part.

Ah ! jarni !

GERCOUR à part.

Que dire ?

FLORVAL, à part.

Que faire ?

GERMAINE, ROSETTE.

Messieurs, point de rumeur,
Nous allons tout vous dire.

GERCOURT, FLORVAL, BERTRAND.

Oui, Messieurs, de grand cœur,
Nous allons vous instruire

TOUS, à part.

Je ne sais que leur dire.

CHŒUR.

Allons, dépêchons-nous.

GERMAINE.

Toutefois j'dis que, si Rosette s'prête à ça, vous promettez que ça n'ira pas plus loin?

FLORVAL.

Oh!... (*A Gercour et à Bertrand.*) le voilà sauvé! au château nous n'avons rien à craindre.

BERTRAND.

Bravo!

GERMAINE.

Et toi, qu'en penses-tu, ma fille?

ROSETTE.

Ma mère, puisque c'est pour mon bien, et que c'est pour la frime, comme ils disent, je prends Guillaume.

(Gercour lui offre son bras.)

FLORVAL.

Moi, je serai le cousin. (*A Bertrand, à part.*) Dispose tout pour notre fuite; viens nous rejoindre et n'oublie pas nos habits. Allons, mère Germaine, prenez mon bras.

TOUS.

Partons, partons.

BERTRAND.

Il était tems! les voilà.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DES GARDES qui ont descendu la montagne vers la fin de la scène précédente.

CHŒUR DES GARDES.

Alte-là... répondez tous.
D'où venez-vous?
Où courez vous?
Parlez, répondez sans mystère!

BERTRAND, à part.

Ah! jarni!

GERCOUR à part.

Que dire?

FLORVAL, à part.

Que faire?

GERMAINE, ROSETTE.

Messieurs, point de rumeur,
Nous allons tout vous dire.

GERCOURT, FLORVAL, BERTRAND.

Oui, Messieurs, de grand cœur,
Nous allons vous instruire

TOUS, à part.

Je ne sais que leur dire.

CHŒUR.

Allons, dépêchons-nous.

Comment vous nommez-vous ?

GERMAINE.

J' sis la mère Germaine ;
Voilà ma fille...

FLORVAL, vivement.

Et son époux.

ROSETTE.

Moi, vous devez sans peine
Me reconnaître ici.
La marquise de Gernance
A pris soin de mon enfance

LES GARDES.

C'est vrai !

LE PREMIER GARDE.

Je vous remets aussi :
Mais, quel est celui-ci ?

(En montrant Gercour.)

GERCOUR.

Je suis Antonin, son mari ;
Vous devez me remettre aussi.

LE PREMIER GARDE.

Non pas... si fait... attendez... oui.

BERTRAND, à Florval.

Ferme, il hésite, il balance.

FLORVAL.

Moi, l'on m'appelle Pierre, et je suis le cousin,
Et de Rosette et d'Antonin,

BERTRAND.

Et moi, je suis Bertrand; je suis connu, je pense.

FLORVAL, GERCOUR, GERMAINE, ROSETTE.

Et nous allons, tous, de ce pas.
Au château de Gernance.

CHOEUR.

Quoi! vous allez au château de Gernance?

GERMAINE ET ROSETTE.

Oui, Messieurs.

GERCOUR. ET FLORVAL.

Vraiment.

LE CHOEUR.

En ce cas,
Que nous ne vous arrêtions pas.

LES AUTRES PERSONNAGES, à part.

Nous voilà tous hors d'embarras.

LE CHOEUR.

Bon voyage!

BERTRAND.

Bon courage!

TOUS.

En vous remerciant.

TOUS ENSEMBLE.

Partez } promptement.
Partons }

BERTRAND.

Bon courage.

LE CHOEUR.

Bon voyage !

(Ils remontent la montagne et tournent à gauche.)

SCÈNE IX.

LES GARDES, BERTRAND.

LE PREMIER GARDE, examinant la physionomie de Bertrand, et avec finesse.

Bertrand, un mot !

BERTRAND, se méfiant.

Volontiers. (*A part.*) Que diable me veut-il ?

LE GARDE, s'appuyant sur l'épaule de Bertrand.

Nous cherchons un jeune officier que l'on a vu depuis une heure rôder autour de votre ferme.

BERTRAND, se contraignant.

Un jeune officier ! Qu'a-t-il fait ?

LE GARDE.

Hier il s'est battu avec le neveu de madame la Marquise, et l'a blessé, dit-on, dangereusement.

BERTRAND.

Serait-il vrai ?

LE GARDE.

Voyons, parlez avec franchise.

BERTRAND.

Je ne sais rien.

LE GARDE.

Il est, dit-on, déguisé en paysan, et l'on vous soupçonne de l'avoir reçu.

BERTRAND.

Moi!

LE GARDE.

Et vous ne l'avez pas vu?

BERTRAND.

Non.

LE GARDE, d'un air de méfiance et d'importance.

Je vous somme de nous dire la vérité. Parlez.

BERTRAND.

Je ne l'ai pas vu, aussi vrai comme vous êtes honnête homme!

LE GARDE, à part.

Il ment! (*Aux siens.*) Visitez sa maison.

(Quelques gardes entrent dans la ferme.)

BERTRAND, à part.

Ciel! déroutons-les par une fausse confi-

dence. (*Haut.*) Apprenez donc que ce matin un étranger...

(On entend Antonin chanter les deux vers suivans.)

Et mon joyeux refrain
Abrège le chemin.

BERTRAND, à part.

Qu'entends-je ? Antonin !

LE GARDE, avec intention.

Quel est cet homme qui s'avance ?

BERTRAND, à part.

Tout va se découvrir s'il me devance au château !

LE GARDE, aux siens.

Il se trouble, je crois.

BERTRAND, à part.

Comment les avertir ?

LE GARDE, à Bertrand.

C'est lui !

BERTRAND.

Qui ?

LE GARDE.

L'officier !

BERTRAND.

Comment diable ! (*A part.*) Quel trait de lumière !

LE GARDE.

Eh bien!

BERTRAND, à part.

Oh! la bonne idée! Antonin ne risque rien. (*Haut.*) C'est lui-même.

LE GARDE, aux siens.

J'en étais sûr... Observons bien.

(Les gardes se cachent, Antonin descend la montagne, par le même côté que Germaine et Rosette sont venues.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIN.

ANTONIN.

Pour charmer le voyage,
Je chante mon amour,
Loin de sa femme, en mariage
On dit souvent qu'il n'est pas sage
De faire d' long séjour;
Mais Rosett' m'est fidèle,
Je retourne auprès d'elle,
Et mon joyeux refrain
Abrège le chemin.

Bonjour, Bertrand!

BERTRAND.

Monsieur, plus de mystère.

LE CHŒUR.

Non il n'a pu se taire.

ANTONIN.

Comment ?

LE CHŒUR.

Il a tout déclaré!

ANTONIN, surpris.

Mais quoi ?

LE CHŒUR.

Le fait est avéré ?

ANTONIN.

Il a tout déclaré...
Le fait est avéré...

LE CHŒUR.

Oui.

ANTONIN.

Mais, que voulez-vous dire?

(Ici les gardes sortent de la ferme, et présentent l'uniforme complet de Gercour.)

LE GARDE.

Vous êtes officier, et voilà votre habit.

ANTONIN.

Messieurs, vous voulez rire ;
Je n'suis pas officier.
(A part.)
Ils ont perdu l'esprit !

CHŒUR.

Allons, reprenez votre habit!...

ANTONIN.

Mais, que voulez-vous faire?

CHOEUR.

Vous conduire au château.

ANTONIN.

Au château?

Au château? Justement j'y vais, Messieurs, et si vous voulez m'y conduire...

CHOEUR.

Allons, partons tout de suite;
Et, sans faire tant le nigaud,
Monsieur, dépêchez-vous bien vite,
Et veuillez nous suivre, il le faut.

ANTONIN.

Morguenne! quelle suite!
Quand je s'rais le seigneur du château,
Le cortège n' serait pas plus beau.

BERTRAND.

Devançons-les bien vite
Afin d'annoncer au château,
Ce diable d'incident nouveau.

(Bertrand entre précipitamment chez lui, les Gardes emportent l'habit. On suit la même route que Germaine, sa fille, Gercour et Florval ont prise.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon richement décoré, mais un peu dans le goût antique.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Non, madame la Marquise, les gens que j'ai envoyés à la découverte ne sont pas encore revenus.

LA MARQUISE.

Et le postillon?

FRANÇOIS.

Il repose.

LA MARQUISE.

Que son erreur me cause de chagrin!

FRANÇOIS.

L'étourdi! il va à Paris chercher M. Danville, votre neveu, et il ramène un officier qu'il ne connaît pas!...

LA MARQUISE.

Et c'est bien Gercour qu'il t'a nommé?

FRANÇOIS.

C'est le nom de l'adversaire de votre neveu.

LA MARQUISE.

Il l'a conduit jusqu'à une lieue d'ici?

FRANÇOIS.

Oui, Madame, c'est là que le cabriolet a versé et que l'officier l'a quitté.

LA MARQUISE.

Gercour plus j'y pense... ce nom ne m'est pas inconnu, et il me semble que ma nièce...

FRANÇOIS.

Madame de Surville?

LA MARQUISE

Je lui en ai souvent entendu parler, et je crois qu'elle le connaît. Au reste, je l'attends elle-même aujourd'hui.

FRANÇOIS.

Madame de Surville vous aportera peut-être quelques nouvelles consolantes.

LA MARQUISE.

Je l'espère

FRANÇOIS.

Ah! j'oubliais : la mère Germaine, sa fille et Antonin son époux... désirent avoir l'honneur de vous être présentés.

LA MARQUISE.

Je les attendais ; faites entrer. Il ne faut pas que la pauvre petite se ressente du chagrin que j'éprouve.

FRANÇOIS.

Entrez.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, FLORVAL, donnant la main à GERMAINE, GERCOUR à ROSETTE.

FLORVAL, GERMAINE, GERCOUR, ROSETTE.

CHANT.

Rosette et son époux
Viennent auprès de vous,
Bénissant votre bienfesance,
Exprimer leur reconnaissance.

LA MARQUISE.

Bonjour, mes chers enfans.

TOUS.

Madame est bien polie !

LA MARQUISE.

Rosette est encore embellie ;
Les époux sont charmans !

TOUS.

Madame est bien polie
Pour de simples paysans !

LA MARQUISE.

Les soins que j'eus de son enfance
Ont la plus douce récompense,
Si par le choix qu'a fait son cœur,
Rosette trouve le bonheur !

TOUS, excepté la Marquise.

Le choix qu'a fait { mon / son } cœur,
Assure { mon / son } bonheur.

LA MARQUISE.

Conservez bien votre bonheur.

FLORVAL à Gercour. } à part.
GERCOUR à Florval. }

Attention, de la prudence !

LA MARQUISE, en montrant Florval.

Comment s'appelle ce garçon ?

FLORVAL.

Pierre, Madame, c'est mon nom.

GERCOUR.

Allons, parle avec assurance.

FLORVAL.

Madame, je suis le cousin,
Et de Rosette et d'Antonin.

GERCOUR, GERMAINE, ROSETTE,

Oui, Madame, c'est { leur / mon } cousin.

ENSEMBLE.

GERCOUR, GERMAINE, FLORVAL, ROSETTE, à part
Sa confiance me rassure,

Elle { le / me } prend pour Antonin.

LA MARQUISE, à part.

Ils ont vraiment bonne tournure,
Et l'air spirituel et fin.

CHANT.

Je tiendrai ma promesse :
La dot est le prix mérité
Offert par ma tendresse
A la candeur, à la beauté.

GERMAINE ET ROSETTE.

Que de bonté !

FLORVAL ET GERCOUR.

Que de noblesse !

TOUS.

Chaque année avec ivresse,
Rosette et son époux
Viendront auprès de vous.

ENSEMBLE.

Bénissant votre bienfesance ;
Exprimer leur reconnaissance.

LA MARQUISE.

De vous revoir, j'ai l'espérance ;
Ce sera là ma récompense.

LA MARQUISE.

J'ai sûrement bien du plaisir à vous voir,

mes enfans, mais je suis dans une inquiétude!... un évènement malheureux...

GERMAINE.

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE, à Rosette.

Tu connais mon neveu?

ROSETTE.

Oui, Madame! un joli garçon...

GERMAINE.

Que lui est-il donc arrivé?

LA MARQUISE.

Hier au soir il s'est battu en duel à Paris j'ignore jusqu'à présent...

GERCOUR, à part.

O ciel!

GERMAINE.

V'là qu'est ben terrible!

ROSETTE.

Comment, Madame! monsieur Danville?

GERCOUR, à part.

Danville, c'est lui!

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant.

FLORVAL, à part.

Où diable nous sommes-nous fourrés?

ROSETTE.

Et avec qui donc s'est-il battu ?

LA MARQUISE.

Avec un jeune officier nommé Gercour, et que je ne connais point.

ROSETTE.

Ni moi.

FLORVAL.

Ni moi.

GERCOUR.

Ni moi.

LA MARQUISE.

Mais, instruite qu'il a eu l'audace de braver ma douleur en venant se réfugier sur mes terres, j'ai envoyé mes gardes à sa poursuite.

GERMAINE.

Voyez donc ces jeunes gens !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE, ensuite Mme DE SURVILLE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

MADAME de Surville.

GERCOUR, à Florval.

Madame de Surville !

FLORVAL, à Gercour.

Que vient-elle faire ici ?

LA MARQUISE.

Ma nièce !

GERCOUR, à Florval à part.

Sa nièce !

FLORVAL, à Gercour à part.

Allons, nous voilà bien !

LA MARQUISE, à Madame de Surville.

Eh ! viens donc, ma chère enfant !

Mme DE SURVILLE.

Ma tante !

(Elles s'embrassent.)

LA MARQUISE.

Tu as sans doute appris la cause de mes inquiétudes ?

Mme DE SURVILLE, en apercevant Gercour qui s'efforce par des signes de faire comprendre sa position.

Gercour !

LA MARQUISE, interprétant mal ce mot.

Lui-même. Je t'attendais pour me confirmer cette triste vérité. Il nous prive du bonheur de voir Danville.

Mme DE SURVILLE.

Ah ! ma tante, il faut espérer. (*A part.*) Je n'ose l'interroger.

ROSETTE, à madame de Surville.

Madame veut-elle me permettre ?...

Mme DE SURVILLE.

Ah ! c'est toi, Rosette !

GERMAINE.

Oui, Madame ; elle est mariée depuis peu de jours, et voilà son mari.

(En montrant Gercour.)

Mme DE SURVILLE.

Quoi ! c'est !...

LA MARQUISE.

Antonin, le mari de Rosette.

Mme DE SURVILLE, à part.

Antonin !

ROSETTE, fesant la révérence, et s'adressant à Gercour.

Salue donc, Antonin.

GERCOUR, embarrassé.

Madame.... Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir ici, et je... certainement...

LA MARQUISE.

C'est bon ! c'est bon ! mon garçon, ma nièce devine ce que tu veux dire.

GERMAINE.

Voilà aussi notre cousin Pierre. (*A part.*) Mon Dieu! comme je suis obligée de mentir!

Mme DE SURVILLE.

Ah!... (*A part.*) Florval aussi!

FLORVAL, finement.

Oui, Madame, pour vous servir.

LA MARQUISE.

C'est assez, mes enfans. (*A Madame de Surville.*) Je vais m'acquitter de l'engagement que j'ai pris avec Rosette.

Mme DE SURVILLE.

Quoi donc, ma tante?

LA MARQUISE.

Je lui ai promis une dot, et je vais la lui remettre.

ROSETTE.

Vous êtes trop bonne, Madame.

GERMAINE, à part.

J' voudrais déjà être partie!

LA MARQUISE.

Allons, Rosette, donne le bras à ton mari, et suivez-moi tous, mes enfans. Ma nièce, je reviens à l'instant.

Mme DE SURVILLE, à part.

Je ne puis comprendre...

LA MARQUISE, à Gercour.

Eh bien! Antonin?

ROSETTE, effrayée et prenant le bras de Gercour.

Viens donc?

FLORVAL, à madame de Surville, en passant près d'elle.

La moindre indiscrétion nous serait funeste!

(Madame de Surville reste confondue.)

SCÈNE IV.

Mme DE SURVILLE.

Eh! quoi? c'est avec Danville que Gercour s'est battu! et je le trouve ici sous le nom d'Antonin quand, d'après le rapport de son valet, je le croyais en fuite! Pourquoi ce déguisement, et pourquoi Florval se trouve-t-il avec lui?... Je m'y perds. Quelle imprudence! S'il était découvert!.... heureusement que Gercour n'est connu que de moi.

AIR.

Amour, entends ma voix, j'invoque ta puissance;
Loin d'un amant chéri détourne le danger!
Gercour est malheureux, mais j'en crois sa constance;

Je dois le secourir, tu dois le protéger,
Fuyez, vaine terreur ! un doux espoir m'enflamme !
Il vient me consoler et ranimer mon ame.
Ce cœur rempli de tendresse et d'amour,
Je le sens bien, est fixé sans retour !
Compte sur moi, Gercour, ta Pauline qui t'aime,
En ce fatal séjour ne t'abandonne pas ;
Et si, pour toi, le péril est extrême,
Avec ardeur, je m'attache à tes pas !...

SCÈNE V.

Mme DE SURVILLE, GERCOUR.

GERCOUR.

Enfin, j'ai pu m'échapper, ma chère Pauline !

Mme DE SURVILLE.

Ah ! mon ami... par quel étrange évènement vous rencontré-je chez ma tante ?

GERCOUR.

Par l'évènement le plus inconcevable.

Mme DE SURVILLE.

Venir ici !...

GERCOUR.

Pouvais-je deviner ?

Mme DE SURVILLE.

Ignoriez-vous que la marquise de Gernance...

GERCOUR.

Vous m'avez bien quelquefois parlé d'une tante, mais vous ne me l'avez jamais nommée.

Mme DE SURVILLE.

Comment! il serait possible?

GERCOUR.

Jamais! si je l'eusse connue, je me serais bien gardé de venir chez elle.

Mme DE SURVILLE.

Et point de nouvelles de Danville!

GERCOUR.

Pourquoi vous inquiéter? Avant la fin du jour peut-être en aurons-nous?

Mme DE SURVILLE.

Mais quel est votre dessein, et quel parti allez-vous prendre?

GERCOUR.

Je n'en sais rien encore.

Mme DE SURVILLE.

Pourquoi ce déguisement? et pourquoi passez-vous pour l'époux de Rosette?

GERCOUR.

Il serait trop long de vous expliquer la plus bizarre aventure;.. qu'il vous suffise de savoir que, par amour pour vous, je me suis querellé, je me suis battu, je me suis déguisé, je me suis marié... et me trouve ici dans le plus cruel embarras...

Mme DE SURVILLE, empressée.

Mais, mon ami, vous ne pouvez pas rester au château !

GERCOUR.

Hélas ! je ne sens que trop qu'il faut nous séparer !...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FLORVAL, accourant.

J'étais sûr de vous trouver ensemble ! imprudens que vous êtes ! ... La Marquise suit mes pas, mais rassurez-vous, Madame, dans un instant Rosette aura touché sa dot, et nous nous éloignerons de ces lieux... On vient ! silence !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE GERMAINE, ROSETTE.

GERMAINE.

Ah! mon Dieu! madame la Marquise queu tems i' fait!

ROSETTE.

Comment nous en aller avec la pluie q tombe?

GERMAINE.

Il faut ben c'pendant, que dirait Ant....

ROSETTE, l'interrompant.

Paix donc, ma mère!

LA MARQUISE.

En effet, ces enfans ne peuvent pas s'e retourner actuellement.

Mme DE SURVILLE.

Sans doute, ma tante, et je vois la mè Germaine et sa fille obligées de passer la nt au château.

LA MARQUISE.

Oh! j'y ai déjà pensé, et j'ai même désig la chambre des nouveaux mariés.

(Mouvement de stupéfaction.)

GERMAINE, bas à Rosette.

Dis donc que tu n' veux pas.

LA MARQUISE.

Germaine, je vous ai destiné aussi un appartement pour vous et le cousin.

M[me] DE SURVILLE.

Nouvel embarras!

GERMAINE.

Madame.... vous êtes bien bonne..... mais tout cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc, Germaine?

M[me] DE SURVILLE, à part.

Tout va se découvrir!

GERMAINE.

Oh! Madame.... c'est que....

LA MARQUISE.

Rosette serait-elle fâchée de cet arrangement?

ROSETTE, embarrassée.

Non, Madame, mais..... (*A Germaine.*) Dites donc, ma mère, est-ce que?...

GERMAINE, bas à Rosette.

Non!.... je ne veux pas d' ça, je ne veux pas d' ça!

LA MARQUISE.

Et que pense Antonin ?

GERCOUR.

Oh! moi, je suis à vos ordres, madame la Marquise. (*A madame de Surville.*) Il faut que je joue mon rôle jusqu'au bout.

GERMAINE.

Il n'y a pas d'ordre qui tienne. J' déclare, moi, qu' ma fille ne me quitt'ra pas.

LA MARQUISE, à Germaine.

Vous me surprenez.

FLORVAL, à part.

Comment sortir de là ?

GERMAINE.

C'est bien arrangé tout ça, sûr'ment; c'est bel et bon, et c'pendant j' dis, sur mon honneur, qu' ça n' se peut pas et qu'y a de bonnes raisons.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

(Moment de silence.)

Mme DE SURVILLE, à part.

Je tremble!

LA MARQUISE, à Germaine.

Vous ne voulez pas me répondre? (*Elle prend Rosette à part.*) Voyons, Rosette.

(Pendant que la Marquise attire Rosette en avant du théâtre, Florval semble parler à Germaine.)

GERMAINE, à Florval.

Oh! je n'entends pas ça, je n'entends pas ça, je n'entends pas ça....

LA MARQUISE, à Rosette.

Parle-moi franchement; est-ce qu'il y a déjà de la brouille dans le ménage? (*Plus bas.*) est-ce que tu n'aimes pas ton mari?

ROSETTE, embarrassée.

Si fait, Madame, mais c'est que...., il y a des choses qui....

LA MARQUISE.

Comment, des choses?

ROSETTE.

Ah! Madame! il ne faut pas croire pour cela que mon mari..... c'est que..... voyez-vous?....

LA MARQUISE.

Je vois bien qu'il faut que je m'adresse à Antonin. Antonin!

GERMAINE, s'apercevant que Gercour ne répond pas au nom d'Antonin.

Réponds donc à Madame, Antonin!

GERCOUR, s'approche embarrassé.

Me voilà, Madame!

Mme DE SURVILLE, à part.

Je suis sur les épines!

LA MARQUISE, à Gercour et à Rosette.

Que se passe-t-il donc entre vous deux?

ROSETTE.

Oh! rien du tout, Madame.

GERCOUR.

Absolument rien.

LA MARQUISE.

Mais qu'avez-vous? (*A Gercour.*) Est-ce que tu ne l'aimes pas?

GERCOUR.

Oh! si fait, Madame, je l'aime.

LA MARQUISE.

En ce cas.... voyez comme ils sont enfans! se bouder après cinq jours de mariage! c'est commencer de bonne heure.

ROSETTE.

Antonin sait bien que je ne boude pas, Madame.

GERCOUR.

Ni moi non plus.

LE MARQUISE.

Puisque c'est ainsi, allons, donnez-vous la main, et qu'on s'embrasse devant moi.

GERMAINE, à part.

Oh! c'est trop fort, ça!

(Elle tire Rosette par son jupon.)

ROSETTE.

Oui, ma mère, j'obéis.

(Elle se laisse embrasser.)

LA MARQUISE.

Voilà tout arrangé. Plus de dispute; n'en parlons plus.

GERMAINE.

Non pas, non pas. Il faut que j' parle, il faut que j' parlé. Je n'y tiens plus, il faut que j' parle....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE, ensuite BERTRAND.

LE DOMESTIQUE.

MADAME.

LA MARQUISE.

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

C'est Bertrand, le fermier, qui demande à parler à Antonin.

GERCOUR.

Je vais voir ce qu'il me veut.

LA MARQUISE, avec intention.

Non, restez : qu'il entre.

FLORVAL, à part.

Que vient-il nous apprendre !

LA MARQUISE, à madame de Surville.

Ne trouves-tu pas qu'il y a quelque chose de singulier dans tout ceci ?

Mme DE SURVILLE.

Ma tante.... je ne vois pas....

LA MARQUISE.

Il se passe des choses extraordinaires.

BERTRAND, arrivant précipitamment.

Antonin ! Antonin ! (*Il reste surpris à la vue de la Marquise.*) Ah ! pardon, madame la Marquise ; je ne vous apercevais pas.

LA MARQUISE.

Mais qu'avez-vous, Bertrand? Approchez, vous paraissez troublé!

BERTRAND.

Oh ! Madame, je vas vous dire....

LA MARQUISE.

Quoi donc?

BERTRAND.

C'est un événement si extraordinaire!... Vous m'en voyez tout tremblant.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

FLORVAL, à part.

Il ne sait plus ce qu'il dit.

BERTRAND.

J'étais tranquillement dans ma ferme, quand tout-à-coup le tonnerre..... non..... c'étaient vos gardes.

LA MARQUISE.

Après.

CERCOUR, à part.

Il ne s'en tirera pas.

BERTRAND.

Ils ont rencontré un jeune officier.

LA MARQUISE, Mme DE SURVILLE, CERCOUR, FLORVAL.

Un officier!

BERTRAND.

C'est-à-dire, c'était un paysan... Non... Si fait... Mais comme ils ont cru que c'était

un militaire qu'ils cherchaient, ils l'ont arrêté.

LA MARQUISE.

Et qu'a de commun l'arrestation de ce militaire avec Antonin?

BERTRAND.

Je n peux pas vous dire ça, Madame. J'étais venu simplement...

LA MARQUISE, à madame de Surville.

D'où vient son empressement? (*A Bertrand.*) Eh! pourquoi l'ont-ils arrêté, cet officier?

BERTRAND.

Parce qu'ils disent qu'il était déguisé.

LA MARQUISE.

Déguisé!

BERTRAND.

Tout le village le suit, voilà qu'on l'amène. (*A part.*) Et moi, je me sauve, crainte d'explication.

(Il sort.)

GERCOUR, à part.

Que devenir?

FLORVAL, à Gercour.

Ma foi!...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIN, GARDES, PAYSANS.

GARDES ET LES PAYSANS.

Nous tenons enfin le coupable,
Auprès de vous, Madame, on le fait avancer.
Sur son sort, daignez prononcer.

GERMAINE ET ROSETTE, à part.

Ciel! Antonin!... est-il croyable!
Où me cacher, où me fourrer?

FLORVAL, GERCOUR, à part.

Antonin! je me donne au diable,
Si je sais comment m'en tirer!

MADAME DE SURVILLE, à part.

Hélas! ce dernier coup m'accable;
Je n'ose plus rien espérer!...

ANTONIN.

Mais de quoi suis-je donc coupable,
Et pourquoi m'a-t-on arrêté?

LA MARQUISE.

Monsieur, veuillez m'instruire.

ANTONIN.

Monsieur, Monsieur... Madame, en vérité,
Je n'sais ce que cela veut dire.

LA MARQUISE.

En vain vous vouliez feindre.

ANTONIN.

Non !

LA MARQUISE.

En ce cas, dites votre nom.

ANTONIN.

Je m'appelle Antonin, et Rosette est ma femme.
Tiens !... pardiu'... la voilà, Madame !

LA MARQUISE.

Quoi ! votre femme, dites-vous !
Quel sera donc cet autre époux ?

ANTONIN.

Rosette, avoir un autre époux
Jarni ! j'étouffe de colère !...

LA MARQUISE, vivement.

Germaine, expliquez-vous,
Dévoilez ce mystère !

GERMAINE ET ROSETTE.

Calmez, calmez votre courroux !...

FLORVAL, GERCOUR, GERMAINE, ROSETTE.

Nous allons tous vous satisfaire.

ANTONIN.

Jarni ! j'étouffe de colère !...

LA MARQUISE.

(A part.)

Eh bien ! parlez !... leur embarras...

Ma nièce qui se trouble..
Quel soupçon!... si c'était... ils ne répondent pas:
Mon impatience redouble...

TOUS, excepté la Maquise.

Mon esprit se trouble!

LE CHOEUR.

Madame est en courroux,
Chacun tout bas soupire :
Ils ne veulent pas dire
Quel est le véritable époux.

LA MARQUISE.

Je ne puis cacher mon courroux!

ANTONIN, à part.

Rosette, avoir un autre époux!

ROSETTE ET GERMAINE.

Mon esprit se trouble.

MADAME DE SURVILLE.

Ma crainte redouble.

GERCOUR, à Florval.

Je suis confondu!

FLORVAL, à Gercour.

Et tout est perdu!

ROSETTE, à Germaine qui a envie de parler.

Ne dites rien ma mère....

TOUS, excepté la Marquise et Antonin.

Quel cruel embarras!

ANTONIN, à part.

Il ne répondra pas !

LA MARQUISE, à Gercour.

Parlez, ou craignez ma colère !

MADAME DE SURVILLE, se jetant entre la Marquise et Gercour.

Son crime fut involontaire !...

FLORVAL, à part.

Jamais femme n'a pu se taire !

LA MARQUISE.

C'est Gercour !

GERCOUR.

Oui, c'est moi !

(En parlant en prose pendant le silence de la musique.)

Oui, Madame, je suis Gercour!

LE CHOEUR.

Gercour... Gercour !...

LA MARQUISE.

Eh ! quoi,
Venir ici braver ma peine !
Oser, sous un faux nom,
Me tromper !

MADAME DE SURVILLE.

Pardonnez-lui.

LA MARQUISE.

Non.
Gardes ! qu'on le retienne...

(Elle sort, les Gardes s'approchent de Gercour.)

GERCOUR, en colère.

Oser m'arrêter, moi !
De quel droit et pourquoi ?
Le premier qui s'avance...

LES GARDES.

Vous osez faire résistance ?

MADAME DE SURVILLE.

Ne faites point de résistance ;
Je saurai, de ma tante, apaiser le courroux.

GERCOUR.

Ah ! Pauline, qu'exigez-vous ?

MADAME DE SURVILLE, aux Gardes.

Amis, d'apaiser le courroux
De la marquise de Gernance,
Je puis vous donner l'assurance :
Comptez sur moi, retirez-vous.

LES GARDES.

Puisque d'apaiser le courroux
De la marquise de Gernance,
Madame conçoit l'espérance,
Obéissons, retirons-nous.

GERCOUR, à Florval.

Je pourrais braver un courroux
Et qui me blesse et qui m'offense ;
Mais l'amour veut obéissance :
Je me soumets, retirons-nous.

MADAME DE SURVILLE, prenant la main de Gercour.

Comptez sur ma reconnaissance !

LE CHŒUR.

Sans hésiter, livrons-nous tous,
Mes bons amis, à sa prudence,
Retirons-nous.

ANTONIN, à part.

En vain, d'apaiser le courroux
De la Marquise de Gernance,
Chacun d'eux conçoit l'espérance;
Moi, je vais les prévenir tous.

GERMAINE ET ROSETTE, montrant Antonin.

Je crains que ce vilain jaloux
Ne ménag' queuque manigance
Près d' la marquise de Gernance;
De ses projets, méfions-nous.

TOUS.

Retirons-nous, retirons-nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'extérieur du château de Gernance; on voit à gauche des spectateurs, la grille du parc; plus haut, sont des arbres; à droite une aile du château à deux étages: en face et dans le fond, est la porte qui mène dans l'intérieur. On y arrive par un escalier de deux ou trois marches; à côté et au-dessous de la fenêtre qui est au premier, est une petite porte.

SCÈNE I.

ANTONIN.

(Il entre par la porte du fond et regarde s'il n'y a personne.)

Personne.... Bon! il est là haut, c' malin qui voulait enlever ma femme et une dot, ce qu' est ben mieux. Il restera là jusqu'à ce que l' courier qu'on a envoyé à Paris pour avoir des nouvelles de monsieur Danville, soit de retour. En attendant on li a rendu son bel habit..... Mais queu tapage ça a fait dans l' château!... Et madame de Surville.... Elle a queuque manigance avec lui..... C'est sûr, comme elle priait madame la Marquise!..... Ma tante, qu'elle li disait comme ça, (*Joi-*

gnant ses mains) i' n'est pas coupable.... Laissez-moi, répondait l'autre, et puis Rosette qui voulait avoir raison..... Oh! qu' j'ons eu tort de m' marier !.... Mais v'là c' que c'est qu' d'être joli garçon.

COUPLETS.

I. COUPLET.

Toutes les filles du village,
Me trouvaient un je ne sais quoi
Qui plaisait même à la plus sage;
Et chacune voulait de moi,
En mariage.

Je ne voulions pas. J'avions entendu dire que quand une femme est la nôtre elle n'est plus à nous, quoiqu'elle nous aime toujours ben, et j' disions à part moi :

Être mari, c'est être heureux,
Mais être garçon vaut ben mieux.

II. COUPLET.

Pourtant un jour, je vis Rosette,
Au pied léger, à l'œil fripon;
Mon cœur fut pris par c'te brunette,
Et je l'épousis tout de bon.
Queu jour de fête !

Comme je dansis, comme j'étions conte...

comme elle m'aimait! comme le soir..... comme le matin, j' disions.

Être garçon, c'est être heureux,
Mais être mari vaut bien mieux.

III. COUPLET.

Il' veut que j' l'aime à la folie;
Mais all' n' veut pas que j' sois jaloux,
Et pour m' guérir d' ma jalousie,
Ma femme prend un autre époux.
Queu perfidie!

Qu'all' revienne encore avec son air doucereux : *mon cher Antonin! mon bon petit!* I n'y en a plus de petit, non i n'y en a plus. Oh! jarnigoi!

Être mari, c'est être heureux,
Mais ne l'être pas vaut bien mieux.

(Il fait nuit pendant ce dernier couplet.)

V'là la nuit, morguienne! je n' m'endormirons pas. Tant que c't' autre épouseux s'ra dans l' château, je ne s'rons pas tranquille. Mais, j'entends quelqu'un.... Tiens, c'est madame de Surville et c' M. Florval qui voulait être aussi d' la famille... Voyons un peu c' qui va se passer.

(Il se cache derrière une charmille placée à côté de la grille du parc.)

SCÈNE II.

Mme DE SURVILLE, FLORVAL, ANTONIN, auprès de la charmille.

FLORVAL, en costume de ville.

Eh bien! Madame, avez-vous réussi?

Mme DE SURVILLE.

Hélas! non. Ma tante ne veut rien entendre; je ne lui ai point caché les sentimens qui m'unissent à Gercour; mes instances ont été inutiles.

FLORVAL.

Oui... eh bien!

Mme DE SURVILLE.

Quel parti prendre?

FLORVAL.

Il faut enlever Gercour.

Mme DE SURVILLE.

L'enlever!

FLORVAL.

Oui, mais, avant tout, il faut savoir où il est.

Mme DE SURVILLE, montrant un balcon au second.

Cette croisée est la sienne.

FLORVAL.

C'est bien haut... Il faudrait cependant nous faire entendre.

Mme DE SURVILLE.

Par quel moyen?

FLORVAL.

Chantez.

Mme DE SURVILLE.

Chanter! J'en ai bien envie!

FLORVAL.

Il le faut; nous avons mille exemples... Blondel se fit entendre de son roi.

Mme DE SURVILLE.

Vous êtes fou, Florval...

FLORVAL.

Non pas, non pas. Si Gercour est dans cette aîle du château, il entendra votre voix, et il répondra.

Mme DE SURVILLE.

Que chanterai-je?

FLORVAL.

Ce que vous voudrez.

Mme DE SURVILLE.

Une romance?

FLORVAL.

Oh! je vous en conjure, point de romance, des couplets, un air... ce qui vous passera par la tête... n'importe... pourvu qu'il vous entende.

Mme DE SURVILLE.

Je vais donc chanter; mais, par précaution, ouvrez la grille du parc.

(Elle lui donne une clef, il va ouvrir la grille.)

ANTONIN, à part.

Oui dà! c'est bon!

MADAME DE SURVILLE.

COUPLETS.

I. COUPLET.

Je n'entends rien,
Disait gente fillette,
En fait d'amour, à frivole entretien.
On dit : Je t'aime, en nous contant fleurette,
Mais, si le cœur, ce doux mot ne répète,
Je n'entends rien.

II. COUPLET.

Je n'entends rien,
Et la nuit est profonde.
Dit-elle un soir, en appelant Bastien,
Lorsqu'à le voir, tout mon bonheur se fonde,
Faut-il qu'ici l'écho seul me réponde :
Je n'entends rien.

III. COUPLET.

GERCOUR, bas, à son balcon.

J'entends fort bien,
Mais, contrainte cruelle!
Autour de moi, veille plus d'un gardien.
Si je suis sourd, lorsque leur voix m'appelle,
Auprès de moi, lorsque chante ma belle,
J'entends fort bien!

MADAME DE SURVILLE ET FLORVAL.

(Apercevant Gercour.)

Il entend bien.

ANTONIN, à part.

Écoutons bien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, **GERCOUR**, au balcon, **ROSETTE**, à sa fenêtre, placée à la droite du balcon, mais au premier étage.

(Le chant continue.)

GERCOUR, en uniforme.

MA Pauline, j'entends fort bien.

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL.

Parle plus bas, je t'entends bien.

ROSETTE ET ANTONIN.

Chut! chut! écoutons bien!

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL, ensuite GERCOUR.

On travaille à { ta / ma } délivrance,
Et tout se dispose en silence.

ROSETTE, à part.

Je me doute de ce que c'est;
Ah! quel bonheur, s'il échappait!

ANTONIN, de même.

Oui dà! je devin' ce que c'est
Mais je dis que ça n'est pas fait.

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL.

Il faut te tenir prêt.

GERCOUR.

Pour moi, je suis tout prêt.

FLORVAL.

La grille du parc est ouverte
Dans peu nous reviendrons.

ANTONIN, à part.

Moi, j' vas aller donner l'alerte,
Dans peu, nous nous r'verrons.

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL, GERCOUR.

Rentrons, rentrons, silence!

ANTONIN, ROSETTE.

Cachons-nous bien, silence.

(Gercour se retire, madame de Surville et Florval rentrent dans le château.)

SCÈNE IV.

ANTONIN, ROSETTE, à sa fenêtre.

ANTONIN.

Ils sont partis!... ah! ah! ils veulent l'enlever! Ils n'en sont pas encore à leux fin. J'vas tout aller dégoiser à madame la Marquise.

ROSETTE, haut.

Qu'est-ce que j'entends? Fi! ce serait infâme!

ANTONIN.

Ah! te voilà, toi!... tu écoutais! eh! bien, ui, j'vas tout aller dire; c'est une trop bonne ccasion de me venger!

ROSETTE.

Mon petit Antonin!

ANTONIN.

Vous êtes une infidèle!

ROSETTE.

Tu le mériterais bien!

ANTONIN.

Oh! tu ne m'y prendras plus, et de peur ı'il te prenne envie de sortir, je vas t'enrmer.

ROSETTE.

Quelle noirceur! tu me le paieras! entends-tu?

ANTONIN.

J'entends fort bien... J'entends fort bien.

(Antonin sort par la porte du château.)

SCÈNE V.

ROSETTE à sa fenêtre, ensuite DANVILLE.

(Il entre par la grille après le monologue suivant; il a la manche droite de son habit fendue, et nouée avec des rubans noirs, afin d'indiquer sa blessure.)

ROSETTE.

C'EST indigne! être jaloux comme ça! Il va tout découvrir à madame la Marquise. Ah mon Dieu! mais qu'entends-je? une voiture! Serait-ce celle de madame de Surville? Tâchons de prévenir M. Gercour.

DANVILLE, enveloppé dans son manteau.

La grille ouverte! c'est trop heureux! me voici donc chez ma tante. Ma foi, Danville tu l'as échappé belle!

ROSETTE, après avoir fait d'inutiles efforts pour apercevoir Gercour.

A-t-il fermé sa fenêtre? Monsieur! Monsieur!

DANVILLE.

Oh! oh! on m'appelle!

ROSETTE.

Il n'entend pas.

DANVILLE.

Heim ?

ROSETTE.

Mais, j'aperçois... un uniforme... Oh ! c'est lui... comment est-il descendu ?... Monsieur !

DANVILLE.

C'est une voix de femme! Me voilà en bonne fortune, approchons.

ROSETTE.

Ah! Monsieur, vous n'avez pas un instant à perdre. La Marquise est furieuse, madame de Surville vous attend...

DANVILLE.

Ma cousine...

ROSETTE.

Et Antonin est allé tout déclarer.

DANVILLE, à part.

Que veut-elle dire ?

ROSETTE.

Sauvez-vous ! J'aurais tant de chagrin s'il vous arrivait quelque malheur ! Vous êtes si aimable, et mon mari si jaloux ..

DANVILLE, à part.

La bonne confidence !

ROSETTE.

Quel train il ferait s'il savait seulement que je vous ai parlé après le baiser de tantôt. Adieu, Monsieur, bon voyage

(Elle ferme sa fenêtre.)

SCÈNE VI.

DANVILLE.

Bon voyage! écoutez donc, ma belle.... elle a fermé sa fenêtre. La singulière aventure! Au reste, celle-ci est plus drôle que celle d'hier au soir. Je n'ai été blessé que légèrement au bras, mais cela pouvait être plus sérieux. Ce qu'il y a de fort bizarre, c'est que j'ai trouvé dans la voiture que Gercour m'a laissée en prenant la mienne, sa tendre correspondance avec ma cousine. Tant mieux! Je voudrais qu'il devînt mon cousin. Il est galant! Il est brave! et ma foi, j'aime les braves autant que les belles; malgré le coup d'épée que j'ai reçu et que je méritais un peu :

RONDEAU.

Français et militaire,
Dans l'âge des plaisirs,
Aimer, combattre et plaire,
Voilà mes seuls désirs.

On me voit à ma belle
Jurer d'être constant;
Si Bellone m'appelle,
Je la quitte à l'instant :
Son image fidèle
Me suit au champ d'honneur,
Et je reviens près d'elle
Retrouver le bonheur.

Français et militaire, etc,

Mars, après les alarmes,
Le cœur d'amour épris,
Venait poser les armes
Aux genoux de Cypris.
Et, Bayard plein de gloire,
Pour devise, eut toujours :
Fidèle à la victoire,
Et fidèle aux amours,
Comme Bayard,

Français et militaire,
Dans l'âge des plaisirs,
Aimer, combattre et plaire,
Voilà mes seuls désirs!

Mais il se fait tard, allons embrasser ma tante, et me reposer,.. Qu'entends-je? quelqu'un s'avance. Il se passe ici des choses extraordinaires. Quel est donc le mystère dont je

me trouve entouré? Parbleu, tout ceci pique ma curiosité. Observons encore un instant.

(Il s'enveloppe de son manteau, et se place en avant de la charmille sur la gauche du spectateur.)

SCÈNE VII.

DANVILLE, Mme DE SURVILLE, FLORVAL, BERTRAND, ensuite GERCOUR ET ROSETTE à leur fenêtre.

FLORVAL, à Bertrand.

Et tu n'as pu lui parler?

BERTRAND.

Impossible! La clé est chez madame la Marquise, et des gardes ronflent à la porte du prisonnier. Mais où est sa fenêtre?

Mme DE SURVILLE.

Là, au second.

BERTRAND.

Si c'était au premier... Cependant, attendez, il serait possible... Oui... essayons..., j'ai aperçu une grande échelle tout près d'ici.

FLORVAL.

Cours vite la chercher.

(BERTRAND, entre dans le parc, Danville l'évite.)

FLORVAL, à madame de Surville.

Appelez Gercour.

Mme DE SURVILLE.

Gercour!...

DANVILLE, à part.

Gercour! en voici bien d'une autre. Comment Gercour est ici!

ROSETTE, ouvrant sa fenêtre.

Est-il sauvé?

FLORVAL.

Ah! charmante Rosette, vous êtes-là? et où est Antonin?

ROSETTE.

Il est allé avertir Madame, mais il en sera pour sa méchanceté, car M. Gercour n'est plus dans sa chambre.

Mme DE SURVILLE.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je viens de lui parler là, à la place où vous êtes, il n'y a qu'un instant.

FLORVAL.

Que peut-il être devenu?

Mme DE SURVILLE, élevant un peu la voix.

O ciel!

GERCOUR, paraissant à son balcon.

Chut! ne faites pas tant de bruit de peur de réveiller mes gardiens.

DANVILLE, à part.

Gercour arrêté!

Mme DE SURVILLE.

Ah! le voilà. Que disais-tu donc, Rosette?

ROSETTE.

Il est là haut! Eh! mais, à qui ai-je donc parlé?

BERTRAND, apportant une échelle.

Je la tiens!

FLORVAL.

Dépêche-toi.

DANVILLE, à part.

Oh! la bonne folie! ce serait dommage de les interrompre.

BERTRAND.

Rangez-vous, rangez-vous!

FLORVAL, aide Bertrand à placer l'échelle, dont l'extrémité doit être appuyée sur la droite du balcon, de manière qu'elle passe devant la fenêtre de Rosette.

Là! bien! descends.

Mme DE SURVILLE, à Gercour qui commence à descendre.

Surtout, Gercour, prenez bien garde!

DANVILLE, à part.

Pauvre petite !

BERTRAND.

Soyez tranquille, Madame, je tiens l'échelle.

Au moment où Gercour descend, on entend Antonin crier dans l'intérieur du château :)

Montez à la chambre de M. Gercour. Vous autres suivez-moi.

(On entend aussi quelques voix.)

Par ici, par ici !

Mme DE SURVILLE.

Ciel ! on vient !

DANVILLE, à part, riant.

Je ris de leur embarras !

GERCOUR.

Que faire ?

FLORVAL, à Gercour.

Entre chez Rosette.

GERCOUR, entre chez Rosette par la fenêtre.

ROSETTE.

Eh ! si mon mari revenait, ô ciel !

FLORVAL.

Bah ! bah ! entre toujours !

BERTRAND.

Cachons l'échelle.

(Il va la reporter où il l'a prise.)

DANVILLE, à part.

Allons courage.

(Il se cache dans les arbres.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE, GERMAINE, ANTONIN, GARDES avec des torches, PAYSANS, PAYSANNES, GERCOUR ET ROSETTE.

(Elle paraît à sa fenêtre.)

CHOEUR.

Cherchons, cherchons, où peut-il être ?

DEUX GARDES, au balcon.

Nous ne le trouvons pas,
Où diable peut-il être ?

ANTONIN, qui a couru fermer la grille.

A-t-il, pour s'échapper, sauté par la fenêtre?

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL, BERTRAND, GERCOUR et ROSETTE.

Ne nous trahissons pas.

ANTONIN.

Il n'échappera pas !

LA MARQUISE.

Partout suivez ses pas.

(Les Gardes entrent dans le parc.)

LA MARQUISE.

Eh quoi, ma nièce, que vient-on de m'apprendre? malgré mes ordres, vous protégez la fuite de Gercour?

Mme DE SURVILLE.

Oui, ma tante, je n'en fais plus mystère, j'ai dû le sauver.

LA MARQUISE.

Comment! il serait parti!

FLORVAL, à part.

Oh! l'heureuse méprise! (*Haut.*) Oui, Madame, il est déjà bien loin.

BERTRAND.

Vos gens courront, ma foi, ben long-tems avant de l'attraper.

LA MARQUISE.

Il est parti?

FLORVAL, à madame de Surville.

Elle le croit.

Mme DE SURVILLE, à Florval.

Gercour est sauvé!

LA MARQUISE.

Mais expliquez-moi, enfin...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LES GARDES, amenant Danville enveloppé dans son manteau.

LES GARDES.

Le voilà ! le voilà !

ANTONIN.

Ah ! tant mieux !

Mme DE SURVILLE.

Qu'entends-je ?

BERTRAND, à part.

Comment se fait-il ?

FLORVAL, à part.

Par où diable serait-il passé ?

GERMAINE, à part.

Pauvre jeune homme !

LA MARQUISE.

Approchez, Monsieur, approchez. Usant des droits que me donnaient sur vous vos fautes et ma tendresse pour mon neveu, j'aurais pu n'écouter qu'un trop juste courroux... J'ai préféré vous retenir dans mon château, et j'avais lieu d'espérer au moins, en me conduisant si généreusement envers vous... (*Danville se met à rire.*) Quoi ! vous riez, Monsieur ?...

DANVILLE, tâchant de garder son sérieux.

Madame... l'amour doit m'excuser à vos yeux.

LA MARQUISE.

Quelle voix!

FLORVAL.

Mais ce n'est pas Gercour!

Mme DE SURVILLE.

Non, sans doute!

ANTONIN.

Tiens!

DANVILLE, jetant son manteau.

Non, ma cousine, ce n'est pas lui.

Tout le monde et GERCOUR surtout.

Danville!

LA MARQUISE, après avoir embrassé Danville.

Mon ami!

Mme DE SURVILLE, à Danville.

Vous ne devinez pas tout le plaisir que j'éprouve.

DANVILLE, avec malice.

Si fait! si fait! (*Bas à sa cousine.*) Gercour est ici, je le sais.

ANTONIN.

Mais, dites-moi donc, Madame où est M. Gercour?

(Florval, Bertrand, madame de Surville se mettent à rire.)

GERCOUR, à Danville.

Que je suis aise de vous revoir !

(Gercour aperçoit la blessure de Danville, qui prend, avec son bras malade, la main de Gercour ; il la secoue fortement, pour lui prouver que sa blessure n'est point dangereuse.)

ROSETTE, à Antonin.

Vilain soupçonneux !

DANVILLE.

C'est les armes à la main que nous avons fait connaissance, que l'amour cimente notre amitié !

GERCOUR.

Que dites-vous ?

DANVILLE.

Ma cousine voudra bien être le gage d'une réconciliation durable et sincère. (*A Madame de Surville.*) N'est-ce pas ?

GERCOUR.

Qui a pu vous instruire ?...

DANVILLE.

Je suis revenu dans votre cabriolet et une lettre ouverte que j'ai parcourue...

GERCOUR.

J'entends !

Mme DE SURVILLE.

Ma tante, daignez approuver...

LA MARQUISE.

J'y consens; mais promettez-vous d'être plus sage?

GERCOUR.

Je le promets, me voilà marié.

GERMAINE.

Moi, je promets de ne plus mentir.

FLORVAL.

Moi, de payer mes dettes, et de retourner à Paris.

ANTONIN.

Moi, je promets de ne plus quitter Rosette.

ROSETTE.

Et moi, de ne plus...

ANTONIN.

Chut! ne jure pas. Au surplus, nous partons demain.

LA MARQUISE.

Allons, mes enfans, oublions tout, et terminons gaîment cette journée.

CHŒUR GÉNÉRAL.

L'amitié, l'hymen, et l'amour,

Vont désormais, embellir { notre / votre } vie;
Qu'aucun de nous jamais n'oublie
L'époque d'un aussi beau jour.

FIN DE LA JOURNÉE AUX AVENTURES.

ANERIES

RÉVOLUTIONNAIRES.





Comment y a-t-il là dessus ? — il y a vin d'Espagne. — ah ! soutiens encore que tu n'es pas en correspondance avec les Espagnols .

ANERIES
RÉVOLUTIONNAIRES,

OU

BALOURDISIANA, BÊTISIANA,

Etc. etc. etc....

Anecdotes de nos jours, recueillies et publiées par CAP...L.

Puissent-elles vous faire rire
Autant qu'elles ont fait pleurer !

DEUXIÈME ÉDITION.

A PARIS,

Chez CAPELLE, Libraire-Commissionnaire,
rue J. J. Rousseau.

AN X.

AVERTISSEMENT.

En publiant une seconde édition de ce Recueil, mon intention ne fut point, ainsi que je l'annonçai dans la première, de rappeler aux Français les scènes funestes qui, pendant si long-tems, ont désolé notre malheureuse patrie.

Rire et chanter aux dépens de quelques grossiers personnages qui ont joué des rôles sur

le théâtre révolutionnaire, depuis 1790 jusqu'à la mémorable journée du 18 brumaire (sans cependant en nommer aucun), tel a été mon unique but.

Puissent donc *tous les Français* qui verront ce Recueil ne pas se tromper sur mes intentions, et, s'il est possible, rire, en le parcourant, autant que j'ai ri moi-même en rassemblant les pièces qui le composent.

Des hommes pusillanimes diront peut-être que de tels tableaux sont dangereux, en ce qu'ils rappellent des événemens

que l'on doit ensevelir dans le plus profond oubli ; mais je pense, au contraire, qu'il importe à la nature humaine qu'on en montre les ridicules dans toute leur hideuse nudité, afin d'en prévenir les retours, et goûter enfin, à l'ombre de l'olivier, le repos acheté par tant de sacrifices.

Les empires en révolution, dit Roubaud, sont une liqueur en fermentation, qui se trouble et se décompose, pour former un nouveau corps. Sa vapeur enivre et asphixie, et cette ef-

fervescence dure jusqu'au moment où la partie spiritueuse se dégageant, rejette ou précipite toutes les parties hétérogènes.

« Ainsi que le cours des années
» Se forme des jours et des nuits,
» Le cercle de nos destinées
» Est marqué de joie et d'ennuis.
» Le ciel, par un ordre équitable,
» Rend l'un à l'autre profitable ;
» Et dans ces inégalités,
» Souvent sa sagesse suprême
» Sait tirer notre bonheur même
» Du sein de nos calamités ».



INTRODUCTION.

Les peuples qui n'ont qu'un livre, comme les Juifs, les Musulmans et les Guèbres, ne changent jamais d'opinion.

Les Français qui ont vu la fin du règne de Louis XV, et qui ont vu se propager les maximes des J. J. Rousseau, des Voltaire, des Montesquieu et des Raynal, ont été les témoins de la nullité du roi, du gouvernement et de la nation.

Lorsque Louis XVI monta sur le trône, il y apporta un cœur bon, de l'attachement pour son peuple, et une répugnance pour la tyrannie. Dès sa jeunesse, il avait annoncé du goût pour la réforme des abus; mais l'u-

sage de la cour de France était d'écarter les héritiers du trône de la connaissance des affaires, afin de les tromper plus aisément et de gouverner sous leur nom. Telle a été la principale cause des événemens qui ont affligé la vie du plus malheureux des rois.

Le faste de la cour de Louis XIV, du Régent et de Louis XV, n'avait été que parcimonie en comparaison de la prodigalité de celle de Louis XVI. L'insouciance sur l'avenir empêchait d'examiner et d'où provenait tant d'argent, et ce qu'il en coûtait au peuple pour le donner.

Avec de l'instruction, Louis XVI aurait pu sauver l'Etat ; car, d'une part, il était naturellement économe, et de l'autre il n'avait rien tant à cœur que le bonheur de ses sujets.

Tous les ressorts politiques étaient

usés : la corruption, l'intrigue et l'épuisement des finances éveillèrent enfin l'attention du monarque. Il voulut s'entourer de conseils ; il ne les chercha que parmi des courtisans avides et des ambitieux déhontés (1). On convoqua une assemblée de notables ; cette assemblée nécessita celle des états-généraux, et

L'an mil sept cent quatre-vingt-neuf,
France de foux devint l'élite,
Pour aviser si, par la suite,
Charrette irait devant le bœuf.

Duport consulta Mesmer sur le succès de la révolution, et ce savant empirique lui répondit : « J'ai tâté le » pouls à l'Univers ; à la troisième » crise, le monde sera sauvé ».

(1) L'ambition domine Philippe d'Orleans, disait-on au commencement de 1789 ; et si le roi le decorait du *cordon gris*, il empêcherait la révolution.

Il est plus sûr de se fier à un cheval sans frein, qu'à des discours imprudens et désordonnés. Tout est perdu, quand les méchans servent d'exemple, et les bons de risée.

PITHAGORE.

Un grand royaume est un vaisseau
Dont le monarque est le pilote ;
Gravons le bien dans le cerveau,
Un grand royaume est un vaisseau.
Si le nocher tombe à vau-l'eau,
Au hasard le navire flotte :
Un grand royaume est un vaisseau
Dont le monarque est le pilote.



ANERIES RÉVOLUTIONNAIRES.

PREMIER LIVRE.

LETTRE écrite du Faubourg Saint-Antoine à un membre de l'Assemblée Nationale.

15 août 1789.

J'AI été dimanche gratis, Monsieur, au Wauxhall d'été, où est-ce qu'on représentait la prise de la Bastille (1). En voyant ça, j'me disais, pardine le peuple a fait là une belle chose : on n'y mettait qu'des aristocrates, et c'est bien le cas de dire *qu'ils se sont servis de la patte du chat pour tirer les*

(1) Qui fut prise en deux heures, le 14 juillet 1789.

marons du feu. On y fourrait bien queuques-uns du tiers-état, mais c'était des écrivayeux qui n'seront pas si bien à Bicêtre, et ce n'sera pas si cher .... Ah ! mon dieu, quand j'y pense, à c'te Bastille, il semblait que c'était le fort Mahon, à entendre parler les Parisiens ; et ils sont entrés là comme dans du beurre : la mitraille allait chercher les ceux qui n'pensions à rien, et crac .... Enfin, on nous dit qu'c'est pour notre bien, et j'le croyons; mais ça nous fait perdre fièrement de tems du d'puis toujours, et j'crais que l'on ferait une bastille aussi grande que Paris aveuc ce que j'avons manqué à gagner. Au surplus, Monsieur le député, faites de votre mieux pour que les affaires allions bien, et crayez nous tous les habitans du faubourg disposés à nous battre pour la liberté, avec laquelle j'ai l'honneur.

ANT. DUBUIS.

Lettre d'un cocher de fiacre à un membre de l'Assemblée Nationale.

Not' Bourgeois,

Pierre Leroux qui est notre compère, et moi, avons été boire ce matin un demi-setier de cette petite goutte; voilà que tout en jasant, nous parlons de l'égalité, et par rapport à ce qui est de ça, je prenons la liberté de vous dire que je suis indigné contre le grand abus des gens à hôtels, ou celui de leurs suisses, qui empêchent mes chevaux d'entrer dans la cour lorsque je mène des personnes qui ont affaire à eux. Tenez, quand je vois qu'un évêque dans son carrosse doré moulu, et une belle dame entretenue dans son remise, vont mettre pied-à-terre tout fin drait sur le perron, et qu'un bon curé, un député du tiers-état, ou une bonne honnête

femme, qui se sont historiés pour faire leur visite, sont obligés d'essuyer la pluie, le vent et la crotte en traversant des cours d'un quart de lieue, pendant que mes chevaux restent les bras croisés dans la rue!..... J'enrage contre l'aristocratie des voitures; et je dis que ça n'est pas honorable pour nous qui sommes *les voitures de la nation*. On parle d'abolir la distingtion des ordres; est-ce que celle des voitures serait plus enracinée?...... Si les pauvres chevaux pouvaient parler, ils ne manqueraient pas de dire qu'ils naissent égaux..... Mais si les aristocrates à grandes cours ont tant d'amitié pour les leurs, et qu'ils ne veulent pas les laisser se compromettre dans la compagnie des nôtres, je consens bien à ne pas les laisser causer ensemble, pourvu que je puisse mener mon monde aussi proprement que j'ai l'honneur d'être,

BRINDAVOINE.

Lorsque Louis XVI quitta Versailles (1) et se rendit à l'hôtel-de-ville de Paris, entouré de la garde parisienne, Bailly, alors maire, lui adressa ces paroles : *Henri IV conquit sa bonne ville de Paris, aujourd'hui le peuple de Paris vient de reconquérir son roi.*

~~~

Un perruquier, voisin du lieu où l'assemblée constituante tenait ses séances, avait mis sur son enseigne : Je *rase* le clergé, je *peigne* la noblesse et *j'accommode* le tiers-état.

~~~

Les citoyens *actifs* (car c'est ainsi qu'alors on appelait la bourgeoisie de Paris) se réunissaient au champ de mars pour apprendre l'exercice. Un jour que l'aide-major leur criait : *pas*

(1) Le 17 juillet 1789.

de manœuvre ! ..... Monsieur, parlez plus poliment, dit l'un d'eux un peu fâché..... Je suis *maître maçon !* ....

~~~~

ON rencontrait à cette époque quantité de patrouilles dans Paris, et chacune d'elles se reconnaissait par le nom de son district; ainsi une patrouille du quartier du Théâtre-Français, quand on lui criait *qui vive ?* répondait, *Théâtre - Français*, une autre, *Thuileries*, une autre, *Pont-Neuf*, etc.

Une nuit, la sentinelle qui était en faction devant le corps-de-garde de la rue Bourbon-Villeneuve, voyant venir une patrouille à lui, crie de toutes ses forces : *qui vive*? on lui répond, *Bonne-Nouvelle* (nom d'une section). Caporal! Caporal! cria-t-il aussitôt, accourez, accourez, et le caporal accourut. Qui vive, demande-
~~~~

t-il à son tour ; on répéta : *Bonne-Nouvelle !* Ah ! parbleu mes amis, dit le caporal, contez-nous ça.....

L'INSCRIPTION du drapeau du district des Capucins (maintenant compris dans l'arrondissement des Thuileries) portait ces mots : *Nul ne nous fera la barbe.*

Le prince de Poix voulait entrer aux Thuileries malgré la consigne, la sentinelle s'y oppose ; le prince se nomme ; eh ! fussiez-vous le *roi des haricots*, lui dit le soldat, vous n'entrerez pas.

DANS la commune de Pantin, à deux lieues de Paris, on lisait ces mots au-dessus du corps-de-garde : Corps-de-garde de *Pantins.*

Quantités d'hommes à deux visages firent, en 1790, ce serment civique :

A la nouvelle loi	je veux être fidèle,
Je renonce dans l'ame	au régime ancien ;
Comme article de foi,	je crois la loi nouvelle,
Je crois celle qu'on blâme	opposée à tout bien.
Dieu vous donne la paix,	messieurs les démocrates,
Noblesse désolée,	au diable allez-vous-en !
Qu'il confonde à jamais	tous les aristocrates,
Messieurs de l'assemblée	ont seuls du jugement.

Lorsque les circonstances changeaient, ils coupaient en deux leur serment, et le sens n'était plus le même.

~~~~

UN paysan fut sommé de *jurer* fidélité à la constitution ; ma fine, dit-il, je n'savons pas jurer ; mais j'vons quérir mon fils le grenadier, il connait ça li, il s'en acquittera à marveille.

~~~~

UN curé des environs de Saint-

Brieux, après avoir refusé de prêter son serment civique, monte en chaire et déclame avec violence contre la nouvelle constitution du clergé. A peine est-il descendu, que son vicaire prend sa place et soutient le contraire, au grand plaisir des auditeurs. La satisfaction se peint sur tous les visages, excepté sur celui du pasteur : transporté d'une sainte colère, il interrompt vivement son adversaire, et avec l'éloquente énergie du *Père Duchesne*, il s'écrie : « Ah ! f..... je » vois bien où tu en veux venir : tu » t'imagines avoir ma cure. Eh bien ! » tu ne l'auras pas, f...... je vais ju- » rer !..... » Il se compose, remonte paisiblement à l'autel, entonne la préface, et, après avoir fini l'office, il prête son serment civique entre les mains d'un officier municipal, et au milieu des acclamations des patriotes, qui regardaient la multiplicité

des *prêtres citoyens* comme le gage assuré de la prospérité nationale.

Liste des officiers municipaux de la commune de Saint-Quentin.

MM. Néret, Soyés, Gaillard, Sautés, de Jöye, le Grand, Couillard, Ferat, Cocu, le Maire, de Laville.

Nota. Nous prendrions ceci pour une plaisanterie qui ne serait pas même du meilleur ton, si nous n'avions tiré cette liste, nom à nom, de la Chronique de Paris, du 14 mars 1790, journal alors très-intéressant, mais sérieux, et qui, comme on le sait fort bien, ne se permettait ni l'esprit, ni la gaîté.

Un maire de village s'étant rendu

en écharpe (1) pour rétablir le calme entre ses habitans et quelques personnes d'un endroit voisin qui étaient venues leur chercher querelle, reçut dans la mêlée quelques coups par les aggresseurs, et finit même par éprouver des désagrémens de la part de ses concitoyens, qu'il était parvenu à éloigner du combat. — Comment, leur dit-il, malheureux, vous m'en voulez à moi qui me suis fait *écharper* pour vous?

~~~

On lisait dans la *Chronique de Paris*, du 24 mars 1790, ces deux vers faits à l'occasion d'un citoyen dont la femme accoucha le jour qu'il fut promu au grade de maire de sa ville :

Notre choix t'a fait maire, et l'amour t'a fait père;
Quel triomphe ! en un jour te voilà père et maire.

---

(1) Les maires avaient, à cette époque, une écharpe tricolore.
~~~

Ce badinage innocent est né dans la ville de Beaune ; aussi sent-il le terroir.

~~~~~

Le premier jour de Longchamp, en 1790, donna lieu à l'anecdote suivante : Un jeune homme fort élégant promenait fastueusement son inutilité dans un whiski d'une hauteur prodigieuse. Il crut faire une plaisanterie d'un genre neuf, en faisant monter derrière sa voiture un laquais revêtu de l'uniforme national. Un grenadier du district des Cordeliers, témoin de cette incongruité, sentit à ce spectacle ses entrailles patriotiques s'émouvoir : il arrête majestueusement le whiski, fait descendre d'autorité le maître et le valet, et offre ensuite au jeune homme (quoique l'on ne fut encore qu'à l'aurore de la révolution) l'alternative d'être assommé, ou de
~~~~~

monter derrière le whiski ; après quoi il fait asseoir le laquais à la place de son maître, et ordonne au cocher de fouetter...... Si le même grenadier, doué d'un semblable zèle, s'avisait encore aujourd'hui de vouloir replacer les maîtres à la place des valets, et les valets à la place des maîtres, nous pensons qu'il ne manquerait pas d'occasions pour déployer son zèle patriotique.

~~~~

LORSQUE l'on supprima les titres de noblesse, M. de Villette, connu par ses goûts bizarres, fut surnommé le *ci-derrière* marquis de Villette.

~~~~

PARMI les membres que l'assemblée nationale avait nommés dans son sein pour composer une commission, on remarquait ces quatre *noms pro-*

pres : Villette , Bouche , Trou , de Lannus.

A la mort de M. de Lannus, on publia le quatrain suivant :

Le grand *Lannus* est mort rendant un lavement.
Bouche et *Trou* sont en pleurs, ayant perdu leur frère :
Et sur un tel malheur gémit la France entière,
Qui voit que ses décrets n'ont plus de fondement.

~~~~

Après la fête du 14 juillet 1790, il parut un écrit tendant à prouver à la France entière que la pluie qui tomba avec force ce jour-là, était préméditée par les aristocrates.

~~~~

Un orateur proposait à la tribune d'un club de prendre une précaution qui serait infaillible pour détruire la

noblesse héréditaire : c'était de défendre aux nobles de faire des enfans mâles.

~~~~

Quelques-tems après que l'on eut aboli la noblesse, on effaça l'épithète de *noble* des enseignes de billards ; le jeu de l'oie subit le même sort, quoiqu'il fut renouvelé des Grecs (1).

~~~~

Afin de rendre ses titres de noblesse plus ridicules, M. *** s'avisa de les distribuer à ses domestiques, selon la nature de leurs services. Son palefrenier fut fait *chevalier*, parce que l'origine de ce mot vient de *che-*

---

(1) Avant la révolution les enseignes de billards étaient ainsi : *Noble jeu de billard.* On disait également : *le noble jeu de l'oie.*

val. Son cocher fut nommé *duc*, parce que ce mot signifie *conducteur.* Ses laquais eurent le titre de *comte*, parce que les premiers comtes étaient des hommes qui suivaient et *accompagnaient* les grands. Enfin, le nom de *marquis* ayant été inventé par ceux qui gardaient les *frontières et les marches*, il donna ce nom à son portier, qui défendait l'entrée et l'escalier de sa maison.

~~~~~

VOULANT aussi se donner un air de popularité, un autre seigneur plaça des paysans à sa table. A la fin du repas, il dit à son maître-d'hôtel : Servez-leur du *tiers-état* (c'était de l'eau-de-vie qu'il appelait ainsi). Vous avez bien raison, dit un paysan, car c'est la liqueur qui a le plus de *force* et d'*esprit.*
~~~~~

UN autre disait un jour à un de ses vassaux : Allons, mon cher Thomas, nous sommes égaux, nous pouvons manger à la même *écuelle*. Oui, monsieur, répondit le rusé paysan, mais nous ne fumons pas à la même *pipe*.

~~~~

M. ***, en sortant du spectacle, dit à quelqu'un : appellez mes gens. — Il n'y a plus de gens, dit un *citoyen*, nous sommes tous frères. — Eh bien, répartit Turcaret, appelez vos frères.

~~~~

UN curé des environs de Reims monta en chaire, et dit à ses paroissiens : « Mes frères, le créateur a » dit à la créature, *croissez et multi-* » *pliez*. Pour vous enseigner la pra- » tique de ce précepte, et prévenir » tout scandale, je vous déclare que » je me suis marié il y a huit jours,

» et que, par la grace du Seigneur,
» ma femme accouchera dans un mois;
» prions, mes frères, pour son heu-
» reuse délivrance ».

L'ABBÉ C.... disait au lycée, le lendemain de sa motion sur le mariage des prêtres : « Il faudrait avoir un
» pied-de-roi pour mesurer et con-
» naître ainsi ceux d'entre les prêtres
» qui sont en état de se marier ».....

UN curé du diocèse de Limoges mandait, le 20 mai 1790, à son évêque, que l'esprit d'insurrection ayant troublé le sacrifice de la messe, il avait cru devoir décorer le saint-sacrement de la cocarde nationale; ce qui avait rétabli le calme!!!! ......

MADAME *** se plaignait à madame

B*** de ce qu'elle oubliait ses amis depuis que son époux était en dignité. Madame B***, sensible à ce reproche, écrivit à cette dame qu'elle serait toujours flattée de voir ses anciennes connaissances ; qu'elle était réellement affligée du reproche qu'on lui faisait de ne plus recevoir ceux qui la fréquentaient avant que son *bien* fut *aggrandi ;* que jamais l'entrée chez elle n'avait été interceptée, et que d'ailleurs ses *Suisses* ouvraient à tout le monde. Madame ***, qui n'avait point reçu une éducation soignée, ne savait point l'orthographe, et écrivit *Suisse* par un *C*.....

~~~~

Le Père gardien des Capucins, ayant appris que l'assemblée avait proscrit l'habilement monastique, passa toute la nuit du 16 au 17 septembre 1790, à se faire raser et à
~~~~

changer sa robe contre un uniforme national. Puis, ayant fait un paquet de ses hardes, il le laissa au milieu de sa cellule, avec ce billet :

« Puisqu'on m'ôte mes habits, je » dois, suivant les maximes de l'évan- » gile, partager mes vêtemens avec » ceux qui m'en dépouillent.

» Je laisse donc à M. Robespierre, » ma calotte, en regrettant qu'elle » ne soit de plomb.

» Ma barbe, avec ses agrémens, » à M. Camus, pour s'en faire une » perruque.

» Ma mutande, à M. de Lusignan.

» Je donne et lègue mon manteau » à M. le duc d'Orléans; celui dont » il se couvre est tellement percé » qu'on peut à travers voir la nudité » de son ame.

» Je laisse ma robe au côté droit, » mon cordon au côté gauche, et ma » besace à tout le monde, etc.... Le

reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

~~~~

UN aristocrate se permit de dire que l'état était ruiné ; que la France n'avait plus d'argent, et pour prouver qu'il savait le latin, il finit par dire : *Solum remedium malis nostri mori*, (mourir). Quelques patriotes exagérés, furieux d'entendre prononcer le nom de l'abbé *Maury*, manquèrent d'estropier le pauvre motionnaire.

~~~~

LETTRE d'un chasseur de la section des Cordeliers, à sa maîtresse.

Paris, 16 janvier 1791.

MADEMOISELLE (1),

ME sera-t-il permis de renouveler

(1) On ne disait pas encore *citoyenne*.

la *motion* que j'osai articuler hier à vos pieds? Me sera-t-il permis de vous rappeler que votre respectable mère daigna *l'appuyer* auprès de vous? Votre âge, je le sais, vous défend des liaisons prématurées ; mais il est avec l'amour des *amendemens* et des *sous-amendemens*, dont un homme délicat et sensible doit savoir se contenter. Soyez donc sans inquiétude, charmante Jeannette ; quelque soit l'*aristocratie* que vos yeux exercent sur moi, je ne serai point assez *inconstitutionnel* pour porter une main téméraire sur des fruits que l'âge n'a pas encore mûris. Lier mon ame à la vôtre par un *pacte fédératif*, former avec vous une *coalition* d'estime et d'amitié, c'est tout ce que je desire. Tel est le *préalable* sur lequel je vous supplie, charmante Jeannette, de fixer votre attention.

Vous pouvez communiquer cette

lettre à votre respectable maman : ce qu'elle connaît de mes intentions m'a obtenu sa *sanction provisoire* ; aussi n'ai-je plus à redouter que le *veto* de votre innocence : S'il n'est que *suspensif*, je saurai attendre que vous ayez atteint une *majorité relative* ; s'il est *absolu*, tout *impératifs* que soient les *mandats* de la passion que vous m'avez inspirée, j'obéirai ; car vos volontés doivent être des *décrets* pour moi ; et la moindre résistance de ma part m'exposerait au blâme du *comité des recherches* de ma conscience, et à des *soulèvemens* de mon cœur contre mon repos.

Adieu, belle Jeannette ; songez quelquefois à celui qui ne s'occupe que de vous, soit que le réveil vienne convoquer *l'assemblée primaire* de ses pensées, soit que le jour achève sa *révolution* ; mais de grâce, plus de *conspiration* contre mon bonheur, plus

de soupçons qui pourraient me donner à vos yeux le caractère d'un amant *actif*. En attendant que vous ayez fixé mon sort, l'amitié la plus franche et la plus désintéressée vous prie d'accepter, pour les menus frais de votre toilette, une *liste civile* de cent vingt livres par mois, avec lesquelles je suis votre bon ami, etc.

~~~~~

DANS les momens les plus orageux de la révolution, M. le prince de Mon..... parut extrêmement gai après la lecture d'une lettre qu'il venait de recevoir : on lui en demanda la raison. — Ah ! dit-il, on me mande que mon fils est tombé dangereusement malade dans une ville du pays de Vaud ; c'est un coup du ciel que je n'osais pas espérer. Cette réponse parut étonner beaucoup ; on savait qu'il chérissait son fils. — Oui, reprit-il, c'est un
~~~~~

coup du ciel ; mon fils était sur le point de revenir à Paris. Vous le connaissez, c'est un crâne, il se serait fait tuer : aristocrate loyal, mais fougueux, tout son sang aurait coulé pour la défense de ce qu'il croit être la bonne cause : le voilà à l'extrémité, et je pense que c'est pour son bien.

~~~~~

LORSQU'IL fut question de fondre les cloches, un personnage très-connu dit qu'il ne fallait en excepter aucune, et qu'il fallait prendre jusqu'à la sonnette du président de l'Assemblée nationale. On fit, à cette occasion, les vers suivans, qui doivent, je le pense, être exclus du nombre des aneries.

Rendons grace au puissant génie
Qui, voyant notre pénurie,
Veut que l'on réduise au billon
Toute espèce de carillon :
~~~~~

Dès long-tems en effet tout cloche,
Les paîmens vont cahin, caha;
Sitôt qu'on en est réduit là,
C'est le cas de fondre la cloche.

*Adresse de félicitation et de remercîment des Cloches, à M. ***., rapporteur de la loi ci-dessus.*

Din, don; din, don; din, don; din, don; din, don; din, don; din, don.

Vos très-humbles et très-obéissantes servantes,

Les Cloches de France.

Le 14 octobre 1791, une société patriotique du département de la haute Marne fit prendre par la municipalité une ordonnance de police, où se trouvait cette disposition : *Défendons de*

laisser entrer les chiens dans le club, sous peine du fouet pour les chiens du canton, et de trois livres d'amende pour les étrangers ; et afin que les contrevenans ne puissent prétexter cause d'ignorance, ordonnons que la présente sera imprimée et affichée aux lieux accoutumés.

~~~~

Dans le village de ..... quelques habitans formèrent le dessein d'abattre un vieux orme, qui se trouvait en face de l'église, afin d'y substituer un arbre de liberté ; et comme la grosseur de l'arbre y apportait une grande difficulté, le plus avisé dit qu'il allait les tirer d'embarras ; que, comme le plus robuste, il allait se pendre par les mains à la cîme, qu'un second n'avait qu'à se pendre à ses pieds, un troisième à ceux du second, un quatrième à ceux du troisième, ainsi de suite, jusqu'à ce que leur
~~~~

poids entraînât l'arbre par terre. Mais lorsqu'il y en eut un certain nombre attaché de cette manière, le premier, qui se sentait fatigué, dit au second que les bras lui manquaient. Eh bien, dit l'autre, crache dans tes mains. Le mal-adroit, ayant suivi ce conseil, tomba à terre avec tous ses camarades.

~~~

DANS la société-mère on avait agité la question sur un nouvel impôt qui, en produisant beaucoup d'argent à la Nation, n'aurait point fait crier les consommateurs de l'objet sur lequel il aurait été levé : il s'agissait d'une taxe sur les cercueils.

~~~

LES premiers membres de l'Assemblée législative n'annonçaient pas l'opulence. Quelques-uns de leurs pré-

décesseurs se permirent de dire : *A peine si les nouveaux législateurs ont une culotte au c...* Le propos fut entendu, et plusieurs de ces nouveaux députés répliquèrent : Nous nous faisons honneur d'être *sans-culottes ;* l'habit que nous portons est à nous, et ce n'est pas aux dépens de la sueur du peuple que nous sommes vêtus. (C'est de là que vient le nom de *sans-culotte*).

Bientôt après cette époque, la misère propagea tellement ces principes de *sans-culotisme,* que les malheureux ouvriers de Paris, se trouvant dans le plus affreux dénûment, adressèrent à l'Assemblée législative la pétition suivante :

Ah ! que nous serions satisfaits,
Si, toujours patriotes,
Au lieu de faire des décrets,
Vous faisiez des culottes.

Suivent les signatures.

Extrait d'une séance de la société-mère (1).

Du 7 janvier 1792.

DANTON paraît à la tribune, un rouleau de papier dans sa main, les yeux étincelans de rage ; et après avoir soupiré trois fois, frotté son menton, toussé, craché et éternué, il commence ainsi :

Air : *Quoi ! ma voisine, es-tu fâchée ?*

Je vous dénonce le Saint-Père,
Pour avoir fait
Certain bref qui me désespère
Et me déplaît.
Je dénonce les gens d'église
Et les robins,
Et l'auteur qui ridiculise
Les jacobins (2).

---

(1) Société dite des Jacobins.

(2) L'auteur des *Sabats jacobites*, ou-

Bah ! bah ! c'est peu de chose, dit Robespierre ; vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas..... Président, je demande la parole.... Il remplace Danton, et dit avec une mâle éloquence :

Air : *Des Trembleurs.*

Je dénonce l'Allemagne,
Le Portugal et l'Espagne,
Le Mexique et la Champagne,
La Limagne et le Pérou ;
Je dénonce l'Italie,
L'Afrique et la Barbarie,
L'Angleterre et la Russie,
Sans même excepter Moscou.

On objecte au sage dénonciateur qu'il faut au moins qu'il dise pour quelles raisons il dénonce ces différentes contrées ; il répond à cela :

---

vrage périodique qui paraissait tous les quinze jours.

Air : *des Fleurettes.*

De ce Sénat auguste
Je connais bien l'esprit ;
Qu'importe qu'on soit juste,
Dénoncer nous suffit :
Moi, je n'ai qu'une réponse
A faire à vos questions,
A-t-on besoin de raisons
Quand on dénonce ?

Marat, voulant encore renchérir sur son ami, observa d'un air grave à l'auguste aréopage, que la liberté des opinions était à l'ordre du jour ; que chacun était bien le maître de présenter les moyens qu'il croyait convenables au bien public ; puis il ajouta :

Air : *de la Croisée.*

Lorsqu'on jette les fondemens
D'une nouvelle république,
Je crois que ces ménagemens
Ne sont pas d'une ame civique ;

Et puisque je vois qu'en tous lieux
D'aristocrates on abonde,
Je pense qu'il vaudrait bien mieux
  Dénòncer tout le monde.

Cette saillie patriotique termina la séance, et tous lès frères se retirèrent, en se promettant le jour suivant de dénoncer tout le monde.... Dieu sait s'ils y ont manqué !

~~~~

RELATION exacte et véritable du grand évènement arrivé à messieurs BAZIRE *et* CHABOT, *le* 20 *janvier* 1792.

EN certain lieu monsieur Bazire
S'en fut avec l'ami Chabot;
Chabot promit d'aider Bazire,
Et Bazire d'aider Chabot.
L'on y reçut très-bien Bazire,
L'on fit même accueil à Chabot;
Mais la donzelle au sieur Bazire
Préféra le brillant Chabot;
Ce qui fit que monsieur Bazire
~~~~

Menaça le barbu Chabot.
Ensuite, pour monsieur Bazire
Elle quitta monsieur Chabot;
Ce qui fit qu'à son tour Bazire
Se crut insulté par Chabot.
Sans vergogne monsieur Bazire
Arracha la barbe à Chabot,
Et la crinière de Bazire
Resta dans les mains de Chabot.
Les coups de poings du sieur Bazire
N'empêchaient pas ceux de Chabot.
Pour séparer le doux Bazire
D'avec le vertueux Chabot,
La virtuose prit Bazire
Et ses agens monsieur Chabot;
Par la rampe on jeta Bazire,
Et par la fenêtre Chabot.

Depuis ce tems monsieur Bazire
Dit du mal de monsieur Chabot;
A son tour de monsieur Bazire
Médit l'ex-capucin Chabot.
Mais en voyant monsieur Bazire
Ainsi que son ami Chabot,
On disait : Chabot vaut Bazire,
Et Bazire vaut bien Chabot.

LE SUCRE ET LE CAFÉ,

Ou extrait d'une séance de la société-mère, du 30 janvier 1792.

Nota. On se rappelle qu'à cette époque nous étions déjà en guerre avec l'Angleterre, ce qui rendait en France les denrées coloniales très-rares.

Les portes de l'auguste aréopage s'ouvrent avec fracas, les frères entrent tumultueusement et se placent tous pêle-mêle ; le président sonne, les secrétaires écrivent, les huissiers crient : *silence*, et la farce commence.

Afin d'ouvrir la séance par quelque chose d'intéressant, Danton lit le bulletin de la petite maladie du révérend père Chabot, et la société

apprend avec peine que ce grave député, ci-devant capucin, blasé sur les bonnes fortunes attachées à cet ordre, a voulu se livrer à des distractions plus mondaines ; il a cru que son inviolabilité s'étendait jusqu'à le mettre à l'abri des résultats d'un choix malheureux ; et la société fraternelle voit, le cœur navré de douleur, que l'honorable membre s'est trompé.

Robespierre prouve clairement que rien n'est plus funeste à l'état que l'absence du révérend père, et s'épuise à dire que tout va de mal en pis depuis cette éclipse de génie, qui est, selon lui, un véritable *déficit* pour la chose publique.

Ici Bazire se lève, demande la parole, et dit :

Le sucre et le café sont à l'ordre du jour,
Il nous en faut parler aujourd'hui contre ou pour ;

Et laissant là Chabot avec sa maladie,
Occupons-nous plutôt, messieurs, de sucrerie;
C'est un très-beau sujet, et sur lequel enfin
Il est tems qu'on s'explique au sénat clémentin.

Cet heureux début fait desirer la fin du discours du frère Bazire, qui, après s'être recueilli quelques instans, ajoute :

Je connais maint apothicaire,
Maint épicier, maint confiseur,
Maint pâtissier et maint docteur,
Qui pensent, comme le vulgaire,
Que le sucre est fort nécessaire;
Je dis, moi, que c'est une erreur.

On sait que Dieu créa le monde,
Qu'il fit l'homme et les minéraux,
Les rivières, les végétaux,
Les montagnes, les animaux,
Pour meubler la machine ronde;
Mais aucun livre ne nous dit
Que l'Etre-Suprême alors fit
Et le sucre et la confiture;
Ainsi, messieurs, je puis conclure,

En lisant le vieux Testament ;
Que le sucre, ce mets friand,
Est un ragoût contre nature.
D'ailleurs les Grecs et les Romains
Ne mangeaient point de sucrerie,
Et ces gens-là, je le parie,
Plus que nous autres étaient sains.
Vous saurez, en lisant Pétrone,
Aristote et Saint-Augustin,
Que dans Suze et dans Babylone,
A Marseille, à Lacédémone,
Et dans tout le pays Latin,
A Carthage, à Sybaris même,
Que ces trois mots que je redis :
Café, Chocolat à la crême,
Aux portes n'étaient point écrits
Comme ils le sont dans tout Paris.
En outre, dans l'histoire antique
Il est dit qu'une République
Ne prenait jamais de café,
Et que cette liqueur exquise
Autrefois n'était pas permise
Au bourgeois le plus étoffé.
Puisqu'en état démocratique
Nous avons changé cet état,
Donnons-lui la tournure antique,

Et que dans notre République
Et le sucre et le chocolat,
Le café de la Martinique,
Et d'Orléans et d'autres lieux,
Les indigots, les cochenilles,
Enfin tous ces dons précieux
Qu'on nous apportait des Antilles,
Dès ce moment soient pour jamais
Proscrits de l'Empire français.

Oui, s'écria alors un membre, saisi d'un saint enthousiasme, renonçons pour toujours à l'usage du sucre et du café........ Je jure donc, par mon bonnet rouge et par ma moustache, que jamais il n'entrera dans ma maison de ces denrées pernicieuses et suspectes.

Cette observation, vigoureuse autant qu'énergique, mérita les applaudissemens d'une société qui aimait à voir ses membres faire preuve d'érudition.

Alors Marat se leva, et l'on sait

que ce vertueux membre ne parlait ordinairement que pour dire des choses très-importantes. On peut en juger par le propos qui suit :

« Oui, mes frères et amis, j'appuie de tout mon pouvoir l'opinion du préopinant. Eh ! ne serait-il pas honteux pour nous, qui sommes la *force* de l'Empire, de nous laisser prendre par la *douceur*, et de ne pas nous soumettre à un décret qui ne le cède en rien à tous ceux que nous avons faits ?

Oui, oui, s'écria l'assemblée, c'est parler comme un livre.

» Je propose donc, par amendement, de métamorphoser de suite tous les cafés de France en clubs patriotiques et en écoles nationales ».

Alors, d'un mouvement spontané, la grande majorité se lève et fait à haute et intelligible voix le serment

civique de ne prendre ni café ni sucre, et de dénoncer au comité des recherches les citoyens qui s'obstineraient à faire usage de ces friandises inconstitutionnelles.

Cependant on entend des brouhahas dans un des coins de la salle, et l'on découvre que ce sont des membres, limonadiers et confiseurs, qui se coalisent pour empêcher que le décret ne passe.

Grande fureur des frères ennemis du sucre contre ceux qui se montrent les défenseurs de cette production coloniale. La discussion s'engage, chacun crie de son côté. Les deux partis s'envoient mutuellement *faire sucre ;* l'affaire s'échauffe, et, malgré cela, le frère Collot-d'Herbois, l'un des plus opiniâtres partisans du sucre et du café, ne craint pas de dire à ses nombreux antagonistes :

Air : *J'ai du bon tabac.*

Je prends mon café
Trois fois la semaine,
Je prends mon café
Sans être échauffé ;
Je le prends toujours assez chaud,
Soit à la crême, soit à l'eau :
Je prends mon café
Trois fois la semaine,
Je prends mon café
Sans être échauffé.

On allait faire repentir le préopinant de sa motion indiscrète, lorsque l'attention de l'assemblée fut détournée par des propos aussi graves que ceux du frère Collot.

Un jeune frère, nouvellement initié dans les mystères de la démagogie, et qui craignait de violer les lois de la société en consommant des denrées coloniales, s'adressa modestement à ses augustes confrères, et leur dit :

Air : *O ma tendre musette.*

Messieurs, je vous le jure,
Je renonce au café ;
Mais si, par aventure,
Je me trouve échauffé,
De peur d'être malade,
Ne puis-je, sans éclat,
Prendre une limonade
Ou du sirop d'orgeat ?

Non, non, s'écria une partie de l'assemblée, cela ne se peut pas !

Bazire (*au jeune homme*).

Air : *du serein qui te fait envie.*

Vous n'ignorez pas que pour faire
De ces espèces de boisson,
Une habile limonadière
Avec art se sert de bonbon ;

On a bien de la peine à renoncer à ses habitudes ; aussi cet imprudent jeune homme osa-t-il encore demander en tremblant :

Puisque la sucrerie en France,
Messieurs, est proscrite par vous,
Ne puis-je donc, sans imprudence,
Prendre quelque chose de doux?

Non!... non! cria-t-on de toutes parts : c'est impossible!...

Le président allait répondre avec sa gravité ordinaire, lorsqu'une aimable sœur, en montrant un petit frère qu'elle avait sur ses genoux, adressa ces augustes paroles à l'honorable assemblée :

Air : *L'amour est un enfant trompeur.*

J'enseigne à mon fils, que voilà,
Les armes, l'écriture ;
Mais quand du journal de Cara
Il fait bien la lecture,
Pour récompenser le bambin,
Pourrai-je mettre sur son pain
Un peu de confiture ?

Bazire, effrayé de la demande in-

constitutionnelle de la chaste sœur, lui répond gravement :

Même air.

Du sucre ne mangez jamais,
  Notre sénat l'ordonne;
Nous ne consommons que les mets
  Que la France nous donne;
Mais on peut aux petits garçons
Permettre les noix, les citrons,
  Et le miel de Narbonne.

Ici la discussion s'anime plus que jamais. Plusieurs orateurs sont entendus ensemble, et la proscription s'étend jusqu'aux sirops de vinaigre, d'orgeat et autres, ratafiats, liqueurs des îles, dragées, pralines, citrons confits, marmelades et toute espèce de confitures, attendu que ces friandises renferment le poison qu'on appelle *sucre;* et que, d'après ce vice de leur composition, elles doivent être exclues du régime de tout bon citoyen.

Alors ceux dont le patriotisme est tiède, prétendent qu'ils ont juré de ne pas manger de sucre tout cru, et non pas de substances sucrées.

Les autres soutiennent au contraire qu'on ne peut modifier ainsi son serment. Alors les cris, *l'ordre du jour, à bas, paix là,* font retentir la salle; le président excite ses amis des yeux, en agitant la sonnette de toutes ses forces; mais tous ses *gredin, gredin, gredin,* ne pouvant rien obtenir..... le président leva la séance.

Nota. C'est sans doute la tête remplie du discours qu'il avait prononcé à ce sujet, que Bazire dit quelque tems après à la tribune de la Convention nationale, où l'on entama une semblable discussion : « Bah! bah! qu'avons-nous besoin de nous inquiéter de pareilles minuties..... *S'il ne vient pas de sucre des colonies, il en viendra d'Orléans* ».

EXTRAIT d'une séance de la société-mère, du 17 avril 1792.

La séance s'ouvre, comme à l'ordinaire, par *paix la! à la porte! qu'on se taise! vive la liberté! silence! je demande la parole! assis! etc., etc., etc.;* enfin, après cette joie convulsive, ce trépignement de pieds et ces hurlemens civiques, Gr...... obtient la parole et dit :

AIR : *Triste raison.*

Lorsque chez nous tout change de figure,
Et que le bien se convertit en mal,
Il faut aussi changer notre coîffure :
Car la coîffure est un point capital.

Comment! changer notre coîffure, disent une grande partie des membres de l'assemblée, presque tous

habitans de Paris. — Voyons ce qu'il va nous chanter. (*Gr..... continue*).

Même air.

Il faut troquer nos chapeaux à trois cornes
Pour des bonnets rouges, sales et gras;
Comme poudrés nous paraissions trop mornes,
Nous porterons nos cheveux courts et plats.

Chorus.

Nous porterons des cheveux courts et plats.

C'est juste, dit un frère, *courts et plats*, à l'air de notre figure... Bravo!.. bravo!... bis!... bis!.... Le discours de Gr..... est suivi des plus vifs applaudissemens. La majorité de l'assemblée crie : *vive le bonnet rouge!* et fait serment de l'adopter pour coiffure. Quelques membres cependant sont d'un avis contraire. L'habitude de porter des chapeaux, ou peut-être un esprit de contradiction, leur fait préférer cette coiffure. L'ami

Gr..... s'appercevant de ces dispositions peu favorables à sa motion, reprend la parole, et dit :

Le grave et sublime Aristote,
Ce bel esprit qui jamais ne radote,
Dans son chapitre des chapeaux,
S'il m'en souvient, a dit ces mots
Qu'avec plaisir je vous répète :
Dans les tems secs et pluvieux
Un chapeau couvre bien la tête ;
Mais un bonnet la couvre mieux.

Aussitôt mille voix demandent les bonnets, puisqu'il est prouvé qu'Aristote les préfère aux chapeaux.

Sur ces entrefaites, quelques membres de l'assemblée, gagnés par des chapeliers de Paris, veulent s'opposer à cette innovation : ils prennent éloquemment la défense des chapeaux. On leur répond par des injures ; ils persistent dans leur opinion. On leur crie de se taire, ils se rient

de la menace de leurs adversaires, et n'en font pas moins l'apologie des chapeaux aux dépens des bonnets de laine. Au milieu de cette dispute, on entend le duo suivant :

Les Partisans des chapeaux.

Oui, nous tenons pour les chapeaux,
Allez, votre fureur est vaine.

Les Partisans des bonnets.

Nous nous moquons de vos propos,
Nous aurons des bonnets de laine.

Les Partisans des chapeaux.

Bonnet de laine est à nos yeux
L'emblême de la servitude.

Les Partisans des bonnets.

Sous un bonnet on garde mieux
D'un peuple libre l'attitude.

La discussion s'engage et se métamorphose bientôt en un combat qui

menace de devenir terrible. Les frères bonnetiers et les frères chapeliers se prennent aux cheveux et se jettent mutuellement à la tête leurs chapeaux et leurs bonnets, lorsqu'un membre croit pouvoir ramener la paix parmi les deux partis, en leur disant :

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Se battre pour de tels sujets,
N'est pas, messieurs, des plus honnêtes :
Laissons nos chapeaux, nos bonnets,
Puisque nous n'avons plus de têtes.

Cette réflexion impertinente mit fin au combat ; mais elle coûta cher à celui qui se l'était permise : on le mit inhumainement à la porte de l'assemblée, au milieu du plus grand tumulte.

Le chef se couvre,
Puis se découvre,
Et se recouvre,

Mais vainement
L'aréopage,
Dans ce tapage,
Saute au visage
Du président.

Enfin, après bien des juremens, des menaces, des coups de poings, le parti des bonnetiers resta vainqueur et imposa pour loi du combat, que les frères chapeliers porteraient des bonnets comme les autres, et qu'ils iraient aux spectacles et dans les lieux publics faire arborer le bonnet rouge à tous les citoyens qu'ils rencontreraient. Ce traité fut signé par tous les membres, et l'on sait quel succès il a obtenu.

~~~

AVANT le 31 mai, T.... demandait à B.... s'il n'y avait aucun moyen de rapprochement entre la Montagne et les Girondins? — Aucun, répond celui-ci; ces gens-là ont des têtes
~~~

trop difficiles. — Difficiles, répliqua T.... Eh bien! on tranchera *les difficultés.*

~~~~

Le 18 juin 1792, Chaumette fit à la commune la motion de détruire la machine de Marly, comme étant une production du plus insolent despotisme.

~~~~

Ce fut le 20 juin que les *Cordeliers* (1) firent l'essai de leurs forces. Cette journée n'avait produit qu'une insulte faite à Louis XVI et à sa famille. On entendit S......e dire : « Le coup est manqué, mais nous y reviendrons ».

~~~~

Extrait littéral d'une séance, en date du 22 juin 1792.

Un membre demande la parole

(1) Assemblée qui rivalisait le club des Jacobins.
~~~~

pour faire un rapport. *Il y a quelque tems*, dit-il, *que la municipalité de Langres arrêta des chevaux qui lui parurent suspects dans leur marche.*

(On rit. Comment, des chevaux suspects ?)

Ils comparurent devant la municipalité.

(Comment, dit-on, ces chevaux comparurent ?)

L'orateur continue, sans s'appercevoir de sa méprise : *On reconnut par leur interrogatoire....*

L'interrogatoire des chevaux ?

Non, dit l'orateur, *ce sont les conducteurs qui furent interrogés.*

L'assemblée rit beaucoup et passa à l'ordre du jour.

Nota. Il s'est passé dans les mois de juillet, août et septembre 1792 des évènemens dont le caractère ne saurait prêter à la plaisanterie : je les abandonne au burin de l'histoire.

Copie littérale d'un discours prononcé à la tribune de la société de Bruxelles par un membre de celle de Paris, le 8 octobre 1792, *époque où les troupes prussiennes occupaient encore la Belgique.*

Très-chers confrères,

« C'est au nom de *la nation* de
» Paris que je viens arranguer *la*
» *nation* de Bruxelles. Or, ces deux
» *nations* ne vont plus faire qu'une
» seule *nation. La nation de mon pays*
» s'est levée toute entière pour sau-
» ver celle de ce pays-ci *et pour la*
» *mettre à sa hauteur.* Il était bien
» tems, mes amis, que vous prissiez
» l'attitude d'un peuple libre : *Ne*
» *prend pas qui veut cette fière attitude;*
» mais un peuple doit la prendre lors-
» qu'il veut *planter* chez lui *l'arbre*

» *de la liberté;* et *l'arbre de la liberté,*
» comme l'a dit un de nos meilleurs
» journalistes, dans son journal qui
» est si beau, *est un arbre qui pousse*
» *en tout pays, mais qu'on ne peut*
» *cultiver qu'avec les droits de l'homme.*
» Je viens donc en députation, moi
» tout seul, pour vous apporter ces
» droits de l'homme qui ont fait le
» bonheur de *notre nation,* et qui
» feront sans doute aussi celui de la
» vôtre. Ils sont fondés, comme cela
» se fait ordinairement, sur cette
» liberté que tout homme libre doit
» chérir, sur l'égalité, la propriété,
» et bien d'autres choses que vous
» verrez par la suite, et que je ne
» veux point vous nommer, afin de
» vous surprendre plus agréable-
» ment ».



DEUXIÈME LIVRE.

Une nation en proie à l'anarchie est une succession livrée au pillage.

ANERIES

RÉVOLUTIONNAIRES.

LES SUSPECTS ET LES FÉDÉRALISTES.

En 1793, le maire de Rémival, canton de ***, reçut la lettre suivante :

« Citoyen,

» En exécution de la loi du 17 sep-
» tembre (*style d'esclave*), tu es
» averti de désigner et de rassembler
» sur-le-champ les suspects et les
» fédéralistes de ta commune. Dans
» le courant de la journée, l'admi-
» nistrateur nommé à cet effet, ira
» les prendre pour les conduire à
» leur destination ».

Les fonctions de maire étaient confiées au bon Mathurin, l'un des plus

riches et des plus honnêtes habitans du canton, et qui avait atteint l'âge de soixante ans sans savoir ce que signifiait le mot *suspect*, et encore moins le titre de *fédéraliste*; mais plein de confiance dans les ordres qui lui étaient prescrits, il assembla sur-le-champ les habitans du village, et leur fit part de la circulaire. « Vous qui savez mieux lire que moi, savez-vous ce que c'est qu'un *suspect?* — Un suspect, dit Guillot; mais il me semble que j'connaissons ce titre là. — C'est sans doute quelque dignité du nouveau régime, dit Thomas. — Certainement, dit Claude, un suspect est un fonctionnaire public. — Oui, oui, c'est ça, dirent tous les convoqués, puisqu'il y a sur la lettre le cachet du département.

En ce cas, dit le maire, nous n'avons pas de tems à perdre, voyons parmi nous ceux qu'ont le pus d'

mérite. — Moi j' nomme Bastien, dit l'un. — Et moi Nicolas, dit l'autre. — Moi Jérôme. — Paix! dit le maire; de cette manière là on ne s'entend pas; l'élection qui nous occupe mérite toute notre attention; et je demande que l'on y procède avec ordre. En conséquence, j'ordonne que l'on fasse chacun un scrutin à sa guise; qu'on nomme trois personnes seulement, et si le citoyen administrateux n'en trouve pas assez, on en nommera d'autres devant lui. — Cest ça, dirent tous les assistans, en écrivant ou se faisant écrire le nom de ceux qu'ils voulaient nommer.—C'est bien, dit le maire, procédons au dépouillement du scrutin. Ce fut lui, ensuite Claude, son adjoint, et le père la Bombe, vieux invalide, couvert de cicatrices et commandant de la garde nationale du canton, qui réunirent le plus de suffrages.

Voilà (dit un membre de l'assemblée qui aurait voulu être nommé), voilà ce que c'est que les gens en place, is accaparont toujours emploi sur emploi. — A bas l'ambitieux, dit un autre ; on ne voit partout que d'ces gens là. Et moi j'disons qu'avant de briguer c't honneur là, faut l'mériter. — Oui, oui, c'est juste !.... s'écria une grande partie de l'assemblée, on ne saurait trop mettre d'honnêtes gens en place, et à cet égard l'assemblée peut se glorifier du choix qu'elle vient de faire.

Mes amis, mes chers concitoyens, dit le père la Bombe, confus de la préférence qu'on lui donnait, je voudrais que le titre de suspect fut un grade militaire, afin de mieux justifier, par mon zèle dans le service, la bonne opinion que vous avez de mes principes. — Et moi, dit Claude, si l'emploi de suspect me force à quitter

la commune, je vous prie d'avoir soin de mes enfans : la reconnaissance qu'ils porteront sans doute aux braves gens qui m'ont mis à même de leur procurer plus facilement ce qui leur est nécessaire, en me nommant à cet emploi, me répond de leur docilité. — Remettons les discours de remercîment à la fin de la séance, dit le maire, et continuons nos opérations. Il nous faut actuellement nommer les *fédéralisses ;* voyons, y a-t-il queuqu'zun qui soit fédéralisse ? — Moi, moi, je le sis, dit Nigaudinet, j'ons été à la fédération de 90. — (*Tous.*) Il a raison. — En ce cas, dit le maire, puisqu'il sait ce que c'est, autant vaut lui qu'un autre. (*Tous.*) — C'est juste, c'est dit ; c'est fait, dit le maire....... Grand bruit dans l'assemblée...... Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? — C'est le citoyen administrateur. — Combien y a-t-il chez

vous de suspects et de fédéralistes, demanda ce dernier au maire? — Quatre, citoyen. — Quatre..... Rien que ça? — Citoyen, je ne savions pas au juste combien il en fallait nommer; et comme notre population n'est pas bien considérable, nous nous sommes bornés à ce nombre; mais s'il en faut davantage, nous sommes tous prêts...... — Qu'est-ce que cela signifie, dit l'administrateur en colère. Où sont les suspects? — Citoyen, j'ons l'honneur d'avoir réuni le plus de suffrages, ces deux braves gens ensuite, et pis v'là notre fédéralisse. — Comment, le maire en est? — Citoyen, je dois cet honneur à mes compatriotes, et certainement je...... — En voilà assez, qu'on se taise! Pourquoi n'êtes-vous pas en prison? — (*Tous.*) Comment en prison!.... — Le citoyen administrateur plaisante sans doute, dit Nigaudinet?

— Nullement ! des traîtres comme vous ne doivent pas avoir d'autre séjour. — (*Le maire.*) Il faut du sang-froid ici ; que tout le monde se taise et m'écoute : voyons, citoyen administrateur, entendons-nous, qu'est-ce que des suspects ? — (*L'administrateur*). Ce sont des gens qui...... que..... qu'on soupçonne de.... parbleu..... d'être suspects...... Enfin, ces gens là déplaisent, et le gouvernement n'en veut pas. — C'est ça, dit un membre, je m'en étais douté. —En ce cas, dit le maire, je ne sommes pas suspects. — Diable, dit le père la Bombe, ni moi non plus. — Mais pour éviter de semblables erreurs, ajoute le maire, pourquoi ne pas nous apprendre la vraie signification de ce mot là. — Je viens de vous dire tout-à-l'heure ce que ce mot là signifiait. — Comment, dit le maire, ce que vous venez de nous dire tout-à-l'heure

est la signification du mot suspect ? — Oui, citoyen. — Eh ben ! à présent que vous me l'avez expliqué, je n' le comprends pas pus qu'auparavant. — Cela se peut, dit l'administrateur, mais vous êtes bien heureux d'en être quittes à si bon marché ; je vois bien qu'il faut m'en retourner sans emmener ni suspects, ni fédéralistes, et qu'il faut que je prenne ma revanche sur quelqu'autre commune, qui fournira double contingent.

Tout le monde se retira, les bons habitans flattés de n'être point suspects, sans cependant savoir ce que ce mot signifiait, et l'administrateur occupé de son honorable mission.

~~~~

UN membre de la commune de Paris, soupçonné d'incivisme par ses collègues, dans une séance de cette assemblée, s'élance à la tribune, et fait entendre ces paroles :
~~~~

« On m'accuse d'incivisme, moi,
» qui suis le meilleur républicain du
» royaume, moi qui ai voté pour la
» république une et invisible, moi
» qui, ces jours passés, fis une émo-
» tion contre les trente-deux mem-
» bres de la commission des douze! »

~~~~

Un jeune homme veut s'embarquer à Marseille pour l'Italie. On lui demande son passe-port; il n'en a point. — *Il faut cependant que je parte.* — Adressez-vous, lui dit-on, à la municipalité. — *Messieurs, je voudrais m'embarquer pour l'Italie.* — Comment vous nommez-vous? — *Auguste Fréderic.* — Comment s'appelle votre père? — *Georges.* — Etes-vous du département des Bouches-du-Rhône? — *Non, messieurs, je suis de la Tamise.* — Quelle est la profession de votre père? — *Souverain*............
~~~~

On lui délivre un passe-port : *à M. Frédéric Auguste, fils de M. Georges, du département de la Tamise*, et lui souhaite un bon voyage.

Conversation entre un Voyageur et un Comité révolutionnaire de Paris.

LE VOYAGEUR.

Citoyens, je viens vous faire viser mon passe-port, pour continuer ma route.

LE PRÉSIDENT.

Où veux-tu aller ?

LE VOYAGEUR.

A Montauban.

LE PRÉSIDENT.

Montauban....... N'est-ce pas en Hollande ?

UN MEMBRE (*au Président*).

Non, président, tu es dans l'erreur;

Montauban touche aux frontières de la Suisse, sur les bords du Finistère, département des Pyrennées.

LE PRÉSIDENT.

Département des Pyrennées ! mais c'est tout près de la Vendée ça...... Tu vas donc grossir les chouans ?

LE VOYAGEUR.

Non, citoyen, ce n'est pas mon intention.

LE PRÉSIDENT.

Où es-tu né ?

LE VOYAGEUR.

A Hambourg.

LE PRÉSIDENT.

Quel district ?

LE VOYAGEUR.

Il n'y en a pas.

LE PRÉSIDENT.

Quel département ?

LE VOYAGEUR.

Il n'y en a pas non plus.

LE PRÉSIDENT.

Comment, il n'y a ni district, ni département dans ton canton?

LE VOYAGEUR.

Non, citoyen; Hambourg n'est pas en France, et je suis étonné.....

LE PRÉSIDENT.

Comment, tu es étonné...... Tu fais l'insolent, je crois.....

LE VOYAGEUR.

Non citoyen; mais je ne puis concevoir comment des fonctionnaires publics peuvent avoir si peu....

LE PRÉSIDENT (*en colère*).

Encore !.... Tu ne sais donc pas....

UN MEMBRE.

Citoyen président, je t'invite à porter toute l'attention dont tu es capable aux réponses du demandeur.

LE VOYAGEUR.

Mais, citoyens.....

LE PRÉSIDENT.

Silence !

LE MEMBRE.

Citoyen président, je me résume en te priant d'observer, 1°. que le citoyen nous dit être né à Hambourg, et que je vois sur son ancien passeport né à Quilin ; 2°. qu'il t'en impose ; 3°. qu'il ment......

(*Murmure.*)

LE PRÉSIDENT (*s'assurant du fait*).

Citoyen voyageur, l'observation du préopinant est juste. Qu'as-tu à répondre ?

LE VOYAGEUR.

Eh ! mon Dieu, rien......

LE PRÉSIDENT.

Où as-tu demeuré pendant ton séjour à Paris ?

LE VOYAGEUR.

Rue St.-Denis.

LE PRÉSIDENT.

Je t'observe que depuis la suppression de la religion, il n'y a plus de saints.

LE VOYAGEUR.

Je demeurais dans la rue Denis....

UN MEMBRE.

Citoyen président, tu n'as pas oublié que depuis l'abolition du droit féodal, on a supprimé le mot *de*.

LE PRÉSIDENT (*d'un ton grave*).

C'est vrai.

LE VOYAGEUR.

En ce cas, citoyens, je demeurais dans la rue *Nis;* mais je vous observe que si vous me supprimez encore ce *nis* là, je n'aurai demeuré nulle part.

UN MEMBRE.

Ce voyageur est un insolent : il abuse des questions que tu lui fais ; je demande qu'on le mette en surveillance, jusqu'à ce qu'il nous soit possible de savoir dans quel pays est situé Hambourg, et que nous soyons assurés que Montauban n'est pas un foyer de contre-révolution.

TOUS LES MEMBRES.

Adopté.

MADAME Dufour et sa femme-de-chambre furent arrêtées à Dijon, comme *suspectes ;* elles furent conduites au comité révolutionnaire, par deux ou trois membres de cette exécrable autorité, qui, en posant les scellés, avaient eu la précaution, selon l'usage, de s'emparer de ce qui leur parut bon, comme argent, bijoux, vins, etc. Le président, après avoir

fait plusieurs questions à madame Dufour, sur son émigration, sa non-émigration, sa correspondance, ses allées et venues, ses moyens d'existence, ses certificats de civisme, etc. etc. etc., s'avisa de lui montrer l'étiquette d'une bouteille : « *Comment* » *y a-t-il là-dessus ? — Il y a vin* » *d'Espagne. — Ah ! soutiens encore* » *que tu n'es pas en correspondance* » *avec les Espagnols......* »

~~~~

TANDIS que vous êtes en train d'écrire, disait Scœvola, membre de comité révolutionnaire, à ses collègues, mettez-moi votre signature sur ces trois mandats : c'est l'arrestation de trois individus à tête poudrée, que j'ai rencontrés dans un café, et que j'ai coffrés provisoirement, décadi dernier, parce que leur figure m'a paru *suspecte*.

~~~~

Extrait d'une séance de la société-mère, le..... 1793.

Un membre monte à la tribune, et dit :

Citoyens,

Depuis quelque tems la marche révolutionnaire semble être entravée par la justice et ses formes minutieuses et tyranniques. La grande nation nous reproche notre tolérance et notre douceur. Comment se fait-il en effet, que nous qui découvrions autrefois une conspiration tous les jours, nous n'en découvrions maintenant qu'une toutes les décades, dans la crainte d'être traduits devant les tribunaux comme faux dénonciateurs ! Qu'est devenu cet amour du bien public, ce feu sacré qui remplissait nos cœurs, enflammait nos ames,

et qui nous a mérité depuis plusieurs années le titre de sauveurs de la patrie !

Mes frères, de tous les signes de contre-révolution et de ralliment anciens et modernes que notre surveillance infatigable nous a fait découvrir jusqu'ici, il n'en est point de plus frappant, de plus dangereux que la kirielle détestable des *Pater* et des *Ave Maria*, que par toute la république les aristocrates et les modérés récitent jusques sous le dôme même des guerriers mutilés dans les combats entrepris pour la liberté. Il n'en est point qui mérite plus votre animadversion, que le chapelet et son rosaire......! Citoyens, prêtez-moi toute votre attention : je commence par la premièrc phrase : *Notre père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié.* Ne sentez-vous pas dans ces paroles cette vanité ridicule des

De quelle tentation veut-on ici parler ? celle d'adopter la liberté, l'égalité, la république indivisible ! vraiment les aristocrates n'ont pas de tentation plus grande à combattre. *Mais délivrez-nous du mal.* Ah ! sans doute, c'est pour eux un grand mal que l'abolition des privilèges, des marquisats, des baronnies, des reliefs et des chaperons ! cela parle tout seul..... *Ainsi soit-il !* Le voilà donc enfin, nous le touchons, nous le serrons ; il ne nous échappera pas ce mot d'ordre des conspirateurs, leur cri de guerre, ce signe évident de conjuration, ce fameux *ainsi soit-il !..* Que veut-il dire autre chose, sinon, disparaissez déclaration des droits de l'homme, liberté, égalité, politique ; c'est-à-dire, toute la constitution républicaine !.... *Arrive le règne d'un homme, que sa volonté soit faite, qu'il soit notre guide !....* Ne vaut-il

pas autant crier *vive le roi*, que de dire cet *ainsi soit-il?* Et d'ailleurs encore, qu'est-ce que c'est que *délivrez-nous du mal?* Cela ne veut-il pas dire, dans le sens des aristocrates, délivrez-nous de la convention nationale, des armées républicaines, de la surveillance des jacobins, du comité de salut public, etc. etc. Mes frères, je vous le dis, toute la contre-révolution est là, toutes les factions de Pitt et Cobourg, des Brissotins, des Girondins, des Fédéralistes, des Rolandistes, des allarmistes et des modérés, puisque tout cela vient se confondre dans les indulgens; et que ceux-là sont bien indulgens ou bien coupables, qui demandent qu'on leur *pardonne leurs péchés comme ils les pardonnent eux-mêmes à ceux qui les ont offensés.* (Applaudissemens universels).

Je demande donc qu'il soit fait

castes nobiliaires, qui plaçaient jusques dans les cieux la tige de leurs pères ; qui ne reconnaissaient au-dessus d'elles que Dieu et le roi ; cet orgueil des Castor et Pollux, qui se disaient sortis de la cuisse de Jupiter, ou cette forfanterie de la famille de Lévi, qui se faisait descendre de la tribu de Lévi dont était née la Vierge? Vous remarquez cet attachement féodal à l'orgueil des noms !.... *Que votre nom soit sanctifié !* mais suivez-moi : *Que votre règne arrive !* Peut-on faire un plus grand outrage à la république ; est-il desir plus évidemment manifeste de voir renaître la royauté avec tous ses attributs, avec sa noblesse, son clergé, etc. ? *Votre volonté soit faite en la terre comme au ciel !* Le pur amour du despotisme peut-il se montrer plus à nud, avec moins de pudeur ? Là, je vous le demande, mettre, sans restriction, la volonté

d'un seul à la place de la volonté de tous, à la place de la loi et de l'égalité !...... *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Desir bien formel d'accaparer la denrée la plus nécessaire, le pain des sans-culottes ! Donne-t-on à qui que ce soit le pain de chaque jour, sans carte de sections, et n'est-ce pas là un mépris bien prononcé du gouvernement révolutionnaire dans ses mesures sages et prudentes ? *Pardonnez-nous nos péchés comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Pur modérantisme ! cri d'amnistie ! Indulgens, qui demandent qu'on ouvre les dix milles bastilles de France aux suspects qui ont des cheveux poudrés, des bottes pointues, des habits de drap fin; qui ont des trèfles aux aiguilles de leurs pendules ou des fleurs de lys sur les plaques de leurs cheminées. *Et ne nous induisez point en tentation.*

incessamment une adresse à la Convention nationale pour lui dénoncer cette nouvelle faction de *paternistes*; que ladite adresse soit signée en nom....... (on crie de toutes parts : *En masse, portée en masse : point de signatures individuelles* !) Applaudi.

Un membre observe qu'une masse est collective (*huées*).

Un autre. Je demande qu'on nomme des commissaires. (*Murmures.*)

Un autre. Des commissaires supposent une représentation collective : ils ne peuvent parler qu'en leur propre nom, et non en celui de la société. Ainsi je demande que nous aillons en masse en députation à la Convention nationale, et que cette députation rende compte de sa mission dans un prochain comité.

Plusieurs voix à la fois. Oui ! oui ! en masse, en masse !.... Arrêté.

Séance de la société-mère, le......
1793.

Deux citoyens, décorés du bonnet rouge, paraissent à la tribune. Nous déposons sur le bureau, disent-ils, une adresse de nos frères d'Arras, et nous prions un des secrétaires d'en faire la lecture.

(*Un secrétaire lit*).

« Frères et amis,

» Notre commune est encore la
» montagne du Nord, et l'auguste
» sanctuaire du sans-culotisme. Com-
» me mesure révolutionnaire nous
» avons destitué les membres de l'ad-
» ministration centrale, et nous leur
» avons donné pour successeurs des

» b...... à poil (*rires et bruyans ap-*
» *plaudissemens*) qui n'iront qu'au
» pas de charge contre les royalistes
» et les constitutionnels. La simplicité
» tiendra lieu de talent à ces bons
» sans-culottes. Un d'eux, que nous
» députons vers vous (*il salue*), ne
» sait pas même signer son nom ; mais
» sa parole lui tiendra lieu de para-
» phe, attendu qu'il ne veut pas
» avilir son patriotisme en faisant
» une croix. (*Nouveaux applaudisse-*
» *mens, nouvelles salutations de la*
» *part du nouvel élu*). Ces adminis-
» trateurs, peu versés dans la car-
» rière qu'ils vont parcourir, pour-
» ront, il est vrai, commettre quel-
» ques erreurs ; mais ils ne pécheront
» jamais que par l'enthousiasme de
» l'égalité. Ils viennent de commen-
» cer l'exercice de leurs fonctions par
» un éclatant hommage aux principes
» de la démocratie, en déclarant

» nulles toutes ventes de domaines
» nationaux excédant *trois arpens* ».

La société arrête à l'unanimité l'impression de cette adresse, l'envoi à toutes les sociétés affiliées; et les députés d'Arras reçoivent l'accolade fraternelle de la part du président.

D***. Ne nous bornons pas à de simples applaudissemens : cette adresse doit servir de véhicule révolutionnaire pour porter sur tous les points de la République les principes de la sainte égalité.

Oui, s'écrie F***, il est tems de venger les outrages dont les acquéreurs de biens nationaux se rendent depuis long-tems coupables envers les patriotes.

C***. Les biens nationaux, frères et amis, sont le gage sacré de notre révolution; aussi le royalisme a-t-il toujours conspiré pour affaiblir ce gage......

T***. Je dénonce le préopinant comme un acquéreur de biens nationaux, comme ayant par ses enchères fait porter les adjudications à un prix auquel ne pouvait atteindre le sans-culotte. Est-il digne de siéger sur le sommet de la montagne ? Non ! aussi je demande qu'il soit exclu du sein de cette société.... — Appuyé, appuyé. (*C*** sort de l'assemblée.*)

H***. Ne perdons pas de vue la proposition de faire annuller par la Convention nationale toutes les ventes de biens nationaux, d'après le mode adopté par le département du Pas-de-Calais.... Abordons enfin la grande question de la *loi agraire.*

P***. L'honorable membre a raison. Une révolution ne doit être qu'une rotation universelle dans tous les élémens sociaux. Voilà ce que nous avons ignoré jusqu'ici : nous avons toujours capitulé honteusement

avec les principes. Les riches ne logent-ils pas encore dans leurs palais dorés, et les pauvres ne végètent-ils pas dans leurs trop modestes chaumières? L'autorité n'est-elle pas entre les mains de la minorité, tandis que la majorité est toujours réduite à l'obéissance?.... Sans-culottes, puisque vous avez fait une révolution, qu'elle soit donc entièrement votre domaine : il faut que vous deveniez propriétaires, et que les propriétaires deviennent sans-culottes ; il faut que l'ignorance vertueuse soit un titre pour les magistratures. (*Les députés d'Arras saluent*). Assez long-tems les talens, toujours conspirateurs, en ont fait leur partage exclusif. Rome arrachait à la charrue ses dictateurs ; et la France doit chercher sous le chaume ses magistrats suprêmes...... Je demande donc que vous chargiez une commission de régulariser l'exé-

cution de ces principes de la véritable égalité.

J***. Je conviens avec les préopinans qu'une entière égalité est le symbole de la démocratie ; mais vous savez avec quel acharnement nos ennemis s'obstinent à nous accuser d'exagération : combattons - les par une sage modération.

Une voix s'écrie : on a tué la liberté avec la modération ; ainsi, que cette infame expression ne se fasse plus entendre à cette tribune. — Appuyé, appuyé !....

*J*** continue.* Non, je ne suis pas modéré ; mais, je le répète, par une temporisation prudente, il faut laisser mûrir l'opinion. Contentons-nous donc provisoirement d'étendre la proposition aux domaines patrimoniaux, et provoquons une loi qui déclare en principe, que toute propriété territoriale, quelque soit son origine, ne

pourra excéder six arpens : il ne faut pas tout-à-fait dépouiller les propriétaires. (*Applaudissemens de huit minutes*). Mes amis, reprend l'orateur, vous savez que je suis riche, et que ma richesse est le patrimoine de l'orphelin. Je possède en propriétés territoriales 280 arpens ; mais des raisons d'intérêt public, que je dois taire à cette tribune, me rendent nécessaire toute cette propriété ; et je détaillerai mes motifs à votre commission secrette.

D***. Charmes puissans de la sainte égalité, vous dominez toutes les affections de mon ame ! et l'opulence, mes frères, est pour moi le fardeau de la misère ! Que ne puis-je déposer à cette tribune les titres des 40,000 l. de rente dont la fortune m'afflige ! mais il faut encore que je me livre aux soucis de la richesse pour le bien de ma patrie. Vous savez que c'est à

mes frais que les exemplaires de la constitution de 93 ont circulé avec profusion dans les départemens ; que c'est moi qui contribue le plus aux honoraires de nos respectables frères et sœurs qui décorent nos tribunes ; vous savez......

S***. (*Interrompant l'orateur*). Mes frères, épargnons la modestie des préopinans. Oui, qu'ils soient riches, l'intérêt des sans-culottes l'exige. Aussi je demande que la loi que vous voulez provoquer puisse recevoir les modifications qui seront jugées nécessaires par notre commission secrète. Appuyé, appuyé. La proposition est adoptée avec cet amendement.

Personne n'ayant plus rien à proposer pour le bien public, la séance est levée.

Procès-verbal d'une séance d'assemblée populaire de section.

Qu'on se figure dans une salle assez vaste trois marmitons, quatre perruquiers, cinq savetiers, neuf autres braillards, sept à huit de leurs femmes, et l'on aura sous les yeux un tableau fidèle de cette société.

Sur un fauteuil fameux par ses services, car il tombe en lambeaux, s'élève un cuistre majestueux, revêtu du nom de président. Entre ses mains retentit une sonnette louée à crédit un sou par séance à un de ces coureurs publics qui avertissent de balayer les rues......

Gredin, gredin...... La séance est ouverte (*silence de cinq minutes*); gredin...... gredin...... la séance est ouverte (*silence de sept minutes*).

Alors le président crie de toutes ses forces : Est-ce que vous êtes sourds donc ? Vous êtes là comme des bûches de bois. Enfin la pitié saisit un membre des tribunes ; il demande la parole ; elle lui est accordée. Citoyens, dit l'orateur avec emphase, gn'y a pas d'plaisir à ête patriote ; on a beau l'dire ; on n'vous croit pus. (*tumulte*)....

Un membre. La liberté est libre, laissez parler ct'homme.

Bravo ! bravo ! (*l'orateur continue*) la liberté est enchaînée par les royaliss......... (*Ici un nuage de fumée s'élève : trois gaillards dans un coin font aller leurs pipes*).

Citoyens, dit le président, gn'y a pas d'décence dans vos pipes ; d'ailleurs ça abîme la salle.

Un des fumeurs. C'n'est pas l'pérou que ta salle......

A l'ordre ! à l'ordre ! (*tumulte.*)

Les *B.*, les *F.* volent de toutes parts, les femmes crient ; le président veut se couvrir, mais, par malheur, il n'a pas de chapeau....... Vîte, vîte donc, un chapeau pour me couvrir... Trois membres seulement ont des chapeaux, mais ils refusent de les prêter, de peur de les voir gâtés ou *peuplés*. Enfin un savetier, qui est secrétaire, orne de son bonnet crasseux la tête grasse du président. Mais le tumulte ne cesse pas..... Plusieurs citoyens observent que le président doit avoir un chapeau sur la tête, et non un bonnet......

Le président. Queu chicane : c'est tout d'même, un chapeau ou un bonnet sur ma tête..... de laine.

Plusieurs voix. Oh ! q'non, c'n'est pas tout de d'même ; faut q'tout s'fasse en règle.

Bah ! bah ! s'écrie le président, c'est une bêtise..... Taisez-vous !.....

(*et les tribunes et les membres se taisent........ parce qu'ils attendent autre chose de plus important*).

Un membre. Président, j'te demande la parole....... J'savons ben qu'Pitt et Cobourg veulent nous renverser ; mais c'est égal, not' société s'moque de toutes leux manigances ; j'dénonce comme un agent de Pitt et Cobourg not' secrétaire, qui n'a pas lu le procès-verbal de l'aut'jour.

Le secrétaire. Ah ça ! pas de sottises, Cobourg toi-même, entends-tu ? Si j'nai pas lu l'procès-verbal, c'est qui gny a une raison simple : y n'est pas fait l'procès-verbal ; j'l'ai donné à écrire à ma cousine la cuisinière ; mais elle n'a pas eu le tems de l'finir, parce qu'elle a été à la queue pour le lard..... (1).

---

(1) Le peuple de Paris était obligé d'aller se placer *à la queue* à la porte de chaque

Quelques voix. La question *préférable* !

Le président. Préférable : ce n'est pas ça ; on dit *préarlabe.*

D'après ces observations, l'assemblée adopte la question *préarlabe.*

Une femme des tribunes inférieures. Ah ça ! dites donc, vous là haut, n'crachez donc pas sur l'monde...... (*long tapage*).

Le président. Citoyens, ous qu'y gnia du désordre, gn'y a pas d'ordre ; c'n'est que dans le calme paisible qu'on peut délibérer tranquillement : j'invite les citoyennes plus hautes à ne pas cracher sur les patriotes plus basses : ce sont d'ces p'tits égards qu'on se doit réciprochement. (*Vifs applaudissemens*).

---

boulanger, boucher ou charcutier, afin d'obtenir, par le moyen d'une carte, la ration que son comité, dit *de bienfaisance*, jugeait à propos de lui accorder.

Un membre. Citoyen président, les femmes ont juré de troubler aujourd'hui notre séance : plusieurs d'entre-elles sont placées à la porte de la salle, afin d'obstruer le passage.

Le président. Je demande que les citoyennes s'écartent, pour laisser entrer les membres.

Le président fait ensuite aller sa sonnette ; et un ami demande la parole. Il tire de sa poche une brochure *terriblement patriotique*. Il en eppelle quatre ou cinq pages, et il est interrompu par un accident aussi fâcheux qu'imprévu.

Il est bon de prévenir nos lecteurs que cette salle n'était éclairée que par un seul quinquet. Tout-à-coup,

. . . . Cette lampe fatale,
Qui verse en s'épuisant sa lumière inégale,

meurt faute de subsistance. L'assemblée est dans la plus grande agitation : s'ouvre une discussion *ténébreuse* ;

plusieurs membres pensent que cette extinction a été machinée par le pays de l'étranger ; d'autres veulent qu'avant de remonter aux causes, on s'occupe du remède, et que tout soit renvoyé au comité des inspecteurs de la salle, pour faire un prompt rapport.

Un membre de ce comité, après s'être quelque tems gratté le front, monte à la tribune, et dit :

Citoyens...... not'lampe n'se s'rait pat éteinte, s'il y avait eu de l'huile dedans; il y aurait eu d'l'huile dedans, si on en avait acheté ; on en aurait acheté, s'il y avait eu d'l'argent dans la caisse ; il y aurait d'l'argent dans la caisse, si not' société s'laissait corrompre par les piastres d'Londes et les guinées de Madrid. (*Trépignement d'admiration.*)

Je m'résume à vous proposer l'arrêté suivant :

La société, considérant qu'sa lampe s'est éteinte faute d'huile; que l'moyen qu'alle ne s'éteigne plus, c'est d'acheter d'l'huile; que l'moyen d'acheter d'l'huile, c'est d'avoir de d'quoi; que l'moyen d'avoir de d'quoi, c'est qu'on en donne, arrête :

Tous ceux qui que ce soit, quiconque voudra êt' memb'e et de la société, s'ra t'nu d'met' à la grenouille une somme de *deux sols en numéraire*.

On applaudit vivement en criant : aux voix !

Un membre demande qu'on retranche les mots *en numéraire*, qui pourraient donner du discrédit aux assignats.

Un autre observe que deux sous ne suffiront pas; il demande qu'on en mette trois..... (*Murmures*). A bas le muscadin, lui crie-t-on.....

Après une vive discussion, le pro-

jet est adopté purement et simplement.

Le silence règne pendant dix minutes.

Dans ce moment un grand bruit se fait entendre à la porte. Un militaire entre furieux, s'empare de la tribune et dit : J'arrive de l'armée, et j'apprends que ma femme a été mise en arrestation comme suspecte !.... je voudrais connaître le b..... qui s'est permis de signer son mandat d'arrêt !..

(*Murmures.*)

Le président. Silence, la parole est à l'orateur.

(*L'orateur continue.*) Je veux qu'on me rende ma femme : il est impossible qu'elle se soit rendue coupable d'incivisme. Je sais que pour à l'égard de ce qu'est de la rubrique, alle en a plus que moi, qu'en un mot alle est plus profonde ; mais elle est connue depuis long-tems par les amis

sans-culottes, et aucun ne lui reproche d'avoir renoncé à l'honneur où ce qu'elle est née.

Plusieurs membres. Nous la connaissons tous, et nous sommes fâchés de ne plus la voir.

Le réclamant. Vous l'entendez ?

Le président. J'ignore quels sont les motifs qui ont pu mettre la femme du citoyen à l'étroit. Je fais donc l'émotion qu'on lui envoie un membre de la société avec un titre pour s'introduire, et procéder à l'élargissement s'il y a lieu.

Plusieurs briguent l'honneur d'une pareille mission : d'autres prétendent qu'un membre ne suffit pas. Il s'élève une grande discussion à ce sujet. On demande le scrutin ; mais au dépouillement chaque membre s'étant porté, le président lève la difficulté, en annonçant qu'il se chargera lui-même de cette affaire importante ; après quoi il dit avec la dignité qui lui est

propre : Qu'est-ce qui veut la parole ?..... (*Personne ne répond*).

Le président. Une fois, deux fois, personne n'veut la parole..... Je vous avertis d'abord que j'vais lever la siance.

Oh que non ! dit un membre, tu n'leveras pas la siance ; j'veux parler. (*Murmures*).....

Plusieurs voix. Non ! non !

Le membre. Vous ne voulez pas m'écouter, eh bien, je m'évacue....

Silence, crie le président ; respectons les opinions.

Le membre. C'est ça président ; c'est ça, mon homme ; prète-moi la parole, j'te la rendrai.

Le président. C'est dit j'te la prête ; mais si tu bivaque comme l'autre advans hier, j'te la raute.

Le membre. C'est bon, c'est bon. J'ai demandé la parole pour un fait qui n'a pas de rapport avec ce que je vais vous dire.

Le président. Parle, parle, puisque c'est comme ça.

Le membre. J'annonce à l'assemblée..... (*On se mouche*). A bas les mouchards, l'scellé sur les nez.....

J'annonce à l'assemblée que deux sociétés populaires demandent votre *affigniation*......... Ah! ah! ah! ah! s'écrie-t-on, c'est y possibe? Deux sociétés *affignées!*.......

La joie transporte tous les sociétaires. Pendant plus d'un quart-d'heure ils ne savent où ils en sont; enfin, quand le premier élan est un peu appaisé, on demande le nom de ces deux sociétés.....

L'orateur. Vot' joie va bien redoubler; c'est la société d'*Anières* et celle de *Montmartre.*

Nouveaux transports, nouveaux cris de joie de la part de toute l'assemblée.

Un membre qui n'avait encore rien

dit. Je me résume et je demande par amendement que les députations qui nous apportent cette nouvelle soient admises aux honneurs de la séance.

Tout le monde. Oui, oui, oui !...

Le président. Je suis aussi de cet avis. La présence de ces dignes missionnaires ne peut que nous honorer. Qu'on les introduise avec toute la cérémonie dont nous sommes capables, et qu'on leux accorde les honneurs de la siance. La siance est levée.

ON avait placé dans la commune de...... des dépôts de cavalerie et de charrois. Les chevaux que l'on voyait continuellement courir dans les rues pour se rendre à l'abreuvoir public, en écartaient ceux des habitans, qui s'en plaignirent à la municipalité, laquelle, après avoir ordonné que les militaires mèneraient leurs chevaux boire à la rivière, fit placer cet écri-

teau à l'abreuvoir : *Abreuvoir de la municipalité.*

~~~~~

DANS le tems où quelques hommes changeaient de nom, pour prendre celui de Romulus, de Brutus, de Scœvola, de Fabricius, Publicola, etc., un membre de la section des Thuileries disait à la tribune : Et moi aussi je veux prendre un nom romain, afin que l'on ne doute plus de mon patriotisse ; je veux m'appeler comme celui qui mit le feu dans la commune de Rome pour faire brûler les aristocrates, et qui manquit d'être la victime d'*Epicharis* et de *Pijeon*..... celui..... parbleu, aidez-moi donc.... celui.... qui..... pardienne, vous n'en connaissez pas d'autre, celui qui n'avait pas comme qui dirait un nez pointu..... — Que t'es bête, lui dit un collègue, c'est *nez-ron*. — Oui, c'est ça, je me baptise *nez-ron*.
~~~~~

A cette époque, Philippe d'Orléans déclara à sa municipalité que le nom qu'il avait porté jusqu'à ce jour n'était pas le sien ; qu'il était fils d'un cocher de sa mère, et qu'il se nommait *Egalité*.

On fit à ce sujet le couplet suivant :

AIR : *De Figaro.*

Chacun sait la tendre mère
Dont Philippe tient le jour :
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour ;
Ce secret met en lumière
Comment *le fils* d'un Bourbon
Déshonore un si beau nom.

~~~~

M. de *** venait de Versailles à Paris, seul dans une voiture à quatre places ; il était en habit du matin, c'est-à-dire, qu'il portait une méchante redingote, et avait des pantoufles au lieu de souliers. On arrête
~~~~

sa voiture à Sèvres ; on se saisit de sa personne, on le traîne devant un comité, et il s'établit l'interrogatoire suivant :

« D'où venez-vous ? — De Versailles. — Où allez-vous ? — A Paris. — Qu'allez-vous y faire ? — Acheter une anglaise. — Vous avez des pantoufles. — Je ne le saurais nier. — Pourquoi voyagez-vous en pantoufles ? — Pour les user ; et d'ailleurs elles me tiennent les pieds plus chauds que des souliers. — Vous venez de dire que vous alliez à Paris. — Je le répète. — Nous vous faisons observer qu'on ne va point sur le pavé de Paris avec des pantoufles. — Dans un pays libre, je puis marcher sur le pavé avec la chaussure qui me convient le mieux. — Vous venez de dire que vous alliez à Paris pour acheter une anglaise. — Je le répète. — Nous vous faisons observer que si cela était

vous ne voyageriez pas seul dans une voiture à quatre places, parce que cette manière de voyager renchérirait trop l'anglaise. — Ce sera mon affaire d'avoir l'anglaise au meilleur compte possible ».

D'après cet interrogatoire, M. de *** fut atteint et convaincu d'être suspect ; on l'envoya sous bonne et sûre garde aux Récollets de Versailles. On articula en toutes lettres dans son écrou, pour uniques motifs de son arrestation : Suspect parce qu'il voyageait en pantoufles, seul dans une voiture à quatre places. Si l'histoire nous eut conservé les registres des bastilles de Rome, du tems de Catilina, nous n'y trouverions pas un écrou plus bizarre. Heureusement M. de *** recouvra sa liberté après le supplice de l'antropophage Robespierre.

A bas les istocrates !.....

ON afficha en 1793 la tragédie de *Jean Sans-Terre.* Quelques patriotes du faubourg St.-Antoine, croyant qu'on voulait jouer le général *Santerre*, arrachèrent toutes les affiches et se portèrent en masse au théâtre de la République. On parvint à les appaiser en leur donnant les premières places; mais l'on ne put en être maître, lorsque *Sans-Terre* dit au tyran :

Tu crois m'intimider en découvrant ma bière.

Je l'avais bien dit, s'écria un d'entre eux! à bas!.... à bas!.... à bas les muscadins! (On baissa la toile).

SUR la porte d'un comité révolutionnaire on lisait ces mots : *Ici l'on s'honore du titre de citoyen, et l'on se tutoie : Fermez la porte s'il vous plait.*

La veille d'une grande fête, on s'occupait des prix de la course. Que donnerons-nous, dit un fonctionnaire, au vainqueur à cheval ? — Parbleu, répondit-on, il faut donner l'un des plus beaux chevaux que nous avons mis en réquisition. — Et pour celui qui remportera le prix à pied ? — Que t'es bête ! Peut-on faire une demande pareille ! tu vois bien, imbécille, que si l'on donne un cheval au premier, il faut donner une paire de souliers au second.

~~~

A cette même époque, et en pareille circonstance, on refusa de donner le prix à celui qui le remporta à cheval, attendu que son coursier était supposé de race anglaise. L'affaire fut ainsi jugée sur le *champ*.... Considérant que le cheval vainqueur nous paraît *suspect*, et qu'il pourrait
~~~

se faire qu'il fut à la solde de Pitt et de Cobourg, ordonnons que son moniteur en fera de suite constater l'état civil et produira un certificat de résidence depuis le 14 juillet (style de tyran), qui prouve la non-émigration.

Signé, E. B. T.

~~~~

La horde qui se rassemblait autrefois au théâtre des Délassemens ayant trouvé ce spectacle fermé, fut s'installer en masse au théâtre Sans-Prétention. On y donnait *Cinna*; mais ces messieurs, croyant qu'on voulait jouer un de leurs complices dans chaque rôle de conjuré, se mirent à crier : *A bas! à bas l'auteur! à la guillotine*!...... Alors un acteur s'avança et dit : *Citoyens*, l'auteur n'est point coupable ; c'est un nommé *Corneille*, mort il y a cent ans......
~~~~

— Eh bien, s'il est mort, nous n'avons que faire de ses pièces, s'écria un citoyen en bonnet rouge; pourquoi ne pas nous donner Charles IX? l'auteur de cette pièce se porte bien, lui, parlez-moi de ça. Aussitôt tous *les amis* demandèrent à grands cris: *Charles IX! Charles IX!* Les acteurs se virent forcés de jouer la pièce patriotique, et se promirent bien de ne plus se mettre du Corneille dans la tête.

~~~~

UN membre de comité révolutionnaire, allant poser les scellés (1) chez un curé de village, pour allonger son procès-verbal, disait: nous étant mis en chemin avec notre confrère, pour

---

(1) L'histoire rapporte qu'en 1793 ces dignes soutiens de la République mettaient les scellés avec leurs pouces, et les levaient avec leurs ongles.
~~~~

faire la présente exécution, j'avons passé devant la porte d'une église, où ce que nous sommes entrés, et où ce que nous avons entendu chanter un *De Profundis*, dont la teneur suit : (Il inséra dans son procès-verbal le psaume tout au long) ; après quoi, au nom de la liberté, nous nous sommes emparés du prêtre, que nous avons conduit en surveillance dans notre maison d'arrêt.

Il a été enregistré, en 1793, un procès-verbal d'inventaire fait par deux membres de comité, et dont voici un extrait :

Plux j'avont trouvés vin père de soulié neufs ; et a tendu que mon confraire et moy n'en avions pus dans nos pied, et qu'il nous en fallait pour continuer naux o péraciont, jean avont pris deux père et j'avont mis

les notre en plasse, lesquels nous estimons à vingt sols, etc. etc.

Nota. J'atteste que ce fait est vrai : j'ai vu le procès-verbal.

EXTRAIT d'un procès-verbal dressé par trois membres d'un comité révolutionnaire de Lille.

LE quintidi *bétrave*, (1) genoux somme trans porter chaise le dy Ro-

---

(1) A cette époque où les noms des mois étaient changés en *vendémiaire*, etc., les semaines étaient métamorphosées en *décades*, dont les jours étaient : *primidi*, *duodi*, *tridi*, *quartidi*, *quintidi*, *sextidi*, *septidi*, *octodi*, *nonodi* et *décadi*; et l'on avait fait disparaître tous les saints du calendrier, que l'on avait remplacés par des noms de plantes, de légumes, de volaille, et instrumens aratoires ; ainsi l'on disait : primidi *betterave*, duodi *dindon*, tridi *charrue*, etc. etc.

bert a léfet de vérifiére les sellés que nous avont trouver telle quille étaite. An suite de quoi nous avont fait monté la servante par l'un de nos colléques où étant. Et après avoire vérifiés ses pièces, nous l'avons trouvé en règle.

En foi de quoi nous avont dressé le présant procès-verballe, et avons fait seigner la ditte servante, qui a déclarée ne savoire.

DEUX fonctionnaires publics de Sainte-Ménéhould reçurent l'ordre de s'assurer de la personne de M. ***, qu'ils rencontrèrent, après bien des recherches, à table chez un restaurateur : ils l'arrêtèrent au nom de la liberté, et dressèrent un procès-verbal dont voici à-peu-près la substance :

« Aussitaux lhorde arrivai, genoux

» some mys en marches dans la com-
» mune, et je some par venu adé cou-
» vrir que le citoyen *** devais alé
» diné cheux un restaurateux ous
» quon lui préparait des pieds de
» cochon. Je navont pas perdus la
» taite, je some allés encore faire
» un tour dan *Sainte-Ménéhould*, puis
» après je some revenu cheux le res-
» taurateux ous que javont trouvé not
» home manjeant les pieds à la dite
» *Sainte*, etc., etc. »

UN membre de comité révolutionnaire, procédant à un inventaire, disait : *item*, un vieux banc sur lequel je suis assis avec le citoyen greffier, mon collègue, le *tout* ne valant pas la peine d'être inventorié.

UN de ces messieurs étant allé poser les scellés dans une maison de

campagne, un ami lui demanda comment il avait été reçu : « A merveille, répondit-il, on m'a voulu faire manger ». (On avait lâché deux gros chiens sur lui).

UN éloquent orateur de comité révolutionnaire, en parlant d'un nègre affranchi, le désignait sous le nom de *ci-devant noir*.

UN brasseur du faubourg Saint-Denis avait pris pour enseigne, Mars parlant à des ouvriers. Au-dessous était écrit : *Le dieu Mars vous recommande de faire de bonne bière pour rafraîchir ses troupes*. Lorsque l'on changea les noms des mois, au lieu du dieu Mars, il mit *le dieu Germinal*.

L'IMMORTEL *Marat* avait une maîtresse très-grande, qu'il nommait

Victoire: elle lui fut enlevée; mais il trouva le moyen de la *r'avoir.* Un jour il entendit un colporteur crier : *Voilà la grande victoire remportée.....* Comment! encore... Il fit courir après ce malheureux, qui aurait été sa victime, si *Victoire* ne se fût retrouvée.

~~~~

Le député *Maure* avait fait écrire sur son magasin d'épicerie à Auxerre :

Maure, représentant du peuple-épicier-confiseur.

Ce digne soutient de l'état fut dénoncé, sur ce que chaque représentant jouissant du contre-seing à la poste, il en abusait afin d'envoyer tous les jours sa distribution chez lui, pour faire des cornets.

~~~~

Sur le mur du corps-de-garde de la barrière d'Enfer, on lit encore ces

mots : *Barrière d'Enfer*, et plus bas : *Entrée de Paris.*

~~~~

Une loi ayant ordonné d'effacer tous les noms de saints exposés aux regards du public, un marchand, qui était connu sous l'enseigne de *Saint-Jean-Baptiste*, fit peindre, en place du bienheureux, un singe enveloppé de batiste, avec ces mots : *Au singe en batiste.*

Dans ce même tems, les personnes qui avaient affaire dans la rue Sainte-Barbe étaient obligées de demander la *rue Barbe;* on les envoyait souvent chez l'apothicaire.

~~~~

Changement de domicile.

L'apothicaire *Nez-Flérant*, qui demeurait dans la *rue Barbe*, et qui, par suite, est allé s'établir rue *Anne*,

butte *Roch*, au lieu de prendre un logement à *Cloud*, comme on l'avait annoncé, demeure, au contraire, à *Ouen*, et tient toujours un dépôt de ses remèdes à *Maur*.

~~~~

Rien de plus ridicule que les changemens qu'éprouvèrent plusieurs mots de notre langue : le mot de citoyen, par exemple, était tellement *recherché*, qu'une marchande de fruit aurait cru encourir le blâme, si elle avait crié : *Prunes de monsieur;* elle disait *prunes de citoyen*, comme elle disait *prunes de Glaude*, au lieu de *prunes de Reine-Claude*.

~~~~

Un homme chargé de fournir des culottes de peau à un corps d'officiers de cavalerie, poussa un jour l'ignorance et la lâcheté jusques à dire dans un de ses mémoires : *Plus, cinquante*

culottes de peau de Reine (de Rennes), *vieux style.*

~~~~

C'est aussi dans ce tems que, le gouvernement ayant prohibé les marchandises anglaises, une pauvre marchande de fruit fut traînée inhumainement au comité révolutionnaire de sa section, parce qu'elle avait eu l'imprudence de crier et de vendre des *poires d'Angleterre.*

Le théâtre, sur-tout, se ressentit de cette innovation; et, entr'autres changemens, on remarqua ceux-ci :

Dans l'opéra du Déserteur, au lieu de dire : *le roi passait*, etc., on disait *le tyran passait*, etc.; de manière que l'ariette finissait par : *vive le tyran! vive le tyran!!!* . . .

Un acteur du Théâtre-Français, *très-obstiné*, et qui, pendant que ses camarades gémissaient dans les prisons de Robespierre, ne cessait
~~~~

d'attirer *la foule*, en jouant *Marat dans le souterrain*, etc., disait dans le Bourru bienfaisant : *échec au tyran*, au lieu de dire *échec au roi.*

~~~

C'EST aussi à cette époque et après la fermeture des églises, qu'un prêtre inconstitutionnel, voyant que l'eau-bénite était fort rare, et s'avisant d'en vendre, fut dénoncé par des envieux à sa municipalité, laquelle, ne voyant dans ce singulier commerce qu'une nouvelle branche d'industrie qui pouvait tourner au profit des contributions, le força à prendre une patente de limonadier.

~~~

DANS ces beaux jours du *sans-culotisme*, un arsouille (1) de la première

---

(1) *Arsouille*, en style commun, veut dire *fanfaron*, *querelleur*, etc.

classe se présente à la porte du ministre de la guerre. Il était suivi d'un énorme chien, qui avait un peu meilleure mine que le maître. Il s'adresse au concierge : Dis donc, portier, ous'qu'est l'*minisse?* — Citoyen, il donne audience. — Mène-moi-z-y, faut que j'l'y pale. — Citoyen, attendez votre tour. — Mène-moi-z-y, j'te dis; allons, lève la guigne, trotte et remue la queue, et plus vîte que ça. — Citoyen, vous ne pouvez pas entrer avec votre chien. — Mon Azor, faut qu'il entre; respecte-le : viens, mon chien, viens. (Le portier est obligé de l'introduire). Citoyen, voilà le ministre. — Qui? c'pékin là-bas, en habit bleu? Laisse faire, j'vas l'y parler. Il traverse la foule, arrive au ministre, lui frappe sur l'épaule : Bonjour, *minisse*, bonjour, mon homme. Le ministre étonné : Citoyen, qu'y a-t-il pour votre service? — J'vas te

dire : j'étions hier avec les amis au café Virginie... tu sais ben... la... rue Maubuée : j'étions à chiquer les légumes, à pomper les huiles, v'là qu'il a circulé un bruit... — Quel est ce bruit ? — On a dit q't'allais d'mander ta *diminution*. — Ma démission. — Ah ! oui, oui, c'est ça. Ecoute : avant d't'esbigner du ministère, faut commettre une belle action ; fous-moi une place, hein ! ça va-t-il ? — Mais encore, quelle place ? —Bah ! tu sais ben mieux c'que c'est qu'une place que moi. — Que savez-vous faire ? — Moi, vois-tu, j'n'y vas pas par trente-six chemins ; je n'sais q'ça, et qu'ça et queuq'autres choses pareilles. — Cela n'est pas très-clair. — Tiens, fait une chose, fous-moi dans les chapeaux bordés. — Vous voulez être général ? — Pourquoi pas, comme un autre. — Impossible, le tableau est complet. — Bah ! q't'es bête pour un *minisse*,

tu n'as guère é l'fil ; une légume de plus ou de moins sur la quantité, ça ne paraît pas. — Impossible, vous dis-je. — Eh ben, écoute, si tu n'peux pas m'faire général, fous-moi... à l'hôpital... là.. queuq'chose d'honnête. — Mais encore ?.. — (Le chien aboie). Tais-toi, Azor. — (Azor continue). Tais-toi ; j'te dis, Azor : assez causé, laisse parler le *minisse*... Parle, *minisse*, parle, mon homme, j't'écoute. — Encore, citoyen, pour être placé dans un hôpital, savez-vous la médecine, la chirurgie ? — Pardine, faut-il pas être ben malin pour tuer des gens qui sont malades ? — Ecoutez, si vous ne savez rien, je ne puis vous donner une place. — Ah ça ! dis donc, v'là q'tu commences à m'scier, avec ton savoir : j'vois ben qu'la révolution n'a pas été faite pour les amis. Avant c'tems-ci, je l'aimais ; à présent, j'li pisse au cul.... Hut !...

UN orateur de section resta court à la tribune, au moment où il traitait, avec son éloquence ordinaire, la question intéressante de la loi agraire. Après s'être frotté le menton, levé les yeux vers la voûte, regardé autour de lui, fouillé dans... ses poches, et invoqué son génie, il se rappela où il pouvait avoir oublié ce discours précieux. Il vola... au bureau du secrétaire, et y écrivit à son épouse le billet suivant :

Ma chaire sitoyênne et amit,

Je te pri de chairchet dan mais papiê inutille, tui trouverat mon discourt sure la l'oie a grêve dont tu sept que je té fais léqueture ière dans zun de naux mauman pairduz, je crois la voir oubliet dans la pauches goche de mone aby dela dai quade. Je suit cour... et ne puy tan dires da van tages, je vais en a tendans de tes

pronte nouvele me batte les flant, invauquer plurére, re courrire maime os lieu comuns sille faute pour remplire le vide, et vienz si tu pus partagé ma paine avecque la quelle je suis tout à toi, etc.

L'ENNEMI a pénétré dans notre camp, disait un membre de comité à ses collègues : après l'avoir pillé, volé, mis tout sans dessus dessous, il a violé jusqu'à la tente du général.

Que diable aussi, dit quelqu'un, pourquoi les vieilles femmes vont-elles à l'armée ?

DIALOGUE.

-- Te voilà donc revenu de la guerre ?
C'est un vilain métier que de se battre ainsi.
-- Ah ! je vous en réponds, ma mère.
-- Que faisais-tu tout le jour ? -- Le voici :
On me tuait, et je tuais aussi.

DEVANT un comité révolutionnaire se présenta un jour un pauvre diable, qui dit : Citoyens, j'ai perdu ma carte, j'en viens quérir un autre. — Il faut auparavant, dit le président avec importance, savoir si tu es modéré, royaliste, aristocrate, fédéraliste. — Moi, non, citoyen, je suis rémouleur.

~~~~

UN fonctionnaire public de 1793 étant malade, sa femme fut obligée de répondre pour lui à ceux qui venaient le consulter : un jour qu'elle était attendue dans l'antichambre, par plusieurs personnes, le garçon de bureau vint l'en avertir. Eh! mon Dieu, dit-elle, que la *place* d'une femme publique est difficile à remplir!...

~~~~

UNE troupe d'acteurs ambulans ayant fait afficher dans un bourg une

comédie en *vers libres*, la municipalité, par *bienséance*, leur fit défense de la jouer.

~~~~

PENDANT cet heureux tems, tous les monumens publics étaient couverts de légendes. On lisait *liberté* sur la porte des prisons ; *fraternité* sur celle des bureaux ; *indivisibilité* sur celle des assemblées ; *unité* sur celle des spectacles ; et *la mort* partout.

~~~~

UN propriétaire fit écrire au-dessus de la loge de son portier ces mots, dont le Français se souviendra long-tems : *Unité, indivisibilité*, etc. ; mais le peintre, qui n'avait pas bien pris ses dimensions, fut obligé d'achever à côté de l'indication du portier ; de sorte qu'on lisait : *Parlez au portier, ou la mort.*

ROBESPIERRE fit placer, sur tous les monumens publics, cette inscription :

Le peuple français reconnaît l'Etre suprême et l'immortalité de l'ame.

Un critique la corrigea ainsi :

Le peuple français *méconnaît* l'Etre suprême et *la moralité* de l'ame.

~~~~

APRÈS le 9 thermidor, plusieurs personnes voulurent faire passer leurs crimes pour des erreurs, et pour faire croire qu'elles n'étaient qu'*aveuglées*, elles furent ouvrir un club aux Quinze-Vingts.

~~~~

EN parlant de la mémorable journée qui purgea la France du monstre Robespierre, etc., un orateur de la Convention disait à la tribune : Citoyens

représentans, *la belle journée que la nuit du* 9 *thermidor !*

~~~~

AVANT la séance où l'on décréta Carrier d'accusation, Bourdon (de l'Oise), pour mieux voter *en sa conscience,* se l'était chargée de quelques bouteilles de Champagne. La liqueur fit son effet. Bourdon tapagea tant, qu'on fut obligé de l'inviter à n'être pas *rouge* le matin, et *gris* le soir.

~~~~

J'AI remarqué que pendant que Carrier lisait sa défense à la tribune de la Convention, il était éclairé par une bougie, placée sur la tête de *Marat.*

~~~~

MAIS pourquoi donc, disait un parvenu, qu'on en veut toujours à nous autres, pauvres riches ?
~~~~

Le citoyen *** soumissionna le bien de M.***; après y avoir fait faire quelques réparations, il écrivit à son épouse :

Mamour, je venons de terminer les travos que j'aviont fait commanser dans le bâtiment. Viens mi joindre; cet une an droit des plus agréables : j'espêre que nousi finiront nos jours, sie Dieu nous prete vie.

~~~~

La femme d'un parvenu fut trouver un de nos plus fameux peintres pour se faire faire son portrait.— Madame, lui dit l'artiste, je ne peins que l'histoire. — Comment vous ne peignez que l'histoire, lui dit-elle, eh ! qui donc me peindra le reste ?

~~~~

On dit se *vêtir,* et cependant on dit se *dépouiller;* et l'on disait anciennement se faire *tirer,* pour dire se faire

peindre. La femme d'un parvenu, qui, en cette qualité, se croyait dispensée de savoir sa langue, sortant de se faire peindre, et étant encore affublée de sa plus belle robe, disait: je ne me suis jamais fait *tirer* aussi bien *pouillée.*

~~~~

Un de nos parvenus se vantait d'avoir beaucoup voyagé. — En ce cas, lui dit quelqu'un, vous devez connaître *la géographie?* — La géographie, répondit notre homme..... Je ne saurais.... trop vous dire..... si je n'ai pas été dans ce pays-là..... Mais je ne crois pas en avoir passé bien loin.....

Il s'établit, en l'an 6, une religion connue sous le nom de société des *philanthropes.* Cette société, n'étant composée que de révolutionnaires, fut appelée par les poissardes de Paris
~~~~

filoux en troupes, et fut détruite par les enfans, qui troublaient constamment leur *prêche*, en faisant un bruit continuel à la porte de leurs temples (des églises dont ces messieurs s'étaient emparés), et en leur jetant des pierres.... Vint enfin le consulat qui nous délivra de ces hypocrites et de bien d'autres.



QUELQUES

BONS MOTS,

ANECDOTES, PLAISANTERIES,

CHANSONS ET COUPLETS

ENFANTÉS

PENDANT LA RÉVOLUTION.

En faveur du badinage,
Faites grace à la raison.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Je n'ai pas plus la prétention de rassembler en un si petit espace *toutes* les chansons, épigrammes, colibets et calembourgs qui ont été décochés en France depuis 1789, que je n'avais l'idée de rapporter *toutes* les aneries : les uns et les autres demanderaient des *in-folio*, et la plaisanterie doit avoir ses bornes, comme le petit volume que je publie.

BONS MOTS

ENFANTÉS

PENDANT LA RÉVOLUTION.

Lorsqu'en 1789 la Comédie Française changea de titre, il parut l'épigramme suivante :

Les comédiens français très-prudemment calculent.
En citoyens ardens, ces messieurs s'intitulent :
Théâtre de la Nation ;
Titre seul qui promet à leur ambition
Une recette toujours riche,
Et *comédiens du roi* reste encor sur l'affiche,
Pour garantir la pension.

Un conseiller au parlement était de garde chez le roi. Que fais-tu donc ici, lui dit un ami? — Que veux-tu, reprit le factionnaire ; autrefois nous

faisions des remontrances au roi, et maintenant nous lui *montons des gardes*.

VERS la fin de 1790, on publia les couplets suivans :

AIR : *O ma tendre musette.*

De l'aimable folie
Prisez mieux les bienfaits ;
La sombre anglomanie
Ne sied point aux Français.
Soyez vifs et volages,
Gardez vos anciens goûts ;
Je vous crois assez sages
Pour être toujours foux.

Vos districts, vos gazettes,
Vos graves députés,
Vos riches épaulettes,
Vos plans, vos arrêtés,
Vos canons, vos trompettes,
Valent-ils, mes amis,
Une des chansonnettes
Que vous chantiez jadis ?

Mirabeau l'aîné étant allé voir son frère, que de trop fréquens sacrifices à Bacchus retenaient dans son lit, lui dit : Est-il possible, mon frère, que vous ne rougissiez point d'un vice aussi crapuleux ?... *Parbleu, mon frère*, répondit le malade, *c'est le seul que vous m'ayez laissé.*

Au commencement de 1790, *on publia ces stances sur les deux frères Mirabeau* :

En France il est deux Mirabeau,
Le comte et le vicomte;
Et je vais peindre en ce tableau
Le vicomte et le comte.

Le bon peuple veut chaque jour
Lanterner le vicomte,
Car il réserve son amour
Pour le vertueux comte (1).

---

(1) C'est le comte qui était député de la noblesse à l'Assemblée constituante, et l'antagoniste de l'abbé Maury et de Cazalès.

Quand on voit l'un, on dit : Hélas !
  J'ai vu monsieur le comte.
Quand on voit l'autre, on dit tout bas :
  J'ai vu le gros vicomte.

Pour nous instruire, l'un écrit :
  C'est le vertueux comte;
Et l'on s'amuse lorsqu'on lit
  Les écrits du vicomte.

Le Châtelet est juste enfin;
  Il décrète le comte;
Et l'affaire de Savardin
  A fait fuir le vicomte.

On veut l'accrocher en chemin,
  Parce qu'il est vicomte :
De la lanterne il fuit soudain,
  En se disant le comte (1).

---

(1) Quelque tems après une mauvaise affaire que le vicomte de Mirabeau eut au Palais-Royal avec un nommé Savardin, la peur, ou toute autre raison, lui fit prendre la route de Mons.... -- Qui va là ? -- Mirabeau. Aussitôt on saute dessus..... -- Ah ! nous le tenons, nous le tenons ! à la lanterne.... -- Eh ! messieurs, vous vous méprenez.... --

On veut alors chez l'étranger
L'accrocher comme comte,
Il échappe au même danger
En se disant vicomte.

Enfin, l'on a très-bien reçu
Le gros et gai vicomte
Dans des lieux où l'on eût pendu
Le très-vertueux comte.

Sur la nomination du comte Riquetti de Mirabeau au grade de commandant de la section Grange-Batelière.

Depuis long-tems Riquetti, mon bijou,
Beau commandant de Grange-Batelière,
On desirait vous voir le hausse-cou;
Mais c'était d'une autre manière.

Oh! oh! vous n'êtes donc pas l'aîné? -- Non, certainement. -- En ce cas, c'est différent...... Le vicomte, reconnaissant du service que venait de lui rendre son frère, et voulant s'acquitter envers lui, lui écrivit ces mots: *Si quelque motif te portait à voyager, je te conseille d'éviter Mons, car j'ai manqué d'y être pendu pour toi.*

On demandait à Mirabeau pourquoi il avait toujours une vache sur sa voiture lorsqu'il allait à l'assemblée. — C'est, dit-il, parce qu'un homme qui marque dans une révolution doit être toujours prêt à prendre la fuite ou à monter sur l'échafaud.

Le même disait un jour à la tribune des jacobins : la liberté ne prend racine que sur les débris des cadavres humains : elle ne s'élève qu'arrosée de sang et de larmes. Affreuse vérité qui confond toutes les idées philosophiques, et qui effraie la raison humaine.

L'abbé Maury, sortant d'une séance orageuse où il avait vigoureusement soutenu les priviléges de son ordre, fut assailli par une foule de gens, qui lui crièrent : *A la lanterne!* Eh bien! leur dit-il, quand je serai à la lanterne, y verrez-vous plus clair?

PLUSIEURS dames de la Halle rencontrant le même député, qui allait à l'assemblée, une d'entre elles lui dit : Vous parlez comme un ange, M. l'abbé; mais malgré tout, vous êtes fou... Bah! leur dit l'abbé en souriant, *vous savez bien, mesdames, qu'on ne meurt pas de ça.*

UN colporteur, pour mieux piquer la curiosité du peuple, criait: *Mort de l'abbé Maury.* L'abbé passe, l'entend, s'en approche, lui donne un vigoureux soufflet, et lui dit: *Tiens, si je suis mort, au moins tu croiras aux revenans.*

VERS la fin de 1790, on fit ces vers pour placer au bas de son portrait :

Il réunit ce qu'on ne vit jamais :
Savoir, génie, éloquence et courage;
Il est trop, aujourd'hui, méconnu des Français;
Mais la postérité vengera cet outrage.

Le décret qui ordonna la vente des biens ecclésiastiques excita les plus grands cris de la part des intéressés. Chaque membre du clergé se levait, changeait de place à tout moment, pour augmenter le bruit que faisait son confrère. Une dame, impatientée de tant de brouhaha, s'écria : Messieurs, on veut vous *raser;* mais si vous vous remuez tant, vous vous ferez couper.

D'un bataillon de sans-culottes
Un ancien officier fut nommé commandant;
Mais ne pouvant sur eux prendre aucun ascendant,
Il les assemble un jour : Citoyens patriotes,
Depuis assez long-tems, je crois,
J'obéis à toutes vos lois :
Or, comme un pareil joug me lasse,
Permettez que, sans plus tarder,
Je me démette de ma place,
Attendu que je veux à mon tour commander.

*A M. ***, cordonnier, officier municipal.*

Digne municipal, homme vraiment de *poix*,
On sait que maint *pied-plat* blâme un si noble choix,
Crie à propos de *botte* et répand mille injures.
Qui pourtant, mieux que toi, sut prendre ses *mesures*,
Sut mieux, sans perdre *haleine*, abattre les *tyrans*,
Mieux observer la *forme* et les *points* importans;
Mais tu connais l'envie et sur quel *pied* nous sommes;
O père de nos *corps !* prends pitié de tels hommes:
Tu peux à volonté les tous *estropier :*
Sois grand jusques aux *bouts*, fais-leur encor *quartier ;*
Comme un second Orphée, enchaînant les *oreilles ;*
De la difficulté sachant trancher les *nœuds*,
Par des armes de *soie* opérant des merveilles,
Fais-les *marcher plus juste* au gré de tous nos vœux.

ON distribua dans plusieurs villes des projets de délibérations incendiaires ; on désignait quatre corporations qui devaient réclamer contre la révolution ; on disait que les cordonniers voulaient *l'ancienne forme;* les tailleurs, *les anciennes mesures;* les perruquiers, *les vieilles têtes*, et les carrossiers, *l'ancien train.*

~~~~

UN filou ayant été pris sur le fait, fut conduit chez le commissaire du quartier, qui lui demanda si c'était la misère qui le portait à voler? Non, dit-il, je profitais seulement de *la liberté de la presse.*

~~~~

LORSQUE la commune de Paris établit le comité des recherches, il parut le dialogue suivant entre le *président* de ce comité et *la Vérité.*

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

LE PRÉSIDENT.

J'ai de l'esprit et du goût,
Par-tout je l'entends dire ;
Si l'on me vante beaucoup,
C'est que je suis propre à tout.

LA VÉRITÉ.

Détruire, détruire, détruire.

LE PRÉSIDENT.

En tout lieu l'on doit savoir
Combien je suis aimable ;
Et chacun, fier de m'avoir,
Donnerait tout pour me voir.

LA VÉRITÉ.

Au diable, au diable, au diable.

LE PRÉSIDENT.

Dans ce pays agité
J'ai semé la discorde ;
Mais aussi, sans vanité,
De lui j'ai bien mérité.

LA VÉRITÉ.

La corde, la corde, la corde.

LE PRÉSIDENT.

Puisqu'à faire à tous la loi
Notre sénat s'applique,
Je puis régner, par ma foi,
Ayant déjà l'air d'un roi.

LA VÉRITÉ.

De pique, de pique, de pique.

LE PRÉSIDENT.

Enfin, de notre bonheur,
L'édifice s'achève;
Comme je suis sénateur,
Je mourrai comblé d'honneur.

LA VÉRITÉ.

En grève, en grève, en grève.

Nota. Ces couplets sont une parodie d'une chanson de Pannard.

~~~

DEUX jeunes gens montés dans un fiacre prirent de l'humeur contre le cocher, dont les chevaux rétifs ne voulaient pas partir. Marche donc,
~~~

s'écrièrent-ils, ou nous allons faire *une motion* sur tes épaules. — Eh ! messieurs, répondit le cocher avec dignité, attendez donc que je me sois *constitué* sur mon siége et que j'aie *organisé* mes chevaux.

~~~~

L'ordre du jour.

Sur nos législateurs n'a-t-on pas droit de mordre ?
Fort souvent *à l'ordre du jour*
Nous les voyons passer. Mais quand *le jour de l'ordre*
Aura-t-il donc son tour ?

~~~~

PHILIPPE d'Orléans, dont l'ambition perçait à travers l'hypocrisie, sentant la nécessité de s'éloigner de Paris, demanda du service au ministre de la guerre. On fit à ce sujet le quatrain suivant :

Pour fuir le coup qui le menace,
Le duc d'Orléans va, dit-on,
Etre chef de division :
Il n'aura pas changé de place.

Ce misérable, qui affecta par la suite de prendre le nom d'*Egalité,* n'était déjà plus dangereux pour le public, qui lui donnait tout haut le nom d'ambitieux. Ses amis le défendirent, et voici des vers qu'on leur adressa :

Imprudens qui, sans nul égard,
Blanchissez d'Orléans, qui blanchiriez la peste,
Vous êtes le papier brouillard :
Vous enlevez la tache, et la tache vous reste.

L'HOMME PRUDENT.

Dialogue national.

A.

Monsieur est-il aristocrate ?

B.

Non, monsieur, je m'en garde bien.

A.

J'entends, vous êtes démocrate?

B.

Ah! s'il vous plaît, n'en croyez rien.

A.

Eh! mais, quel choix est donc le vôtre?
Entre les deux partis flottez-vous suspendu?

B.

Vous l'avez dit, je ne suis l'un ni l'autre,
Pour n'être pendeur ni pendu.

~~~~

UN particulier venant de payer sa contribution patriotique, s'écria avec sensibilité :

A tous les cœurs biens nés que la patrie est *chère!*

~~~~

ON reprochait à certaines femmes de ne pas porter de cocardes. Quelqu'un voulut les justifier, en disant : Que ces dames avaient devancé la ré-

volution pour être *constitutionnelles* ; qu'on pouvait les qualifier de *citoyennes très-actives*, connaissant par cœur les droits *de l'homme*, ayant la *parole en main* et un *comité central* en permanence.

~~~~

Après l'expédition du brasseur Santerre dans la Vendée, on fit courir le bruit de sa mort : Un plaisant fit ainsi son épitaphe :

Ci git le général Santerre,
Qui n'eut rien de *Mars* que la *bière*.

~~~~

Lorsque l'on apprit que Robespierre et autres étaient nommés pour composer le tribunal du district de Versailles, quelqu'un répondit : « C'est » sûrement cela que j'ai entendu ce » matin d'un colporteur qui criait : » *Voici bientôt le moment où il faudra* » *que la justice s'exécute elle-même* ».

Un honorable membre du club des jacobins disait : « J'ai joué de bonheur aujourd'hui : un chien enragé » a passé entre mes jambes sans me » mordre ». Cela n'est pas étonnant, lui répondit quelqu'un, c'est qu'il vous connaissait.

~~~~

Les Carmes furent dénoncés pour avoir chez eux cinq canons et vingt-cinq armes. La municipalité y alla faire une exacte perquisition, et on ne trouva que *vingt-cinq Carmes* et *cinq ânons*.

~~~~

Les chemises a Gorsas.

Lors du départ de Mesdames (tantes du roi) pour le pays étranger, Gorsas fit à l'Assemblée nationale un long discours à ce sujet, dans lequel, en voulant faire entendre que ces sortes d'émigrations dilapidaient la

fortune publique, puisqu'en pareil cas on emportait avec soi tout ce qui pouvait se transporter, s'exprima ainsi en se mettant à la place de ce bon peuple, si honteusement dépouillé :

« *Oui, mesdames, tout ce que vous avez m'appartient, jusqu'à vos chemises! Il est pénible de vous voir quitter Paris dans cet état*, etc. » (1).

Cette phrase amphibologique donna lieu de croire à quelques patriotes des départemens qui la lurent, que Mesdames avaient effectivement emporté les chemises de M. Gorsas.

Les habitans d'Arnay-le-duc, instruits de cette aventure, et sachant que Mesdames devaient passer par leur ville, s'assemblèrent et décidèrent qu'il fallait les arrêter à leur arrivée,

---

(1) Voyez le *Courrier de Paris dans les quatre-vingt-trois départemens*, par A. G. Gorsas, du 9 février 1791.

pour leur faire rendre ce qu'elles avaient dérobé à M. Gorsas. A peine cette civique résolution est-elle prise, que l'on voit entrer dans la ville les deux tantes du roi avec toute leur suite. On les arrête de la part de la nation et de M. Gorsas ; on les fait descendre de voiture, et les officiers municipaux, avec leurs habits noirs, leur gravité, leurs écharpes, leur civisme et leurs perruques, disent à Mesdames :

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Donnez-nous les chemises (1)
A Gorsas,
Donnez-nous les chemises.
Nous savons, à n'en douter pas,
Que vous les avez prises ;
Donnez-nous les chemises
A Gorsas,
Donnez-nous les chemises.

---

(1) Il y a dans ce vers une syllabe de trop ; mais ce n'est rien que ça.

Madame Adélaïde, étonnée d'un tel propos, répond sur le même air que ces messieurs de la municipalité :

Je n'ai point les chemises
A Gorsas,
Je n'ai point les chemises.
Cherchez, messieurs les magistrats,
Cherchez dans nos valises.
Je n'ai point les chemises
A Gorsas,
Je n'ai point les chemises.

Dès que madame Adélaïde eût chanté son couplet, madame Victoire prit la parole et dit :

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Avait-il des chemises,
Gorsas ?
Avait-il des chemises ?
Moi, je crois qu'il n'en avait pas ;
Où les aurait-il prises ?
Avait-il des chemises,
Gorsas ?
Avait-il des chemises ?

Messieurs les municipaux, qui connaissent de réputation les chemises de *monsieur* Gorsas, répondent avec une gravité toute municipale :

Même air.

Il en avait trois grises,
Gorsas,
Il en avait trois grises,
Avec l'argent de son ſatras
Sur le pont Neuf acquises.
Il en avait trois grises,
Gorsas,
Il en avait trois grises.

(*La municipalité se mit alors en devoir de ſouiller dans les malles de Mesdames, en disant :*)

Même air.

Cherchons bien les chemises
A Gorsas,
Cherchons bien les chemises.
C'est pour vous un fort vilain cas,

Si vous les avez prises.
Mais où sont les chemises
A Gorsas,
Mais où sont les chemises?

Enfin, ne pouvant distinguer parmi tant de chemises, lesquelles appartenaient à M. Gorsas, et les tantes du roi, persistant à nier qu'elles eussent dérobé celles de ce grand écrivain, la municipalité d'Arnay-le-duc crut devoir garder à vue Mesdames jusqu'au retour du courrier qu'elle venait d'envoyer à M. Gorsas.

Notre législateur était dans son cabinet quand le courrier entra et lui annonça cette nouvelle. Il mit aussitôt la main à la plume, et écrivit à la municipalité d'Arnay-le-duc la lettre suivante :

« Mes chers concitoyens, les che-
» mises de Mesdames ne m'appartien-
» nent pas tout-à-fait, ainsi que je
» l'ai dit dans un de mes derniers

» numéros ; mais comme elles sont à
» la nation, dont j'ai l'honneur de
» faire partie, j'étais autorisé à les
» réclamer ; cependant, je vous en-
» gage à laisser continuer la route à
» ces dames ».

La municipalité reçut cette lettre, et leva l'embargo.

Ainsi se termina cette aventure, que je ne rapporte ici que parce que c'est une de celles dont on s'est amusé le plus en France.

BAILLY fut le *premier maire* de la révolution ; Péthion, qui lui succéda, fut appelé *le merdeux* (le maire deux).

VICHY, député de Seine-et-Marne, eut une forte altercation avec Bourdon (de l'Oise), que l'on appelait *Bourdon-le-Roux*, parce qu'il avait les cheveux de cette couleur. Des paroles on en vint aux coups ; et Vichy tint

Bourdon-le-Roux en respect par une poignée de cheveux, qui lui resta dans la main comme trophée de sa victoire.

On dit, à cette occasion, qu'il était bien étonnant qu'un représentant du peuple français se décorât ainsi d'un ordre étranger, et Vichy fut dénoncé comme *chevalier de la toison d'or*.

~~~~

CAMBON voyant le chaos financier s'embrouiller de plus en plus, invita tous les citoyens de la république à l'aider de leurs lumières. Bah ! dit quelqu'un, Cambon est comme une servante qui ne crie *au feu !* que quand elle ne peut plus l'éteindre.

~~~~

LES assignats furent dépréciés de toutes les manières, et ceux qui rient de tout appelèrent le tems de leur durée *l'âge du papier* (*allusion à l'âge d'or*).

Vers la fin de 1792, à huit heures du soir, une mère passait avec sa petite fille dans la rue Saint-Honoré, devant le lieu où la société-mère tenait ses séances. — Mais, maman, dit l'enfant, qu'est-ce donc que cette cloche qui fait gredin, gredin, gredin? — Ma fille, reprend la mère, c'est l'appel nominal.

Les AH, EH, HI, OH, HU,

Ou les cinq exclamations jacobines.

Air : *Dans Paris la grand' ville.*

Messieurs, allons bien vite
Au sénat jacobite; (*bis.*)
C'est là que l'on médite
Le bonheur de l'état.
Ah! ah! ah! ah!
Nous verrons Robespierre
Et Denton son confrère
Eloquemment y faire
L'éloge de Marat.
Ah! ah! ah! ah!

D'Avignon ou bien d'Arle,
Lorsqu'un Lameth y parle, (*bis.*)
Soit Alexandre ou Charle,
On est tout transporté.
    Eh! eh! eh! eh!
Quand Gorsas s'y présente,
Jamais on ne plaisante,
Pas même alors qu'il vante
Sa rare probité.
    Eh! eh! eh! eh!

Dans ce lieu respectable,
Le plus fameux coupable, (*bis.*)
Lorsqu'il a bonne table,
Se fait plus d'un ami.
    Hi! hi! hi! hi!
Chabroud à la justice
Vous ravit sans malice,
Dites qu'il vous blanchisse,
Et vous serez blanchi (1).
    Hi! hi! hi! hi!

---

(1) M. Chabroud entreprit de blanchir l'infâme d'Orléans.

Maint auteur que l'on cite,
S'il n'est point jacobite, (*bis.*)
Malgré tout son mérite,
Ne peut être qu'un sot.
Oh! oh! oh! oh!
Il n'est qu'une ame abjecte
Qui craint et qui suspecte
Un sénat qu'on respecte,
Dès qu'on sait ce qu'il vaut.
Oh! oh! oh! oh!

Ce sénat qu'on redoute,
Dont on veut la déroute, (*bis.*)
On l'aimera sans doute,
Dès qu'il ne sera plus.
Hu! hu! hu! hu!
Il faut de sa mémoire
Décorer notre histoire
Et mettre notre gloire
A chanter ses vertus.
Hu! hu! hu! hu!



DÉCLARATION

Des Droits de la femme (1) *et de la citoyenne.*

Quand on le sait c'est peu de chose,
Quand on l'ignore ce n'est rien.

Article premier.

Les femmes naissent, mais ne demeurent pas égales en droits ; les distinctions qui se trouvent en elles viennent du plus ou moins d'exercice de ces mêmes droits.

II. Le but de toute association avec les femmes tient aux droits impres-

(1) Cette pièce n'est autre chose qu'une parodie des droits de l'*homme* et du *citoyen*, qui faisaient partie de la constitution de 1793. (Voyez cette pièce pour la comparer avec celle-ci.)

criptibles du beau sexe ; ces droits sont la beauté, la propreté, la fermeté, l'élasticité et la résistance modérée.

III. Le principe de la souveraineté réside essentiellement dans la personne des maris, mais les femmes ont droit de leur persuader qu'ils sont les maîtres absolus dans le ménage, tandis qu'ils ne doivent faire réellement que les volontés de leurs femmes.

IV. La liberté consiste à faire tout ce qui ne nuit pas réellement à autrui ; ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque femme, n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société l'exercice de ces mêmes droits.

V. Toute citoyenne appelée ou saisie en vertu des lois de l'amour, ne doit pas obéir à l'instant, mais elle se rend coupable par trop de résistance.

VI. Les hommes ayant reçu par la constitution le droit d'exercer le plus saint des devoirs, les femmes ont le droit de pratiquer le plus doux des penchans.

VII. La libre communication des pensées étant un des droits les plus sacrés de la femme, toute citoyenne a le droit de penser, et sur-tout de parler tant qu'elle voudra, sauf à répondre par signe quand elle ne pourra s'exprimer autrement.

VIII. Les femmes ont droit de demander compte à leurs maris de l'administration de leurs facultés ; il est permis à la femme de nommer un suppléant, dans le cas de maladie, démission, négligence ou forfaiture.

IX. Tout amant ou mari qui ne peut pas remplir convenablement ses devoirs, n'a point de constitution.

X. L'assemblée voulant établir partout les grands principes de liberté et

d'égalité parfaites, décrète que toute femme pourra choisir librement pour amant ou pour mari celui qui lui conviendra le mieux, pourvu qu'il soit dans les principes d'une bonne constitution ; elle abolit toute espèce de parure, comme inutile dans l'association, et ordonne de se détacher de tous les cordons, comme gênant l'exercice des droits naturels.

XI. Il n'y aura plus aucune vénalité pour aucun individu ni pour aucune partie, mais toutes les associations se feront désormais de gré à gré, et but à but.

XII. Les lois ne devant établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, nulle femme ne peut être punie par son mari, que par un châtiment doux et légèrement appliqué.

XIII. La loi ne garantit plus de vœux ni aucun autre engagement qui

serait contraire aux droits naturels de la femme, ou à sa constitution.

XIV. Il sera permis à toutes les femmes de s'assembler paisiblement, et sans armes, pour satisfaire aux lois de leur constitution.

XV. Toutes les contributions de l'amour seront réparties entre toutes les femmes, aussi également qu'il sera possible, en proportion de leurs facultés.

XVI. Comme la constitution garantit l'inviolabilité de toutes les propriétés, toute femme aura droit de réclamer l'amant ou le mari qu'une autre femme lui aura enlevé, ou d'exiger un remplacement de valeur au moins égale, comme juste et préalable indemnité.

XVII. Les dames du Palais-Royal, ci-devant destinées à des services d'utilité publique, sont à la disposition de la nation.

XVIII. Il sera créé et organisé un établissement général de secours publics pour le soulagement des femmes trop valides qui manqueraient d'occupation.

~~~~

UN jacobin voyant au spectacle un particulier qui lisait un journal, lui cria de loin : *Frère, quand tu l'auras lu, tu me le passeras.* Le liseur ne répondant rien, le jacobin se leva, et alla lui frapper sur l'épaule en l'appelant encore *frère*. Pardon, dit celui-ci, je ne croyais pas que vous vous adressiez à moi, car je suis *fils unique.*

~~~~

ROBESPIERRE descendait, dit-on, de Damiens. Un jour qu'il reprochait à un de ses collègues *d'être tiré à quatre épingles*, celui-ci, de mauvaise humeur, lui répliqua sèchement, que cela valait mieux que d'être *tiré à quatre chevaux.*

Un jeune homme voyageait par la diligence avec un *frère et ami.* Après quelques jours de route, la bourse de ce dernier se trouvant épuisée : *Frère,* dit-il au jeune homme, paye pour moi, je te le rendrai à Lyon. — Je ne le puis pas. — Comment ! ne sommes-nous pas frères ? — Hélas ! oui ; mais *nos bourses ne sont pas sœurs.*

〰

On arrêta dans le faubourg Saint-Honoré M. *Monchenut,* âgé de quatre-vingt ans, en le traitant d'*agitateur :* hélas ! répondit le vieillard, je ne puis m'agiter moi-même. On donna des ordres pour qu'il fut *relâché.*

〰

On parlait de l'indemnité que les membres de la Convention s'étaient accordée : quelqu'un dit, ce n'est pas trop, car ils ne sont ni *blanchis ni éclairés.*

APOLOGUE PUBLIÉ EN 1793.

Guillot conduisant sa charrette
Par trop négligeait d'aller droit.
Dans une *ornière* elle s'arrête,
Et s'embourbe au fatal endroit.
De manans un troupeau novice
Veut relever le char crotté;
Mais eux, loin de rendre service,
Le versent de l'autre côté
A quatre pas d'un *précipice*.

~~~~

POURQUOI donc que les révolutionnaires se ressemblent tous? demandait-on à ***. C'est tout simple, répondit-il; ne voyez-vous pas que c'est un air de *convention*?

~~~~

J'AVAIS affaire auprès de Saint-Eustache, disait un bonhomme nouvellement arrivé à Paris (en 1793), et ne sachant si j'en étais encore loin, je m'en informai à la première per-

sonne que je rencontrai : c'était un homme couvert d'un mauvais habit bleu à collet rouge, ayant un chapeau ciré, les cheveux gras, et portant un baudrier de cuir noir d'où pendait un large sabre qui heurtait le pavé à chaque pas qu'il faisait. Pourriez-vous, lui dis-je, m'indiquer l'église Saint-Eustache ? — Je ne connais aucun saint, me dit-il en fronçant le sourcil et en relevant son sabre, qui s'embarrassait entre ses jambes : demande ton Saint-Eustache à ceux qui l'ont canonisé. — Oh ! oh ! dis-je en moi-même, on n'aime pas les saints dans ce pays, abstenons-nous d'en parler. Comme je faisais cette réflexion, vint à passer une femme de bonne mine, qui portait devant elle une espèce de corbeille couverte d'un cuir et remplie d'eau, servant de vivier à cinq ou six poissons ; je me hasardai de l'arrêter, et je la priai le plus honnê-

tement possible de me dire où était *l'église Eustache.* — Eustache ! eh mais ! voyez comme il traite le saint de notre paroisse ! il ne manquait à débaptiser que celui-là !... Apprends, visage à croquignoles, que Saint-Eustache était saint avant que tu fusses né, et qu'il le sera encore après que tu seras pendu !

Dans cette perplexité, ajoutait le bonhomme, pour ne désobliger personne, je me contentai d'aller vers le lieu où j'avais affaire, et je demandai le nom de chaque église que je voyais.

~~~

Muscadin est le nom donné par les jacobins aux jeunes gens qui, ne professant pas le *sans-culotisme,* se mettaient décemment. Un de ces démagogues blâmait un jour M. *** sur son peu de fraternité patriotique et sur sa mise recherchée. Celui-ci, pour gagner les bonnes grâces du *sans-culotte,*
~~~

improvisa sur-le-champ le couplet suivant, sur l'air :

On doit soixante mille francs.

Fraternisons, chers jacobins ;
Long-tems je vous crus des coquins
Et de faux patriotes.
Je veux vous aimer désormais.
Donnons-nous le baiser de paix ;
J'ôterai ma culotte.

~~~~~

A cet époque, un échappé des galères jouait le patriote, afin de faire oublier ses crimes passés ; il allait dans les maisons pour y faire retourner les plaques des cheminées sur lesquelles il y avait des fleurs de lys ; un particulier, à qui cette conduite déplaisait, lui dit : Si tu tiens à les faire disparaître de partout, retourne donc aussi ton cuir.

~~~~~

A la nouvelle de la fermeture du club des jacobins (les 21 et 22 bru-

maire 1794), un de ces *messieurs* s'écria d'un ton douloureux : O mon pays !... voici l'instant de déclarer la patrie en danger! — Non pas la patrie, répondit un vrai patriote, mais bien les grandes routes.

VENTE APRÈS DÉCÈS.

Les 25 et 26 du présent mois (brumaire 1794) à quatre heures de relevée, il sera vendu, rue Saint-Honoré, dans l'ancien local de la société-mère :

PREMIÈRE VACATION.

57,000 livres pesant des Discours d'Au....., Ba...., Du..., Bourd.. de l'Oise, Billaud-V......., Gra..., etc.; à . . . . 2 s. 6 d. la liv.

Le Bonnet d'Armonv...., (après deux ou trois nétoyages, il pourra être très-portable) . . . . . . 4 s. 3 d.

125,000 exemplaires de la constitution de 1793, imprimés sur caractères petit-romain et philosophie, format *in-seize*, couverture rouge. . . 9 d.

La sonnette et le sceau. . . 5 s.

Une esquisse du siége de Lyon et un modèle de canon à cinq bouches, de la composition de Collot d'Herbois. . . . . 3 s. 3 d.

Le patron sur lequel la société taillait toutes ses carmagnoles. 2 s. 1 d.

Plus, 279 rapports tout faits, et dont il ne reste à remplir que le nom du général, celui du champ de bataille, et le nombre des morts, lequel ne doit jamais passer neuf pour les armées françaises. . . . . . 23 s.

Les héritiers, qui sont à la gêne en ce moment, offrent de reprendre ces rapports pour la même somme dans un tems plus heureux. On donnera par-dessus le marché, 30,000

cartes destinées aux affiliés libres de la société.

Avant cette vacation, on vendra les bancs, les tribunes, les baquets, le buste de Marat, etc.

Deuxième vacation.

Livres.

1. Essai sur la manière d'enchaîner un peuple libre tout en chantant *ça ira*, ou la *carmagnole*, par une société de gens de corde.

2. De la nécessité de hurler avec les loups, par T.....

3. Dissertation sur les heureux effets de la saignée politique, par le même.

4. De l'utilité de la terreur pour fonder une république, d'après les principes de Machiavel, par A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. V. X. Y. Z.

5. De l'inconvénient des réverbères pour les vrais patriotes, par les mêmes.

6. Des dangers de la liberté de la presse chez un peuple libre, par les mêmes.

7. Des proscriptions légales, ouvrage suivi d'un essai sur le feu de file, par les anciens jurés du tribunal révolutionnaire, tous membres épurés de la ci-devant société.

8. Justification de Fouquier-Tainville, par les mêmes.

9. Conseils pour deviner de quel côté vient le vent, ou l'usage des girouettes perfectionné.

10. Essai sur les avantages de la calomnie et de l'audace adroitement combinées.

11. Supériorité des déclamations vagues sur les dénonciations précises.

12. Des quêtes révolutionnaires, avec la manière de contenter le couvent sans vuider entièrement la be-

sace, ouvrage posthume du révérend père Chabot.

13. De la construction des vaisseaux à souspape, ou moyens économiques de déporter ceux à qui la nation a fait grâce de la vie, par Néron-Carrier.

14. Attrape qui peut, ou véritable rédaction de la loi agraire.

15. De la nécessité d'endormir son adversaire, quand on ne peut l'attaquer à force ouverte sans péril évident.

16. De l'utilité des conspirations imaginaires pour cacher les véritables, par un politique.

17. Calcul de la quantité de boue dont on peut être couvert sans que cela paraisse.

18. Théorie du sophisme, ou l'art de prouver le *pour* et le *contre* sur toutes sortes de sujets.

19. Des sarcasmes diplomatiques, ou expédiens pour prolonger la guerre au dehors et forcer les puissances neutres à entrer dans la coalition.

20. De la nécessité de faire un peu de bien, pour acquérir le droit de faire impunément beaucoup de mal; suivi de l'art de s'approprier les bonnes actions d'autrui.

(*On paiera comptant en retirant les objets*).

DIALOGUE

Sur le serment de haine à la royauté prêté dans l'église Notre-Dame, en l'an 5.

-- Quoi ! vous avez prêté votre serment de haine
Ce procédé de vous a droit de m'étonner.
-- De cela, mon ami, n'ayez aucune peine
Prêter n'est pas *donner*. . . .

C......E.

En 1795, on chantait dans tous les spectacles le *Réveil du peuple.* Un jour qu'on criait à l'Opéra plus haut qu'à l'ordinaire le *Réveil du peuple! le réveil du peuple!* un plaisant se lève et dit : *par pitié, messieurs, ne l'éveillez pas, qui dort dîne* (1).

~~~~

Le général Beurnonville, à la suite d'une affaire assez vive, manda qu'il n'avait pas eu un homme de tué; qu'un soldat seulement avait eu le petit doigt emporté. Ah! s'écria un incrédule, *le petit doigt n'a pas tout dit.*

~~~~

Jean Debry, à son retour de Ras-

(1) La disette était si grande à cette époque, que le peuple de Paris n'avait que deux onces de pain par jour, encore fallait-il qu'il fut deux heures à la queue, devant la porte de son boulanger, pour les obtenir.

tadt, se plaignait des *calembourgs* qu'on faisait sur son compte. Cela est étonnant, dit-on; les *gens de Brie* (les Jean Debry) devraient aimer les *jeux de Meaux* (les jeux de mots).

~~~~~

Au commencement de l'an 7, il parut une caricature qui représentait les cinq directeurs. On avait mis au bas une *lancette*, une *laitue* et un *rat*, ce qui signifie, en style de rébus, *l'an sept les tuera*.

~~~~~

L'heureux caractère que celui des Français! tout en dansant on fait la conversation avec son voisin; on parle misère, commerce, politique. Voici ce qui s'est dit dans un bal au mois de frimaire an 7 :

Eh bien! la Porte-Ottomane nous a donc décidément déclaré la guerre? — Rien n'est plus certain. (*En avant*

deux). — C'est un ennemi de plus. — (*Chassez*). — Et la flotte russe, qui, dit-on, a passé les Dardanelles. (*En avant quatre*). —Les journaux disent pourtant que l'empereur veut sincèrement la paix. — Oui, mais le comte de Metternik veut la guerre.. (*Balancez*). — Ainsi, voici une nouvelle coalition entre *l'Angleterre, le Portugal, le roi de Naples, la Turquie, l'empereur, la Russie*, peut-être *l'Empire* et *la Prusse*. (*Faites face et chassez tous les huit*). — Eh bien! nous avons des baïonnettes. (*La poussette*). — Puis, il n'y a pas si loin de Calais à Douvres. (*Traversez*). — Etes-vous de la conscription, vous ? — Tout juste. — Et moi aussi. (*Pirouettez*). — Ce qui m'inquiète, c'est de savoir ce que feront nos danseuses, quand nous serons partis ? (*La chaîne des dames*). — Seules, sans cavaliers, que leur restera-t-il pour égayer leurs

loisirs? (*La queue du chat*). Ainsi s'écoulaient au sein des plaisirs et de l'insouciance les momens les plus critiques.

~~~~

LORSQUE la constitution de l'an 8 parut, un amateur, entrant chez un marchand de nouveautés, en demanda un exemplaire. Monsieur, lui répondit le libraire, nous ne vendons point d'ouvrages périodiques.

~~~~

ON disait à une petite maîtresse, que le nombre des perruques était diminué des deux tiers. Bon, dit-elle, je suis du *tiers consolidé.*

~~~~

UN rentier, que la voiture d'un fournisseur venait d'éclabousser, s'écriait: Comment ces gens-là vont-ils si vîte? *Ils volent,* dit un passant.
~~~~

Thermomètre du mois de Thermidor an 8.

Les jacobins. . . . . à la tempête.
Le directoire . . . . au variable.
Les cinq-cents. . . . à l'orage.
Les anciens. . . . . au tempéré.
Les louis d'or . . . . au beau fixe.
Les mandats . . . . au vent.
Le peuple . . . . . au très-sec.

LA veille du 18 brumaire an 8, la sentinelle des Thuileries refusait l'entrée du jardin à un homme qui avait une cocarde fort sale. Attendez à demain, lui dit-il, j'en aurai une *blanche*.

ON a remarqué que les principaux agens dont *Schérer* se servait dans son armée, s'appelaient *Grugeon*, *Rapinat* et *Forfait*. Quand on reprochait quelque chose à ces messieurs, ils répon-

daient ironiquement, dit la Chronique : *Nous prenons tout sur nous.*

~~~~

A une des fêtes de Longchamp, un fournisseur se faisait remarquer par son brillant équipage. Quel est ce particulier, dit un étranger? C'est un homme fort adroit, répondit-on : *Il était derrière une voiture, et il est passé dedans en esquivant la roue.*

~~~~

Une femme très-jolie, très-parée, sortait de l'Opéra, il y a quelque-tems. — Où faut-il aller, madame, lui demande son domestique? — *Cheux noux*, répond-elle. — *Cheux nous!* dit en riant un jeune homme sortant du parterre. — Pourquoi t'en étonner, lui dit un de ses amis : c'est une blanchisseuse tombée du quatrième étage dans une voiture sans se blesser.

La voiture du ministre des finances s'étant renversée dans la cour de l'hôtel des postes, les commis, qui depuis long-tems n'avaient pas été payés, s'écrièrent : Nous allons enfin toucher de l'argent ce mois-ci, le ministre vient de *verser* chez nous !

~~~~

La brillante moitié d'un moderne richard,
Jadis en gros sabots, page alerte et fidelle,
Arrive au grand galop dans un superbe char,
Auprès de l'Opéra pour la pièce nouvelle.
Le cocher, fort exact à faire son devoir,
Lui dit, d'un ton qui témoignait son zèle :
Madame, viendrons-nous vous reprendre ce soir ?
-- *Y a gros*, répondit-elle.

~~~~

Liberté — Egalité.

ON disait à un représentant, avant le 18 brumaire, qu'il y avait parmi eux de grands scélérats : il répondit que dans un grand état il fallait que tout le monde fut représenté.

CONCLUSION.

AUX FRANÇAIS.

Ah ! reprenons notre ancien caractère,
Et retournons à nos antiques jeux ;
Rappelons-nous encor ce tems prospère
Où nous chantions, et nous étions heureux ;
L'Europe alors accourait à nos fêtes,
Et les plaisirs suivaient partout nos pas :
Si nous faisions tourner toutes les têtes,
On sait du moins que nous n'en coupions pas.



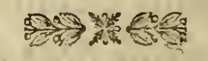
CHANTS NATIONAUX.

La nation française est essentiellement chantante, et ce caractère, qui la fait chérir de tous les peuples, ne s'est point démenti même dans les grands orages révolutionnaires.

A travers les bons mots et les couplets épigrammatiques échappés à sa malignité pendant cet interrègne, on voyait de tems en tems paraître de ces éclairs de génie dont la lumière éclatante frappait les yeux,

éveillait l'enthousiasme et ranimait l'esprit public.

Borné par le court espace de ce volume, je ne puis donner beaucoup d'extension à ce genre national. Je vais citer les hymnes et les chansons dont l'esprit et le caractère ont si souvent excité la valeur des armées françaises, ou tacitement contribué aux mouvemens politiques, heureusement anéantis parmi nous.



LE CHANT DES COMBATS,

VULGAIREMENT

L'HYMNE DES MARSEILLAIS.

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusques dans nos bras
Egorger nos fils, nos compagnes !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès long-tems préparés ?

Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons :

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu, par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploiraient !
De vils despotes deviendraient
Les moteurs de nos destinées !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux

Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Français ! en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups :
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous.
Mais le despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leur mère !...
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté ! liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens ;
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons :
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

LE CHANT DU DÉPART,

HYMNE DE GUERRE.

Par M. J. Chénier, musique de Méhul, de l'Institut national.

Un représentant du peuple.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas;
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil:
Le peuple souverain s'avance,
Tyrans, descendez au cercueil.
La république vous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir. (*bis*)

CHOEUR DES GUERRIERS.

La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes ;
Loin de nous de lâches douleurs :
Nous devons triompher quand vous prenez les armes ;
C'est aux rois de verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous ;
Tous vos jours sont à la patrie,
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république vous appelle,
Sachez vaincre ou sachez périr, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves ;
Songez à nous aux champs de Mars :

Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards,
Et rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

Choeur de vieillards.

La république vous appelle,
Sachez vaincre ou sachez périr, etc.

Un enfant.

De Bara, de Viala le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu :
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfans.

Choeur des enfans.

La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux, les combats sont vos fêtes,
Partez, modèles des guerriers :
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
Nos mains tresseront vos lauriers ;
Et si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

CHŒUR DES ÉPOUSES.

La république nous appelle,
Sachez vaincre ou sachez périr, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles;
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

La république vous appelle,
Sachez vaincre ou sachez périr, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs :
En tous lieux dans la nuit profonde
Plongeant l'infame royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR DES GUERRIERS.

La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr, etc.

HYMNE

A L'ÊTRE SUPRÊME (1).

Par T. H. Désorgues, musique de Gossec.

Père de l'univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance,
Qui seule éleva tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes;
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et sans les occuper tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause,
Tout s'épure au rayon de ta divinité;
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et sur les mœurs la liberté.

---

(1) En 1793, après avoir blasphémé la divinité de la manière la plus outrageante, Robespierre et consors lui donnèrent une fête, qu'ils qualifièrent : *Fête à l'Etre suprême*,

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée,
Avec le plan de l'univers.

Dieu puissant! elle seule a vengé ton injure;
De ton culte elle-même instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvrait la nature,
Et vint absoudre tes autels.

O toi! qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour!
Fais plus.... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrâse-nous de ton amour.

De la haine des rois anime la patrie,
Chasse les vains desirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes;
Règne, règne au-delà du tout illimité;
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme la liberté.

HYMNE DES VERSAILLAIS,

Par DELRIEU, *musique de* GIROUTS.

QUELS accens ! quels transports ! partout la gaîté brille :
La France est-elle donc une seule famille ?
Aux lieux mêmes où les rois étalaient leur fierté,
On célèbre la liberté. (*bis*)
Est-ce une illusion ? suis-je au siècle de Rhée ?
J'entends chanter partout d'une voix assurée :
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Enfans, guerriers, vieillards, épouses, filles, mères,
Le riche citadin, l'habitant des chaumières,
Tous jurent réunis par la fraternité,
De mourir pour la liberté. (*bis*)
En chassant les Tarquins, Brutus ne vit que Rome :
Pour réformer le monde, instruit par ce grand homme,
Nous ne reconnaissons, etc.

Quel spectacle enchanteur ! au nom de la patrie,
Tout s'anime, tout prend une nouvelle vie ;
Le vieillard semble encor, par sa vivacité,
Revivre pour la liberté ; (*bis*)
Et l'enfant accusant la faiblesse de l'âge,
S'irrite d'être jeune, et chante avec courage :
Nous ne reconnaissons, etc.

Jadis d'un oppresseur l'injuste tyrannie
Assouvissait sur nous sa fureur impunie ;
Et l'homme vertueux dans la captivité
Soupirait pour la liberté. (*bis*)
Maintenant l'homme juste a brisé ses entraves;
Les Français indignés de s'être vus esclaves,
Ne reconnaissent plus, etc.

Peuples qui gémissez sous un joug tyrannique,
Venez voir le Français à sa fête civique ;
Comparez vos terreurs à la sérénité
Des enfans de la liberté. (*bis*)
Comparez à vos fers ces guirlandes légères
Que porte, en s'embrassant, tout un peuple de frères :
Vous ne reconnaîtrez, etc.

LE RÉVEIL DU PEUPLE,

Par J. M. Souriguère, musique de P. Gaveaux.

Peuple français, peuple de frère;
Peux-tu voir sans frémir d'horreur
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur :
Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands,
Souille par son soufle féroce
Le territoire des vivans.

Quelle est cette lenteur barbare ?
Hâte-toi, peuple souverain,
De rendre aux monstres du Ténare
Tous ces buveurs de sang humain :
Guerre à tous les agens du crime !
Poursuivons-les jusqu'au trépas;
Partages l'horreur qui m'anime,
Ils ne nous échapperont pas.

Ah ! qu'ils périssent, ces infames
Et ces égorgeurs dévorans,
Qui portent au fond de leurs ames
Le crime et l'amour des tyrans !
Mânes plaintifs de l'innocence,
Appaisez-vous dans vos tombeaux :
Le jour tardif de la vengeance
Fait enfin pâlir vos bourreaux.

Voyez déjà comme ils frémissent :
Ils n'osent fuir, les scélérats.....
Les traces du sang qu'ils vomissent
Décèleraient bientôt leurs pas.
Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

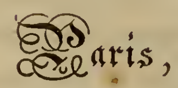
Représentans d'un peuple juste,
O vous, législateurs humains !
De qui la contenance auguste
Fait trembler nos vils assassins :
Suivez le cours de votre gloire,
Vos noms, chers à l'humanité,
Volent au temple de mémoire,
Au sein de l'immortalité.

FIN.

LE

PALAIS-ROYAL.





A. PIHAN DELAFOREST,

Imprimeur de Monsieur le Dauphin,

RUE DES NOYERS, N° 37.

1826.

LE

PALAIS-ROYAL.

Au centre de Paris, dans ces quartiers heureux
Qu'habitent les plaisirs, les spectacles, les jeux,
Où tous les sans-soucis, au sein de l'abondance,
Vivent environnés d'une fausse opulence,
S'élève ce palais par les oisifs hanté (1),
Célèbre de tout temps, par lui désanchanté (2).
Jardin délicieux! ta gloire fut passée
Le jour où d'une main hardie, intéressée,
Le fer frappa de mort tes beaux arbres touffus,
Regrettés de nos jours par ceux qui les ont vus.
Tu perdis tout alors que par le plus vain faste
On détruisit ce simple et modeste contraste

Qui régna si long-temps autour de ce palais,
Entre ses bâtimens et ses sombres bosquets (3).
J'en appelle à vous tous, vieillards si vénérables (4),
De ces lieux, de ces temps, contemporains aimables,
Je vous entends déja dire avec un soupir :
« Pourquoi donc rappeler un triste souvenir ? »

. . . .

Là, se rendaient jadis ceux qui, par l'élégance,
Le bon ton, le bon goût, se distinguaient en France;
Là, dès l'après-midi, l'on voyait chaque jour
Les Guimard, les Arnoux, les Duthé, les Beaujour.
Les graces et l'esprit, unis à la tournure,
Faisaient de ces beautés le charme et la parure;
Jamais aucun propos, jamais aucun regard
Ne furent ni tenus, ni jetés au hazard;
Là, les hommes remplis de respect pour les femmes,
En elles, en public, ne voyaient que des dames (5);
Là, subsistait encor cet antique caveau
Moins embelli par l'art, par lui-même plus beau,
Où chaque jour voyait se rassembler l'élite
Des beaux esprits du temps, peuple assez parasyte (6);

Là ,... le verre à la main , se faisaient ces chansons
Que font revivre encor les Chazet, les Laujons;
Et quand la nuit couvrait la terre de ses voiles,
Lorsque l'azur des cieux se parsemait d'étoiles,
Dans des chars somptueux arrivaient tour à tour
Les beautés de la ville et celles de la cour.
Ce jardin aussitôt, comme ceux d'Idalie,
Retentissait partout d'une douce harmonie,
Les sentiers, les bosquets, brillaient de mille feux,
Et les nymphes du soir attiraient tous les yeux;
Leur maintien et leur air, quoique remplis d'aisance,
Conservaient le respect qu'inspirait leur présence.
Ces lieux, dans ce moment, si vils, si profanés,
De tous les agrémens étaient alors ornés (7),
Et devinrent parfois de la vertu le temple.
Je vais citer un trait qui servira d'exemple :
Un soir, se promenant, la marquise M.....né
Aperçut sur un banc un enfant nouveau-né
Que venait d'exposer sa malheureuse mère
Accablée à la fois de honte et de misère;
Vers ces infortunés elle fait quelques pas;
Elle voit l'innocent qui lui tendait les bras;

A cet aspect touchant son ame est attendrie;
Elle veut aussitôt rendre et sauver la vie
A ces deux malheureux que le ciel lui remet.
Par le plus pur élan du cœur le plus parfait,
Auprès de sa maison, et dans un lieu tranquille,
Elle fait à ses frais préparer un asile.
Là, sans cesse attentive à prévoir leurs besoins,
Elle va tous les jours leur prodiguer ses soins,
Et par ce grand bienfait elle acquiert pour la vie
Un zélé défenseur, une sincère amie.
Elle dut dans la suite à son humanité
Un bonheur que jamais elle n'avait goûté (8).
Que les temps sont changés! Dieu! quelles sont les graces
Qui, dans ces mêmes lieux, promènent leurs grimaces!
Des femmes sans aveu, d'impudiques beautés
A la voix soldatesque, aux regards déhontés,
Que de tous les pays nous vomissent les coches
Pour venir en détail dévaliser nos poches,
Pour perdre du novice et le corps et le cœur,
Et lui faire quitter le chemin de l'honneur.
Qu'on hait et qu'on méprise une horde semblable!
Pour faire aimer le vice il faut le rendre aimable,

Et si pour le plaisir nous quittons la vertu,
Avant faut-il au moins avoir bien combattu.
Voici sur cet objet une certaine histoire
Qui fut de tous les temps présente à ma mémoire :
Un vieillard qui venait d'arriver à Paris
Pour conduire au collége un de ses petits-fils,
Traversait à la nuit une des galeries
Que parcourent toujours les Zoés, les Sophies
Dont le ton, le regard, les mines et les chants
Prennent à leurs filets les trop faibles passans;
Le vieillard étranger, peu fait à ce manége,
L'examinait de loin; l'une d'elles l'assiége,
Lui parle, le séduit, et bientôt l'entraînant,
Le mène à petits pas jusqu'à son logement.
Il n'avait point encore osé jeter la vue
Sur sa beauté facile et presque toute nue;
Mais à peine arrivés se rencontrent leurs yeux;
Un cri se fait entendre; ils tombent tous les deux.
On accourt aussitôt, et l'on vient à leur aide;
D'abord au bon vieillard on va porter remède.
Il se lève soudain, et d'un ton douloureux
Il dit : Pauvre Élisa, je te fais mes adieux!

Il sort. Mais Élisa défaillante, s'écrie :
Suivez mon père hélas! je vais perdre la vie.
A ces mots l'on s'empresse et l'on court après lui.
Il n'en était plus temps, le vieillard avait fui.
De cet événement, Élisa désolée,
Par son vieux père seul peut être consolée.
Pour le chercher, en vain partout elle a recours.
Un billet lui parvient au bout de quelques jours;
Il s'exprimait ainsi : « Ton père te pardonne;
Fuis le vice, Élisa, c'est Dieu qui te l'ordonne;
Obéis à la voix de ton père expirant;
Il t'aime, te bénit, et t'embrasse en mourant. »
Elisa tombe en pleurs, de douleur oppressée,
Sur son sein tient long-temps cette lettre pressée,
Puis s'adressant au ciel avec l'accent du cœur,
Elle dit : « J'ai failli, pardonne-moi, Seigneur,
Et daigne recevoir la fille avec le père. »
A peine a-t-elle fait cette courte prière
Qu'une pâleur subite altère tous ses traits,
Et l'ame d'Élisa s'envole pour jamais (9).
Ah! combien d'Élisa, comme elle aussi bien nées,
Se trouvent au milieu de ces infortunées!

Heureuses si du moins son triste souvenir
Les ramène comme elle au même repentir!
Mais quel objet nouveau se présente à ma vue?
Où court de ces messieurs la brillante cohue?
D'où partent ces accens, et quels sont ces concerts,
Ces globes lumineux suspendus dans les airs,
Ce temple qu'envierait la déesse de Gnide,
Et ce trône éclatant où la beauté préside?
Quoi! c'est là le caveau si modeste autrefois,
Plus brillant aujourd'hui que le palais des rois (10)!
Eh bien! sans m'en douter, ce café me ramène
Au conte si charmant de Topaze et d'Ébène;
L'un, afin de conduire un jeune homme au bonheur,
Lui faisait voir partout une route de fleur;
L'autre ne lui parlait que peine et que misère,
Et cherchait à l'instruire avant que de lui plaire.
L'un fut très rudement et fort vite écarté;
Avec empressement l'autre fut écouté.
Le jeune homme vécut au gré de son envie,
Usa tous les plaisirs, les paya de sa vie,
Et s'aperçut trop tard que la félicité
Est dans la modestie et la simplicité.

Ah! ces vertus n'ont plus rien qui nous intéresse!
Les hommes en sont loin, et surtout la jeunesse.
Quel aspect désolant présente ce palais!
Les richesses, le luxe étalant à grands frais
Leurs appâts, leurs trésors, leurs pompes séductrices,
Et creusant sous nos pas d'immenses précipices;
Les jeux donnant l'espoir d'un gain toujours trompeur,
Et menaçant la vie en flétrissant l'honneur;
Les jeux organisés avec une impudence
Indigne de ces temps qui distinguaient la France;
Les jeux où chaque jour le père et les enfans
Perdent en un clin-d'œil l'appui de leurs vieux ans;
Les jeux offrant à tous une route commune
Pour arriver plus tôt à l'horrible infortune.
Et l'on ne voudrait pas qu'on parlât des *vieux temps*!
Ah! pour notre bonheur qu'ils étaient différens!
Lorsque n'existaient pas ces superbes portiques,
Qu'on arrivait ici par ces grilles antiques;
Rien ne brillait autant, il est vrai, dans ces lieux,
On faisait moins de bruit, mais on s'amusait mieux.
A des cafés sans nombre on préférait l'ombrage,
Et deux seuls suffisaient pour tout sexe et tout âge (11)

Contre les feux du jour on était à couvert,
Et dans ce vaste enclos on jouissait de l'air.
Aujourd'hui, dans ces murs la foule renfermée (12)
Respire en étouffant l'athmosphère enflammée.
Mais, dira-t-on ici, nous avons tant de jeux
Qui charment nos oreilles et captivent nos yeux (13)!
Oui, je l'avouerai ; mais n'est-il pas étrange
Que dans ces mêmes lieux où Jeannot et Volange
Par leur ignoble genre attiraient tout Paris (14)
Se montrent aujourd'hui les Talma, les Fleuris ;
Que des auteurs du Cid, de Phèdre, d'Hyppolite,
On court, avec transport, applaudir au mérite,
Près du friant Chevet (15), de l'odorant Fortin (16),
Maintenant plus suivis que les fils de Lekain.
Quoi! parmi les vapeurs, les fumets de cuisine,
Aurait-on jamais cru de Corneille et Racine
Entendre réciter tous les vers immortels
Dans le centre du vice, au sein de ses autels!
Fuyez loin de ces lieux, enfans de Melpomène,
Dans son pays natal ramenez notre scène ;
Rappelez-vous ces mots d'*union* et d'*oubli*,
Pour tous les bons Français mots sacrés aujourd'hui.

Unissez-vous enfin à cette troupe amie
Que ses heureux talens rendent chère à Thalie,
Et que sur l'Odéon on lise désormais :
Palais de l'Union, ou *Théâtre Français* (17).



VIE D'UN OISIF

AU PALAIS-ROYAL.

(1) Il y arrivr de huit à neuf heures du matin, et va successivement prendre sa tasse de café à la crême, ou de chocolat, lire le journal, lorgner dans toutes les boutiques, visiter les libraires, courtiser les marchandes, ponter à la rouge ou à la noire, faire un dîner sobre ou exquis, selon ses moyens, prendre la demi-tasse et le verre d'eau-de-vie, faire deux ou trois tours d'arcardes, donner un coup d'œil ou dire un mot aux belles, paraître une minute au spectacle, monter un instant au café des Mille-Colonnes, ou descendre à celui des Aveugles, avaler un orgeat, limonade ou bierre, et jeter quelques écus au n° 9 ou 113; minuit sonne, il se retire, le lendemain recommence.

(2) Le temps use tout : il a usé le Palais-Royal. La révolution a encombré dans son enceinte une telle abondance d'hommes et de choses, qu'il en résulte

une satiété complète, et la confusion est si grande qu'on ne peut plus s'y reconnaître. Excepté les étrangers qui y viennent par curiosité, les hommes qui y passent pour affaires ou par désœuvrement, et la jeunesse qui y trouve tous les plaisirs qui lui conviennent, peu de gens fréquentent le Palais-Royal.

La Bourse n'y est plus ; les femmes de bon ton n'y vont plus ; comment ne serait-il pas désenchanté?

(3) En 1780, feu M. le duc d'Orléans fit les changemens qui existent aujourd'hui au Palais-Royal ; le jardin s'étendait alors de part et d'autre jusqu'aux grilles qui communiquent des rues adjacentes avec celles de Richelieu, des Bons-Enfans et des Petits-Champs ; cet espace formait un jardin superbe, très bien dessiné, et planté des plus beaux arbres qui donnaient le plus bel ombrage. Lorsque M. le duc d'Orléans voulut faire les constructions actuelles, il éprouva, des propriétaires qui environnaient ce jardin et avaient droit d'y entrer, des difficultés très considérables, des procès sans nombre. Une opinion publique bien prononcée aurait dû peut-être éloigner Son Altesse du projet qu'elle avait conçu ; elle préféra surmonter tous les obstacles, dénatura tout ce sol, construisit les bâtimens qu'on y voit à présent, et porta dans l'ame de ses voi-

sins et de tous les habitués du Palais une douleur et une tristesse qui se manifestèrent de la manière la plus évidente. Le jour où l'on porta la cognée sur le premier arbre fut un véritable jour de deuil pour la capitale, et l'on peut dire avec vérité que depuis ce moment ont fini les beaux jours du Palais-Royal.

(4) Les gens d'esprit n'ont pas le sens commun, il y a long-temps qu'on l'a dit; ce qui le prouve, c'est le nom de *voltigeurs* qu'on avait donné au retour du Roi, aux vieillards vénérables dont je parle, à ces vieux et bons Français qui n'avaient jamais quitté sa personne ni cessé de partager ses malheurs, ainsi qu'à ceux qui, séparés du monarque et restés dans l'intérieur, ont toujours fait des vœux pour lui et pour sa race auguste. Ceux-là, sans doute, n'étaient pas des voltigeurs, qui ont toujours demeuré au poste de l'honneur, ou qui ont conservé les mêmes sentimens dans lesquels ils étaient nés et avaient été élevés. Ce titre ne conviendrait-il pas davantage à ceux qui, pendant vingt-cinq ans, ont voltigé d'un bout du monde à l'autre, ou bien à ceux qui, pendant cet espace de temps, ont changé vingt-cinq fois de sentimens, d'opinions et de conduite?

(5) A cette époque, tout ce qu'il y avait d'élégant et d'hommes recherchés dans la capitale se rendait dans la grande allée du Palais-Royal, de deux heures jusqu'à quatre. L'Opéra, qui se trouvait alors placé dans l'aile gauche du Palais, permettait aux actrices qui venaient à la répétition, de se mêler aux promeneurs. Mademoiselle Guimard, première danseuse, et mademoiselle Arnoux étaient de ce nombre. Tout le monde sait combien cette dernière était aimable, et combien son esprit et ses qualités personnelles lui attiraient de courtisans et même d'amis.

On y voyait aussi, dans ce temps-là, des dames dont la beauté et les graces faisaient la réputation et attiraient la foule ; parmi elles étaient les Duthé, les Bonjour. Lorsque cette dernière paraissait, tous les regards se tournaient vers elle ; l'élégance et la richesse de sa mise la rendirent long-temps l'objet de l'attention et même le modèle des femmes de bon goût.

(6) Le café du Caveau, que nos poètes ont tant chanté et chantent encore, était au coin du Perron, où se trouve aujourd'hui la boutique du pâtissier Gendron. C'était réellement un petit caveau fort noir, fort humide, où l'on descendait par deux ou trois marches, et dans lequel il y avait quelques mauvaises tables et

des tabourets forts lourds, rembourés de mauvais crin, et revêtus de mauvais cuir. On montait par un petit escalier qui était un véritable casse-cou, à une terrasse pas plus grande que la main qui donnait sur le jardin. C'est là que se faisaient les joyeuses orgies et les jolies chansons dont nous nous rappelons, et que nous chantons toujours avec un nouveau plaisir.

(7) Rien n'était plus brillant ni plus agréable que les soirées du *Palais-Royal.* C'était particulièrement à la sortie de l'Opéra que s'y rendait la meilleure compagnie pour prendre le frais et les excellentes glaces du café de Foy ou du Caveau, qui n'avaient point dégénéré encore, et qui, sans contredit, étaient les meilleures de la capitale. La bonne musique qui se faisait entendre dans le jardin, n'était pas un des moindres attraits pour y attirer.

Tout ce qu'il y avait de meilleurs artistes à l'Opera, ou d'amateurs à Paris, se faisait un plaisir de venir exécuter des morceaux charmans, sans autre intérêt que celui de se faire entendre et de plaire à tous les amis de l'art qui s'empressaient à les applaudir.

Le Palais-Royal n'était point alors rempli de cette foule de marchands dont il abonde présentement; cinq ou six boutiques seulement, mais très brillantes,

étaient éparses dans le jardin ; elles étaient toujours remplies d'acheteurs, parce que tout ce qu'elles contenaient joignait au bon goût la bonne qualité, et qu'on l'aurait cherché vainement ailleurs.

On avait, dans ces heureux temps, le plaisir de jouir de la fraîcheur jusqu'à minuit ou une heure, car c'était alors seulement que le jardin se fermait au public.

(8) Ce fait est véritable, et fut dans le temps connu de tout le monde ; mais ce qui n'a pas été aussi public est la reconnaissance de cet enfant envers sa bienfaitrice. La marquise, forcée de quitter la France à l'époque de la terreur, se réfugia en Allemagne où elle acquit une propriété dans laquelle elle s'établit. Lors de la seconde invasion des Français en Autriche, le jeune protégé de la marquise était arrivé à un grade supérieur, et commandait une colonne dirigée vers le canton qu'habitait sa mère adoptive. Déja les troupes s'étaient emparées de sa demeure, et se préparaient à la traiter militairement, lorsque leur commandant entendit prononcer le nom de la marquise. Aussitôt il donne des ordres pour que les troupes se retirent ; il se fait annoncer ; il se jette dans les bras de sa protectrice, et lui promet sûreté et repos. Il tint parole ; et depuis cette époque, madame M....né, non-

seulement n'éprouva aucun trouble, mais elle fut comblée de respect et d'hommages de la part de tous les officiers français.

(9) Les journaux ont retenti dans le temps de ce dramatique événement. Cette malheureuse Élisa, élevée au couvent des Filles-du-Calvaire, rue Saint-Louis, au Marais, en sortit à l'époque où les communautés furent détruites. Ses parens, qui étaient au nombre des proscrits, n'ayant pu la réclamer, elle fut obligée de se retirer avec sa sœur chez une dame de leur connaissance ; là, séduite et trompée par un homme dont la probité était au moins aussi équivoque que ses mœurs, elle se vit successivement entraînée dans cette maison de prostitution où elle reconnut son malheureux père.

(10) La rotonde du café du Caveau, qui forme un avancement dans le jardin, est tout-à-fait un petit temple ; des colonnes d'un ordre mixte soutiennent une coupole de la forme la plus agréable ; dans chaque entrecolonnement est au bas une caisse ou d'oranger, ou de myrthe, ou de grenadier, ou laurier-rose ; dans le haut est suspendue une lanterne en cristal, surmontée d'un couronnement du meilleur goût ; dans le mi-

lieu de la rotonde est un comptoir environné de glaces qui répètent le jardin, et dans lequel on a grand soin de faire siéger continuellement une jeune et jolie femme.

(11) Ce n'est que depuis la révolution que se sont établis ces nombreux cafés qui n'ont jamais pu ni surpasser ni même égaler ceux de Foy et du Caveau qui seuls ont survécu et traversé tous ces temps affreux sans perdre de leur réputation ni de leur excellence.

(12) A ces deux cafés ont succédé une multitude de cafés et de restaurans souterrains. Rien n'est plus affreux ni plus malsain que ces caveaux. L'été on y étouffe, et l'hiver on y respire le plus mauvais air; cependant ils sont toujours pleins, grace à une musique bruyante et à quelques criards qui exécutent ou chantent assez mal de très bonnes symphonies ou des airs charmans. Celui des Aveugles est le plus fréquenté.

(13) De ce nombre est le Cosmorama. C'est aux choses les plus simples qu'on donne aujourd'hui les noms qui le sont le moins. Le Cosmorama n'est absolument qu'une optique; mais il faut convenir que

toutes les vues et les tableaux qu'il représente sont pleins de goût, de vérité, et d'un excellent choix.

(14) Le théâtre des Variétés était autrefois à la place qu'occupent les Français. C'est là où Volange dans les *Pointus*, Beaulieu dans *Rico* et Bordier dans *Jeannot*, commencèrent à créer ce genre exquis qu'ont perfectionné les Brunet, les Tiercelin et les Potier, genre dont tous les merveilleux raffolent, que les gens de bon goût ont déja jugé, et que jugera encore mieux la postérité, si jamais il arrive jusqu'à elle.

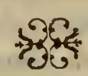
(15) Parmi tous les marchands de comestibles du Palais-Royal, M. Chevet est celui qui se distingue par la beauté, la rareté et la succulence de ses marchandises. Il est impossible aux gourmets, aux gourmands, aux goulus mêmes, de trouver un autel sur lequel ils puissent sacrifier avec plus de plaisir et de succès.

(16) M. Fortin a porté jusqu'à la perfection l'art de soulager les digestions difficiles qui se font au Palais-Royal. Il n'y avait autrefois dans la grande cour de ce Palais que deux mauvaises lunettes dont on n'osait se servir que dans les besoins les plus pressans, et où l'on n'était introduit qu'avec beaucoup de précaution, et

presque honteusement, par un vieux bonhomme auquel on donnait ce que l'on voulait, et qui toujours était satisfait. Aujourd'hui, M. Fortin occupe la moitié d'une galerie ; dix ou douze cabinets sont toujours prêts à vous recevoir ; une dame est au comptoir, et un porte-coton se promène dans la galerie et n'oublie jamais son devoir, et tout cela ne coûte que trois sols ; mais il y a cette différence avec l'antique bonhomme, c'est qu'à un sou de moins vous ne seriez point admis à la séance : c'est ainsi que M. Fortin a baptisé la station que l'on fait chez lui.

(17) Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit sur la position du théâtre Français au Palais-Royal ; j'observerai seulement qu'il est impossible, aujourd'hui que Son Altesse Royale est rentrée en possession de cette salle, que les sociétaires puissent se flatter de la conserver longtemps ; l'intérêt public et l'intérêt du prince sont en opposition avec l'intérêt des comédiens. Peut-on penser que le gouvernement voie avec indifférence subsister au centre de Paris, dans un des quartiers les plus populeux, un théâtre qui est comme un volcan prêt à chaque moment d'incendier et de couvrir de ses laves tout ce qui l'environne? Peut-on penser que le prince ne veuille pas garantir le plus tôt possible son palais et

une partie de sa fortune du même danger? N'est-il pas facile enfin de juger que la salle actuelle des Français doit faire place un jour aux constructions que nécessite le plan du Palais et l'aile gauche de cet édifice sur laquelle ligne se trouve situé ce théâtre ? En un mot, serait-il convenable qu'on pût laisser le premier théâtre national, et le plus fréquenté, dans un endroit qui ne présente aucune place, aucune issue, aucun débouché, et dont les avenues sont aussi dangereuses qu'incommodes pour les piétons et même pour les voitures ?





Stances

POUR LE JOUR DE STE ADÉLAÏDE, 15 DÉCEMBRE 1826, FÊTE DE MADAME DE B***.

Autour de nous, mon adorable Adèle,
Tout est changé, tout, excepté mon cœur,
Un souffle éteint une flamme nouvelle :
De l'amitié rien n'affaiblit l'ardeur.

Les dieux jaloux, dont je suis le martyre,
Ont pu m'ôter le plaisir de te voir;
Mais m'empêcher de t'aimer, de le dire,
Jamais, jamais ils n'auront ce pouvoir.

Tant qu'ici bas quelques gouttes de vie
M'animeront, feront battre mon cœur,
Au nom chéri de ma sincère amie
J'éprouverai le charme du bonheur.

Que cet aveu soit pour toi le simbole
Des sentimens que je t'offre en ce jour;
Tu peux y croire, et mieux vaut la parole
De l'amitié que les sermens d'amour.

Lise & la Chatte,

FABLE.

Lise, à vingt ans, sortant de son village,
Était venue habiter à Paris;
Son cœur dans peu s'y trouva pris,
(Chose fort naturelle et facile à son âge.)
Toute neuve et sans détour,
Elle crut aux propos, elle crut à l'amour.
Le dieu lutin l'eut bientôt abusée;
Son séducteur l'eut bientôt délaissée,
Et Lise fut livrée au noir chagrin.
Depuis ce temps, soir et matin
Par le travail Lise veut se distraire;
Mais plaisir et travail, rien ne pouvait lui plaire,
Et, tout entière à ses malheurs,
Elle se nourrissait de soupirs et de pleurs.
Dans sa maison était une petite chatte,
Élevée à ravir, baisant, donnant la pate,

Qui près de Lise s'empressait,
Tournait, se retournait, et puis la caressait.
Elle eut bientôt fait sa conquête :
Lise ne pouvait plus se passer de Minette ;
Avec elle toujours elle se promenait,
Jouait, parlait, même couchait.
Or, il advint un jour qu'en sortant de sa couche,
Minette accourt l'embrasser sur la bouche,
Puis (sans doute en badinant)
Elle lui fait très joliment,
Au milieu de la figure,
Une fort large égratignure.
Lise aussitôt entre en fureur,
La repousse... lui dit : Va, tu me fais horreur
Comme celui qui m'a trompée !
Mais je ne serai plus dupée
Par homme ni par animal.
Elle a tenu parole, et n'en est pas plus mal.

Hommes et chats ont grande ressemblance :
Ils sont tous deux fort caressans, fort doux ;
Mais de tous deux méfiez-vous :
Ils déchirent sans qu'on y pense.

A Adèle,

QUI ÉTAIT VENUE ME FAIRE UNE VISITE A LA CAMPAGNE, AU GRAND MONT-ROUGE.

De ce bosquet charmant où tu vins l'autre jour
Abjurer tes sermens, éprouver mon amour,
Adèle, je t'écris avec l'ame oppressée,
Toi seule étant l'objet de toute ma pensée.
Plains-moi d'être obsédé d'un tendre sentiment
Qui jusques au tombeau causera mon tourment.
En vain, dans les contours de mon riant asile,
Je cherche le repos qui me fuit à la ville;
Partout mon cœur te trouve et m'impose la loi
De mourir dans ton sein et de vivre pour toi.
En vain du rossignol caché sous le feuillage,
J'écoute avec plaisir et j'entends le ramage;
En vain de mon jardin j'hume de chaque fleur
Et le parfum divin et la suave odeur,
Une secrète voix me dit : Reste fidèle;

Loin du monde on peut vivre, et non pas loin d'Adèle
Dieu puissant! prends pitié de l'état de mon cœur;
Que ta grace m'éclaire et fasse mon bonheur.
Éloigne de ce cœur la coupable tendresse
Qui prit dans tous les temps sa source en ma faiblesse;
Ramène à ses devoirs l'objet de tous mes vœux,
Inspire-lui pour toi cet amour vertueux
Que ton esprit fait naître et germer dans une ame,
Que ton souffle divin agite, anime, enflamme,
Et nous pourrons alors tous les deux à jamais,
Nous reposer enfin dans l'éternelle paix.



Hortense & Sélima.

FABLE.

Sous un modeste toit, aux rives de la Seine,
Ensemble demeuraient Hortense et Sélima;
Charmans enfans d'une belle inhumaine
Qui séduisit mes yeux et que mon cœur aima.
On la nommait Rosine ou Rose;
Elle fuyait les propos, les douceurs
De ces diseurs de riens ou de fort peu de chose,
De la femme du jour fades adulateurs.
A ses enfans tout-à-fait dévouée,
Elle aimait à s'unir à leurs jeux innocens,
Et passait la journée
A leur donner les soins les plus touchans.
Sélima, douce et bonne, et plus jeune qu'Hortense,
Fixait parfois un peu plus ses regards;
Pour Hortence parfois certaine préférence
Se décélait en elle aussi de toutes parts.

Néanmoins aucune querelle
Ne s'élevait jamais entre les sœurs.
Elles vivaient fort bien entre elles,
Sans jalousie et sans humeur.
Advint un jour que Céline occupée
A des pompons et des colifichets,
Pour habiller et parer sa poupée,
Fit avec soin le plus beau des bonnets.
Elle admirait, comme on fait à son âge,
De son travail la grace et le contour,
Applaudissait à son ouvrage,
Et croyait voir Hortense applaudir à son tour.
Mais quelle erreur! un grain de jalousie,
En voyant ce bonnet d'Hortense s'empara;
D'en parer sa poupée elle conçut l'envie,
Elle le prit et l'en para.
Lors Sélima survint qui fut fort offensée
Du larcin que venait de lui faire sa sœur;
Elle cherche dans sa pensée
Quelque remède à sa douleur.
Ses pleurs, ses cris mettent le voisinage
Tout en rumeur, tout en émoi.
La mère accourt avec effroi,
Et veut savoir la cause du tapage.
Elle l'apprend. « Cessons, dit-elle, tout propos.
« Donnez-moi ce bonnet; donnez-moi des ciseaux. »
Non, non! en sanglottant lors Sélima s'écrie,

Qu'Hortense garde le bonnet.
Pour moi, dit la maman, la chose est éclaircie;
Reprends-le, Sélima, c'est bien toi qui l'as fait.
Après ces mots, Hortense, honteuse, abasourdie,
Va se jeter dans les bras de sa sœur,
Et lui dit en pleurant : Rends-moi, rends-moi ton cœur,
Je suis assez punie.

La vérité se découvre aisément
Dans tous les temps, à tous les âges.
L'imposteur ou bien l'imprudent
Sont reconnus, déjoués par les sages.

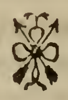


A Madame M....l,

LE JOUR DE SAINTE ROSALIE, SA FÊTE, LE 4 SEPTEMBRE 1826, EN LUI ENVOYANT UN PANIER DE RAISIN.

Lorsque l'été voit disparaître Flore,
Ce sont les fruits qui succèdent aux fleurs,
Et Pomone peut bien encore
Par ses riches présens conquérir quelques cœurs.
Ah! si la froide vieillesse
Du vôtre m'eût permis le glorieux larcin,
J'aurais compté sur ce pampre divin
Pour vous jeter dans une douce ivresse
Dont mon bonheur aurait été la fin.
Mais le nectar ni le bon vin
Pour moi ne peuvent plus opérer de miracles;
Le temple de Paphos m'est fermé pour toujours.
Lorsque les ans éloignent les amours,
De notre vie est fini le spectacle.

Mais l'amitié survit ; vous savez l'inspirer ;
J'en éprouve l'heureuse atteinte,
Et je puis, belle Rose, aujourd'hui vous jurer
Qu'après moi seulement elle peut être éteinte.



Le Borgne & son Frère.

CERTAIN puîné de famille Gasconne
Disait un jour à son cher frère aîné :
Privé d'un œil, et d'humeur assez bonne,
Le Ciel t'a fait plus que moi fortuné ;
En mourant tu n'auras qu'un petit rien à faire.
— Qu'entendez-vous par là ? dit le borgne à son frère.
— Mon cher ami, tu peux t'en informer ;
Tu n'auras à ta mort, c'est facile à comprendre,
Qu'un seul œil à fermer
Et point d'esprit à rendre.



TABLE

DES MATIÈRES,

Contenues dans ce Volume.

CONTES ET ANECDOTES.

Pag.

Le Pater. 13
Les Deux pénitens. 15
Le Péché mortel. 16
Le Convoi de village, ou *le Veuf distrait*. . . 17
Le Lecteur de Romans. 19
L'Absence. 21
Mot de Chaulieu. 22
L'Arrêté du maire, ou *le Médecin du prince*. 23
L'Innocente. 25
L'Expédient de Saint-Denis. 26
L'Effet du prône. 27
Les Chanoines de Reims, ou *le dernier dîner chez l'abbé de Lattaignant*. 29
Le Nouveau marin. 34
Le Chantre et son Curé. 35
Les deux Avares. 36
Les Pelotons. 37

Pag.
Le Tu. 46
La Pauvre petite. 47
La Femme savante. 48
La Fausse Agnès. 49
Le Prédicateur en défaut. 52
L'Avanture galante. 53
Conversation de deux Amans la veille de leur mariage. 54
La Lettre de change, ou *le Mariage marchandise.* 55
Le Rimeur ennuyeux. 63
L'Amour-propre blessé. 64
Le Conscrit bègue. 65
La Convention. 66
Grégoire et Lucas chez le restaurateur. 67
La conséquence de Grégoire. 69
L'Ivrogne prudent 70
Le Charlatan. 71
Le Chantre. 73
Querelle de ménage. 76
L'Ordonnance mal entendue. 77
Le Bibliomane. 78
L'Epoux complaisant, ou *la Femme exigeante.* 79
Le Convive par politique. 81
Un Mot de Milton. 83
La Consolation. 84
La vertu de Laurette. 85
La grossesse de dame Raymonde. 87

Pag.
La Coquette démasquée. 88
La Brodeuse et son Elève. 89
La Pénitence. 90
Le Gourmand distrait. . . . . Ib.
Le Droit de passe, ou *Grégoire à la barrière.* 91
La Solution. 92
L'Oculiste et l'Avare. 93
Le Songe de Grégoire. 94
L'Oculiste et Grégoire. 95
L'Habit neuf, ou *le Vieillard rajeuni.* . . . 96
L'Agent en défaut, ou *les Livres proscrits.* . 97
Le Cabaleur. 98
L'Avare Amphitryon. 99
Mot de Voltaire. 100
Le Marchand de vin à la messe 101
Mot de Piron 102
Equivoque. . . . . Ib.
La Mémoire en défaut, ou *le Maire à la Comédie* 103
Le Roi de la féve 106
La Chute de cheval 107
La Politesse. 108
Mot de Piron. . . . . Ib.
L'Expédient de Grégoire 109
L'Indulgence. 110
Le Commerce de Grégoire. 111
L'Economie 112

Pag.
Le Parasite congédié 113
Le Souffleur tragédien 115
L'Attention 116

GASCONNADES.

Encore un dîner de pris, ou *le Contrat de mariage*. 119
La Prudence 122
Le Cachet gascon. 123
Le Fat et le Gascon. 124
La Rencontre gasconne, ou *l'Auteur lyrique*. . 125
Le Combat au pistolet 127
L'alarme au camp. 128
Le Duel gascon. 129
Le Duel apaisé. 130
Le Bien de Forbac. 131
Le Chanoine gascon, ou *l'Amateur de chocolat* 133
Le Marché du coiffeur gascon 134
L'A-propos. 135
M. de Crac sur la Garonne. 136
La Générosité gasconne. 137
Le Gascon dans l'eau. 138
L'Equivoque, gasconnade normande. 139
Gasconnade parisienne . . . . Ib.
L'Amant inconsolable. 140
M. de Crac et son Cocher. 141

Pag.
L'emprunt gascon. 141
L'Emportement gascon. 142

MÉLANGES.

Dialogue entre M. Dutilleul et M. Vautour. 145
Dialogue entre un futur époux et un diseur de bonne aventure. 148
*Conseils à Mme ***, lors de ses débuts dans les premiers rôles de la comédie.* 149
Le Chien et le Chat, fable. 150
Apologue. 152
Stances lues au Caveau. 153
Dialogue entre une dame de province et une marchande de modes de Paris. 155
Le Malentendu, dialogue. 156
Epître à une jalouse de trois ans et demi. . . 157
Impromptu. 159
*A Mme ***, qui regardait les exercices du singe savant.* 160
*Stances à Mme ***, sur l'ordonnance de son médecin, qui lui prescrivait d'être moins sage.* 161
Fragmens de la confession de Ninon de Lenclos. 163
La Complaisance, dialogue. 165
*A Mme ***, en lui envoyant les Amours de Psyché et de Cupidon.* 166

Pag.
Lettre de M. Grégoire-Pigeon, biset dans la garde nationale de Paris, à son capitaine. 167
Le Proverbe en défaut. 169
Parodie du Proverbe en défaut. . . . . Ib.
Le Verre et la Bouteille. 170
Epitaphe de Laujon. 172
*Dialogue entre deux personnes examinant au salon le portrait de M.***, avocat.* . . . Ib.
Les Amis du jour, épigramme dialoguée. . . 173
Pensée. . . . . Ib.
L'Erreur, épigramme. 174
Epigramme. . . . . Ib.
Dialogue sur le Serment de haine à la royauté, prêté en l'an 5. 175
Epigramme. . . . . Ib.
Le Veuf, épigramme dialoguée. 176
Epigramme. . . . . Ib.
Le Médecin complaisant, épigramme. 177
Epigramme. . . . . Ib.
Effet du mariage. 178
Epigramme. . . . . Ib.
Le Scrupule mal fondé 179
Epigramme. . . . . Ib.
La Revendeuse, ou *l'Ivrogne content.* 180
Anecdote de bal . . . . Ib.
Le Bourru bienfaisant, dialogue. 181
Le Faux calcul . . . . Ib.
Epigramme. 182

Pag.
La Discrétion motivée. 182
L'Envie de femme grosse, nouvelle. 183
*Fragmens d'une lettre sur l'Amitié, adressée à M. le comte de L***.* 185

CHANSONS.

L'Epicurien, chanson philosophique. 195
Le Gourmand, ou *Maximes gastronomiques.* 199
Le Rieur éternel, vaudeville philosophique, moral et sentimental. 202
M. Crédule, ou *J'aime mieux le croire que de l'aller voir.* 205
Le Chansonnier prudent, ou *Conseils à mes camarades du Caveau.* 209
Réveillez-vous, ne vous réveillez pas. 213
L'Espoir trompé, ou *le Monde tel qu'il est.* . 217
Mes Vœux, ou *le Monde comme je le voudrais.* 221
Et.... Voilà ! 225
Conseil aux époux, ou *l'on doit se passer quelque chose en mariage.* 229
Romance. 233
Rien, sujet donné. 236
Folie et Raison. 240
Le Temps passé ne revient plus. 243

Pag.

Le Vin, l'Amour et la Gaieté, ou Adresse aux Epicuriens. 247

Couplet impromptu sur le vin de Tonnerre. . . 250

La journée aux aventures, comédie
Anciens révolutionnaires
Le palais Royal

Fin de la Table des Matières.

